

RENÉ BAZIN

PEINTRE DE LA VIE RURALE

THÈSE POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ

présentée

A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

par

Helen Karin HAFNER

Diplômée de l'École de Préparation

de Professeurs de Français à l'Etranger, de l'Université de Paris

LIBRAIRIE L. RODSTEIN

17, Rue Cujas, 17

PARIS (V^e)

1935

RENÉ BAZIN

PEINTRE DE LA VIE RURALE

THÈSE POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ

présentée

A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

par

Helen Karin HAFNER

Diplômée de l'École de Préparation

de Professeurs de Français à l'Etranger, de l'Université de Paris

LIBRAIRIE L. RODSTEIN

17, Rue Cujas, 17

PARIS (V^e)

1935

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.



CHAPITRE PREMIER

LA VIE DE RENÉ BAZIN

I. a) La Vie de René Bazin : Généalogie. Enfance et jeunesse à la campagne — amour des paysans et des paysages. Formation intellectuelle, humanités — attitude conservatrice et estime pour l'enseignement classique. Religion éclairée et pratiquée avec ponctualité et ferveur. Carrière de professeur de droit, en province — l'individualité et la liberté de ses thèses à cause de l'éloignement des groupes littéraires parisiens, à cause de l'indépendance assurée par cette carrière. Patriotisme. Mariage conclu de bonne heure — désir de voir les jeunes fonder un foyer dès leurs études terminées. Débuts littéraires. Réception à l'Académie française. Deux portraits de l'écrivain. Mort à Paris.

René Bazin est de cette charmante province chantée jadis par Joachim du Bellay qui, de Rome, soupire après la « douce angevine ». Le beau-frère d' « Un Homme d'Œuvres » relate lui-même sa généalogie : « La famille où il allait entrer était honorablement connue à Angers. M. Alfred Bazin, que sa santé avait contraint de renoncer au barreau où un bel avenir lui semblait promis, joignait à la distinction de l'esprit une affabilité rare, qui lui avait conquis de nombreuses et vives sympathies. Il descendait de race vendéenne. Son arrière-grand-père, huissier près le grenier à sel de Vihiers, sous

Louis XV, avait eu pour fils Nicolas Bazin, intendant chez les Colbert de Maulévrier, où il avait rencontré Stofflet. Quand celui-ci prit les armes en 1793, pour son Dieu et pour son Roi, Nicolas Bazin le suivit. Il fit, en qualité de capitaine de l'armée vendéenne, toutes les campagnes de 1793 à 1800, et, la guerre terminée, acheta le greffe de Segré. Avec le sang du soldat de la Vendée, ses convictions s'étaient transmises, et la famille avait gardé les traditions religieuses et politiques de l'aïeul.

« Du côté maternel, la famille était d'origine poitevine et parisienne. M. Barthélemy Meauzé avait, en effet, épousé, à Paris, M^{lle} Clarisse Chéron, fille de François Chéron, conseiller secret de Louis XVI au 10 août, et journaliste royaliste sous la Révolution, puis commissaire du roi Louis XVIII près le Théâtre-Français. Après avoir longtemps dirigé une importante maison de commerce à Angers, M. Barthélemy Meauzé, retiré des affaires, remplissait, depuis de longues années déjà, sous l'administration de M. Montrieux, les fonctions de premier adjoint au maire d'Angers¹. »

D'une façon touchante, René Bazin rappelle le souvenir de son grand-père paternel, chouan, chasseur et amateur collectionneur de peintures, dans son roman craonnais « *Ma Tante Giron* », où il met également en scène sa brave tante charitable et gaie mais un peu bourrue.

Le fils aîné d'Alfred Bazin vit le jour à Angers le 26 décembre 1853. Il fut nommé René, comme le bon roi dont la capitale de l'Anjou garde un si touchant souvenir. Emile Poiteau, élève et admirateur du romancier, nous a donné son portrait d'enfant. « Tout jeune, René Bazin était beau comme un rêve. Les photographies nous le révèlent. De longues boucles de cheveux

¹ *Un Homme d'Œuvres*, Ferdinand-Jacques-Hervé BAZIN, 1891, Tours, pp. 51-52, Tours, Maison Alfred Mame et Fils.

s'égaraiient sur ses tempes. Son regard était comme l'eau qui sort d'une fontaine ; sa démarche, toute de souplesse et de poésie ². »

L'auteur futur de la « rude et mélancolique épopée des laboureurs vendéens et bretons » passa son enfance et une grande partie de sa jeunesse à la campagne, aux environs de Segré. Tout en préparant ses examens, le jeune collégien mena, grâce à sa santé délicate, une vie de dénicheur de nids, même au delà de ces vacances réglementaires. « Au lieu d'avoir pour horizon les murs d'une classe ou d'une cour, j'avais les bois, les prés, le ciel qui change avec les heures, et l'eau d'une mince rivière qui changeait avec lui. Mes amis s'appelaient le brouillard, le soleil, le crépuscule, où la peur vous suit dans votre ombre ; les fleurs, dont je savais les dynasties mieux que celles des rois d'Egypte ; les oiseaux, qui ont leur nom écrit dans le mouvement de leur vol ; les gens de la terre, qui sont des silencieux pleins de secret. Je me rappelle qu'à certains jours mon âme débordait de joie, et qu'elle était alors si légère, qu'elle me paraissait prête à s'échapper et à se fondre dans l'espace. Je faisais ma moisson sans le savoir. Depuis, j'ai reconnu que la richesse d'impressions amassée en ce temps-là est une provision qui dure ³. »

Les plus grands écrivains et poètes français de la campagne et des beautés de la nature, comme Châteaubriand, Jean-Jacques Rousseau, Lamartine et George Sand conçurent un même amour de la terre pendant leur enfance. C'est pendant les vacances longues et fréquentes que se forma en lui l'amitié du paysan et l'amour du sol de France. Tous les habitants des

² Emile POITEAU, *Quelques Ecrivains de ce temps*, p. 101, Paris, B. Grasset, 1913.

³ Avertissement des *Contes de Bonne Perrette*, p. 10, Mame, 1897.

campagnes se partagent son cœur, même les plus humbles et les plus méprisés, tels que les taupiers et les chemineaux. Nous pourrions appliquer à René Bazin les lignes qu'il écrivait sur Louis-Marie Grignon de Montfort : « Il passa les premières années de sa vie à la campagne, et il apprit ainsi à connaître ce peuple qu'il devait plus tard évangéliser. Tout de suite il fut familier avec les expressions, les habitudes, les misères et la tournure d'esprit des laboureurs de France ⁴ ».

Son affection pour la « Bonne Perrette » le rapprocha encore de tout un monde d'humbles servantes et serviteurs dont il peint à maintes reprises le dévouement avec tant de compassion et d'admiration. Il pêche et chasse, deux sports bien utiles pour un dilettante de la nature.

Lors de la réunion générale des anciens élèves du Collège Mongazon à Angers, René Bazin passa en revue ses années scolaires. « J'ai suivi les deux premières classes d'humanités au lycée d'Angers, comme externe ; toutes les autres, comme pensionnaire, au collège Mongazon, qui est un des Petits Séminaires du diocèse. Mongazon et son voisinage de maisons de jardiniers, ou de petits rentiers, toutes encloses de murs ou de haies vives, constituait alors, en un point, l'extrême banlieue de la Ville d'Angers. De mes trente-deux condisciples, dix-sept sont devenus prêtres ⁵. »

Il ajoute : « J'ai gardé de mes collègues, dans ce premier Institut qui me fut ouvert, un souvenir qui me pénètre encore de joie, de gratitude et d'édification ⁶. »

Avec des professeurs et des collègues aussi fervents catho-

⁴ *Fils de l'Eglise*, p. 200, DE GIGORD, 1927.

⁵ *Paysages et Pays d'Anjou*, pp. 107-108, André Bruel, éd. Angers, 1926.

⁶ *Idem*, p. 123.

lique, l'auteur des « *Hommes de Demain* » a très bien fait ses humanités, le latin, le grec, l'histoire ancienne avec celle de l'Eglise. Plus tard il va plaider la cause du latin, indispensable pour qui veut saisir le génie de la langue française et de première importance pour suivre l'office et les cérémonies du culte catholique. « Pourquoi ne pas traduire, comme je l'ai fait dans ma jeunesse, des chapitres de saint Grégoire de Nazianze et de saint Jean Chrysostome ⁷ ? » Ces études si nécessaires pour la formation d'un catholique éclairé semblent utiles pour éduquer un conservateur. « L'étude du monde ancien donne au monde présent une idée plus juste, et détruit cette dangereuse naïveté qui fait croire aux primaires que les erreurs sont des progrès, et que toute la hâblerie du temps présent est une chose nouvelle ⁸. »

Comme tant de littérateurs anciens et modernes, Bazin fit ses études de droit. En avril 1876 il subit en Sorbonne son examen de doctorat. « C'était le premier étudiant des Facultés libres qui comparaissait devant les jurys officiels. La séance fut brillante, le diplôme emporté de haute lutte... Le lendemain, le « gros oncle » Sarcey parlait dans son journal du « Miracle d'Angers ⁹ ». Cependant, le barreau ne l'attirait guère. « Il n'avait ni le goût obstiné de la discussion, ni le culte intermittent du bavardage ¹⁰. » Aussi 1878 le vit retourner à son *Alma Mater* comme professeur suppléant et plus tard comme professeur du droit criminel, carrière qu'il exercera jusqu'au delà de la cinquantaine. Son estime pour ce centre de culture ne connut

⁷ *Les Hommes de Demain*, p. 14.

⁸ *Les Hommes de Demain*, p. 12.

⁹ *L'Œuvre sociale de M. René Bazin*, par M. le Chanoine C. LECIGNE, p. 21, Extrait de la *Revue de Lille*, juillet 1906.

¹⁰ Jean JAULTIER, *A propos de son jubilé académique*, Correspondant 1929 (p. 523).

aucune borne. « Je n'ai pas connu de milieu comparable, pour la sûreté, la bonne entente, la droiture d'attention, l'amitié, à ce groupe de professeurs appelés par Mgr. Frappel, et qui formaient, à Angers, les cadres de l'Université catholique de l'ouest. Je puis parler surtout des professeurs de la Faculté de Droit. Ils furent d'abord mes maîtres et peu après mes collègues ; ... tous avaient le même esprit, cette volonté de servir dans l'ordre, qui est un lien déjà, et rend la sympathie plus probable et bientôt si forte. Parmi eux, je ne crois pas qu'il y eût un seul riche ; les traitements suffisaient à peine à faire vivre le ménage de chacun, et les enfants venaient vite ; il n'y avait d'avancement à attendre ; la Providence a dû faire des prodiges pour équilibrer ces modestes budgets, et cependant les professeurs se recevaient les uns les autres ; quand l'occasion s'y prêtait, chacun d'eux invitait à sa table ceux et celles qu'on appelait, avec tant de vérité, « la Famille universitaire ¹¹ ».

Cette carrière libérale exercée en province est d'une importance primordiale. Elle assura à notre auteur une indépendance financière telle que, n'étant pas à la merci de ses lecteurs, il put soutenir ses thèses originales sans aucune contrainte. Ses succès de librairie furent gagnés en franchise complète, il ne s'assujettit à aucune influence abaissante. L'indépendance de ses théories fut assurée par son éloignement des groupes littéraires parisiens, de leurs préjugés et de leurs doctrines étroites ¹². Il n'appartient à aucune école d'écrivains. Ses idées mûrirent longuement dans sa pensée de provincial, observateur direct des personnages qu'il met en scène. Il resta lui-même

¹¹ *Paysages et Pays d'Anjou*, pp. 121-122.

¹² *Questions Littéraires et Sociales*, pp. 132-134.

avec toutes ses convictions saines dans ce milieu universitaire libre.

Les œuvres qu'il a commentées, ou pour lesquelles il a écrit des préfaces respirent un air très conservateur. Le héros de son premier roman s'exprime en ces termes : « Mon oncle, il y a des imbéciles qui disent qu'un roi n'est qu'un homme ; ceux-là n'en ont pas vu. Moi, qui viens d'en voir un, je vous dis que c'est bien plus qu'un homme, et que j'ai cru voir en lui le résumé de la patrie, la patrie elle-même, noble, puissante et douce ¹³. » Il admire Edmond Burke qui invective la Révolution et qui défend la société française de l'Ancien Régime. Son estime est illimitée pour Joseph de Maistre qui dit : « Souvenez-vous de ma prophétie chérie, cette immense et terrible Révolution fut commencée avec une fureur qui n'a pas d'exemple, contre le catholicisme et pour la démocratie. Le résultat sera pour le catholicisme et contre la démocratie. » Notre écrivain commente cette pensée : « De pareils événements peuvent être prédits par des hommes de génie, mais le génie même est impuissant à en fixer la date. Nous attendons encore que ce jour se lève. Mais nous avons la certitude qu'il se lèvera, et cette certitude est une joie qui doit nous suffire ¹⁴ ». Malgré sa sympathie évidente pour l'Ancien Régime, il veut prendre une part active dans le mouvement de la société d'aujourd'hui pour la ramener à quelques-uns des idéals et des principes solides professés alors. « Vous devez avoir, lui dit-on, le préjugé bourgeois. Vous devez croire à l'importance de la fortune acquise, et de la dot, et de la rente, et de la bonne situation tranquille pour le bonheur de la vie. » René Bazin répond : « J'ai toujours pensé ce

¹³ René BAZIN, *Stéphanette*, p. 159, 1883, RetauxBray.

¹⁴ *Considérations sur la France*, p. 11, Joseph DE MAISTRE, préface et notes de René BAZIN.

que vous dites. Et, en effet, je crois que le plus beau patrimoine qu'on puisse laisser à un enfant, c'est cet ensemble d'aptitudes héritées, d'exemples, de caractère aguerri qui font d'un homme une puissance pour lui-même et pour beaucoup d'autres. Je suis convaincu que la vie est faite non pour être vécue, mais pour être vaincue ¹⁵. »

Ses idées politiques et sociales sont inhérentes à la stricte doctrine catholique d'un croyant éclairé. Son œuvre, d'un bout à l'autre, est soutenue et éclairée par sa croyance sereine et active. Cette foi, qui ne se cache jamais, circule comme une eau intarissable à travers ses ouvrages. « Combien j'ai de gratitude aux anges gardiens de mes premiers pas, à mes maîtres, au Séminaire français, de m'avoir donné l'amour des idées justes, l'amour de la France catholique et l'amour de l'Eglise romaine ¹⁶. »

Avec une foi religieuse solidement cultivée et gardée intacte, il exalte une société croyante. « Je confondrai volontairement la formation d'un homme avec la formation d'un chrétien, parce que je considère que la perfection humaine doit être recherchée dans cette direction, et que s'il y a un surhomme c'est un chrétien, s'il y a une noblesse et une noblesse ouverte à tous, c'est l'élite chrétienne, qui rend les âmes égales les unes aux autres dans tous les métiers du monde, dans toutes les conditions de fortune et d'épreuves. » Quant à l'individu : « A mon avis, ceux qui n'ont pas au moins le tourment religieux ignorent la moitié de la vie, et la plus belle, la moitié de l'histoire, la moitié de l'amour et la moitié de la pitié ¹⁷. »

L'auteur des « *Oberlé* » témoigne à travers toute son œuvre

¹⁵ R. BAZIN, *Les Hommes de Demain*, p. 4.

¹⁶ René BAZIN, *La France catholique à Rome*, p. 16.

¹⁷ René BAZIN, *Les Hommes de Demain*, pp. 6-7.

d'un patriotisme touchant pour la grande France. Il s'indigne avec ses héros contre « la manière dont elle est éduquée, administrée, gouvernée ¹⁸. » Il fait sienne la douleur des Alsaciens séparés de la mère-patrie et celle qu'ils éprouveront lorsque, redevenus Français, ils se virent opprimés dans leurs traditions religieuses les plus chères. *La Douce France* est un recueil de récits émouvants écrits pour les enfants de France afin qu'ils apprennent à aimer cette patrie incomparable, riche en souvenirs historiques, en vaillantes âmes, en terres fertiles et pittoresques.

René Bazin n'avait pas encore obtenu son doctorat quand il rencontra M^{lle} Aline Bricard et l'épousa, le 18 avril 1876. Son frère et ses sœurs se marièrent de très bonne heure, et les nouveaux ménages se fixèrent successivement à Angers autour du foyer plus ancien de l'avocat, son beau-frère. Son frère Ambroise était industriel et chef de la maison de commerce qu'avait laissée M. Alfred Bazin; Lucie, mariée au docteur Ernest Bricard, qui venait de terminer ses études de médecine à la Faculté de Paris, et Marie-Claire-Elisabeth, mariée avec Hervé Bazin. Notre auteur s'exalte devant « cette fleur rare d'une grande famille unie ¹⁹ ». Pendant onze ans, ces quatre jeunes ménages se reçurent les uns les autres, à tour de rôle, le dimanche. Image de son âme et de son œuvre, calmes et pacifiques, les Rengeardières enclosent l'intimité d'une charmante famille, comme Fabien l'aurait voulu : « Si vous y consentez, Jeanne, nous verrons peu le monde et beaucoup nos amis ; nous n'ouvrons pas trop les fenêtres pour que l'amour qui a des ailes, ne s'envole pas ²⁰. » Ce foyer profondément

¹⁸ René BAZIN, *Nouveaux Oberlé*, p. 273. 1919, Calmann-Lévy.

¹⁹ René BAZIN, *Un Homme d'Œuvres*, p. 59.

²⁰ René BAZIN, *Une Tache d'Encre*, pp. 277-278.

chrétien, où Dieu tient la place d'honneur, resplendit de gaieté, de bonheur et de travail.

La joie profonde, provenant d'un mariage contracté de bonne heure, le pousse à encourager la jeunesse à l'imiter. Une fois leurs études terminées, ses héros sont récompensés par un bon mariage, un foyer heureux fondé sur un amour tendre et pur. « N'ayez pas peur des idylles de 18 et de 20 ans. C'est le préservatif contre les romans dégradants. N'ayez pas peur surtout des mariages tout jeunes, de ceux où la préoccupation de dot n'entre guère ou n'entre pas, où l'homme se dit, et veut qu'on le soutienne dans sa certitude, qu'il gagnera sa vie, et celle de sa femme, et celle des enfants qui viendront. C'est là la jeunesse, c'est là la vérité ²¹. » De ses huit enfants, deux ont pris le voile. En 1915, il écrit : « Depuis dix ans, une de mes filles est exilée, parce qu'elle enseignait à des jeunes filles à aimer Dieu ²². » M^{me} Sainte-Marie Perrin, sa fille aînée, actuellement décédée, a écrit des ouvrages dignes de son origine, telles que *Les Pèlerins d'Emmaüs*.

René Bazin a conquis l'estime des écrivains dès ses premiers essais. « Ils lui ont frayé de leur mieux la voie qui mène au grand public. Ses parrains n'appartenaient, il est vrai, ni aux mêmes chapelles, ni à la même Eglise ; ils se nommaient Ludovic Halévy, Brunetière, Alphonse Daudet, le marquis Costa, Perrens, Edouard Troyan, René Doumic, Maurice Souriau. Le *Journal des Débats* s'accordait avec *L'Univers*, ce qui était exceptionnel ²³. » Dans une séance sensationnelle, le 28 août 1904, R. Bazin fut reçu à l'Académie Française, par

²¹ René BAZIN, *Les Hommes de demain*, pp. 23-24, Ancienne Librairie Poussielgue, J. DE GIGORD, Paris, 1912.

²² *Pages Religieuses*, p. 317, 1915.

²³ Jean GAULTIER, *À propos de son jubilé académique*, 1929.

M. Ferdinand Brunetière qui lui prodigua les plus grands éloges, tout en faisant des réserves sur ses premiers essais. Le nouvel Académicien avait prononcé l'éloge d'Ernest Legouvé.

Terminons cette étude succincte par deux portraits littéraires qu'Emile Poiteau et Gaston Rageot nous ont laissés sur ce romancier chrétien qui définit ainsi le rêve de tout homme : « Le bonheur n'est qu'une conviction raisonnée qu'on ne s'est pas trompé sur le sens de la vie et par laquelle la vie toute entière est exaltée, réjouie ou consolée ²⁴ », et sur cet écrivain dont le nom brillera toujours dans la littérature française comme une tache de soleil sur un lit de verdure près d'un ruisseau chantant ²⁵ » « Une jolie figure douce et très franche, bien française, où se glissent, sous l'éclat du regard une modestie d'artiste et une grande bonté. La moustache est soyeuse, fine, nuancée de tons clairs. L'œil est comme un coin d'azur : il n'emprisonne que de l'intelligence et de la douceur ; et si parfois il y passe un nuage, c'est parce que le regard est tombé sur les tristesses des temps... Le front est calme et serein : il est le miroir très pur des pensées qu'il abrite. Le costume est sévère. C'est à peine si l'épingle d'or se laisse voir dans les plis de la cravate ; et les doigts ne portent point les bagues légendaires de Jean-Lorrain. Les coins du col droit s'évasent un peu sous l'émergence du menton ²⁶. » « En vérité, René Bazin est un personnage délicieux. Il a des façons d'ecclésiastique et des allures d'officier de cavalerie. Ses yeux bleus sont brillants et placides. Il ne s'y reflète qu'une pensée facile et nulle sensualité. Sa personnalité discrète, pleine de nuances.

²⁴ René BAZIN, *Le Moindre Effort*, p. 31.

²⁵ Emile POITEAU, *Quelques écrivains de ce temps*, p. 108, 1906.

²⁶ Emile POITEAU, *Quelques Ecrivains de ce temps*, pp. 99-100, Paris, Grasset, 1913.

distinguée, comme on l'a tant dit, échappe. C'est un homme qui ne compte pas ²⁷. »

Chez René Bazin, tel que nous avons essayé de le présenter, la vie est en parfaite harmonie avec l'œuvre. Dans ses premiers livres, et plus ou moins à travers toute sa production littéraire, ce sont les idées dues à son éducation, à son instruction, à son milieu et à sa religion qu'il exalte. Il incarne les principes qu'il expose.

Cette belle vie prit fin après de longues et douloureuses souffrances, le 20 juillet 1932, à sa demeure parisienne, 6, rue Saint-Philippe-du-Roule. Lors des obsèques du célèbre académicien, à Saint-Barthélémy d'Anjou, Mgr. Rumeau prononça le magnifique éloge du défunt.

²⁷ Gaston RAGEOT, *Le Succès*, p. 19, 1906.

RENÉ BAZIN, L'ÉCRIVAIN

b) René Bazin, l'écrivain. Place de Bazin dans la vie littéraire. Subjectivité. Faculté de s'extérioriser. Faculté d'acclimatation. L'œil. Il n'est pas un romancier-né. Il ne possède pas « la griffe du maître ». L'art du récit. Le roman pittoresque, non descriptif. Elévation du sentiment. Optimisme : le livre, « un agent de progrès, une force pour soulever les âmes ». Variété des genres essayés. Roman champêtre, rural, observation directe, correspondances de guerre, cahiers de notes. Les Parisiens ignorants des paysans. Le but : faire revivre le paysan. L'art de faire parler un paysan. Types différents de paysans selon les diverses régions. Diversité des types de provinciaux : l'âme humaine, non la bête humaine. Causes de l'insuccès des romanciers champêtres. Livres pour « toutes les mains » — genre faux. Les vrais romans populaires. Mépris des paysans envers les citadins. Réalisme pur. Remède au mal : le développement du surnaturel à trouver dans une réforme de l'enseignement. L'idée directrice : conception catholique éclairée, associée à une politique conservatrice.

La Bruyère a dit : « Dès qu'une lecture vous élève l'esprit et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et généreux, ne cherchez pas d'autre règle pour juger de l'ouvrage : il est bon et fait de main d'ouvrier ²⁸. » Cette définition seule suffirait à

²⁸ LA BRUYÈRE, *Les Caractères*, p. 91, avec une introduction, des notes et un index, par Gaston Cayrou, 1929, H. Didier.

classer René Bazin parmi les grands auteurs de la France contemporaine. Notre écrivain se propose les mêmes buts qu'il attribue au comte de Maistre : « La littérature n'est pas pour lui un amusement de l'esprit, elle a une mission sociale, qui est d'instruire et d'élever les âmes, en leur présentant la vérité sous une belle forme ²⁹. » Il est entièrement subjectif, « ce qui signifie que la sensibilité prédomine chez lui, qu'il ne peut se détacher de son œuvre non plus que de lui-même ³⁰. » Il possède à un haut degré ce don de l'émotion caractéristique chez ses maîtres Fromentin et Daudet. Ce genre de littérature exige un auteur qui vive dans ses personnages, qui souffre et espère dans ses créations. « L'auteur d'une œuvre d'imagination destinée à émouvoir, doit posséder cette faculté mystérieuse de s'extérioriser, de vivre dans ses personnages imaginaires, d'être eux-mêmes, jusqu'à souffrir de leurs maux inventés, de les faire penser, agir, parler, comme si, vraiment, plusieurs âmes de plus étaient descendues parmi nous. Quel monde de héros s'est ainsi, d'âge en âge, superposé au monde des vivants et des morts. » Ces conditions remplies, René Bazin ajoute que « ce don d'émotion n'existe que dans une âme déjà formée, et qu'on ne peut écrire un roman véritable avant la trentaine, parce que, sauf exception, l'expérience est courte, et que la philosophie de la peine n'est pas née en nous. Par un privilège de la jeunesse, la douleur est ce qui compte le plus dans toute vie humaine, et ce qui s' imagine le moins bien, quand on n'a pas souffert ³¹. »

René Bazin, comme le dit Emile Faguet, a la « faculté

²⁹ Le comte de MAISTRE, *Critique d'art et de littérature*, p. 2, préface et notes de René BAZIN.

³⁰ Gaston RAGEOT, *Le Succès*, p. 22, 1906.

³¹ René BAZIN, *Questions littéraires et sociales*, p. 19.

d'acclimatation³² ». Il a traduit avec une perspicacité et une compréhension égales l'Angevin, le Vendéen et le Breton, en pénétrant nettement dans leurs vies, leurs mœurs et dans leurs paysages particuliers. En Fromentin, notre écrivain a senti une âme et un talent apparentés aux siens, un peintre impressionniste, doué de cette qualité éminente pour un romancier moderne que l'auteur de *Notes d'un Amateur de Couleurs* définit telle qu'il la sent en lui-même, l'œil. « Il faut entendre par là une acuité de tous les sens, la vue, l'ouïe, le toucher, l'odorat, une aptitude singulière à toutes les perceptions externes dont l'art peut tirer parti, et à laquelle se joint ordinairement, la mémoire spéciale des images. Celui qui possède ce don de joie et de souffrance en est presque victime. Il ne peut se soustraire à l'afflux des impressions qui viennent de toutes parts. S'il entre dans un salon, à peine a-t-il passé la porte, que déjà la couleur des objets, leur harmonie ou leurs contrastes, leur arrangement et la subtile personnalité qui s'en dégage se sont révélés à lui, il peut les redire et n'aura besoin, pour cela, d'aucun effort. S'il est présenté à une femme, il sait immédiatement la nuance de ses yeux, son teint, sa coiffure, sa toilette, et mieux encore l'intime pensée qu'elle n'a pas dite, la réponse à peine perceptible d'une âme qui a vite passé derrière la fenêtre, et la grâce qu'elle a eue, ou qu'elle n'a pas voulu avoir, ou qu'en cherchant, elle n'a pas trouvée. Tout se réfléchit dans ces yeux-là : tout converge vers eux, précipité en images successives, et ils retiennent tout³³. »

Certains critiques, tout en qualifiant René Bazin un romancier complet, lui reprochent de ne pas être un romancier ;

³² Emile FAGUET, *La Terre qui meurt*, 1899, *Revue Bleue*, XI, pp. 314-317.

³³ René BAZIN, *Questions littéraires et sociales*, pp. 2-3.

Lucien Maury soutient que Bazin, comme romancier social, a entrepris « une tâche à laquelle ne le destinaient tout d'abord ni son talent ni ses goûts ³⁴ ».

Malgré un certain critique pour qui la prose de M. Bazin « a un accent bien personnel ³⁵ », on est entendu à juger que notre écrivain manque de cette force et de cette originalité qui font reconnaître immédiatement un Loti ou un Maurice Barrès. Il n'a pas « la griffe du maître ³⁶ ».

Evidemment il possède l'art du récit, entrecoupé de descriptions colorées qui s'enchaînent naturellement et non à la manière artificielle de Balzac. « La description trop appuyée n'est pas du grand art, par cette raison qu'elle n'est pas vraie. Veuillez y penser un instant. Lorsque nous sommes en présence d'un spectacle, même le plus admirable, du paysage de la plaine de Grenade, je suppose, ou du Bosphore, ou des ruines de Taormina, ou de tel autre, nous n'en recevons pas une impression détaillée, qui ne peut s'exprimer qu'en une feuille d'imprimerie, mais bien une surprise émue, un coup, une envie de pleurer ou de nous crier : « Comme c'est beau ! » Nous ne sommes pas, devant la beauté, des analystes et des subtils. Nous sommes, nous serons toujours des primitifs, et trois ou quatre notes simples, dans tous les arts, résumeront cette perception, et suffiront à rendre toute la grandeur, toute la valeur poétique de cette apparition de la beauté. Le reste est plus ou moins factice ³⁷. »

« Dans Dominique, la nature est partout, fondue, mêlée,

³⁴ René BAZIN, *Le Blé qui lève*, par Lucien MAURY, *Revue Bleue*, 1907, 45^e année, juillet-décembre, p. 633.

³⁵ Charles SIMOND, préface aux *Contes en Vers*, Nouvelle Bibliothèque Populaire.

³⁶ Paul FIAT, *Revue Bleue*, 1905, p. 699, *Les Oberlé*.

³⁷ René BAZIN, *Questions littéraires et sociales*, p. 17.

associée à l'action. Nulle part elle n'est souveraine absolue... Il fait du roman pittoresque. Il ne fait pas du roman descriptif³⁸. »

Son œuvre brille par l'élévation du sentiment, la discrétion et la distinction. Un rayon d'espoir luit chez les êtres plus dégradés que sa plume a daigné créer. Cependant il n'est pas aveugle : « le monde est plus que mauvais, il est canaille. C'est une terrible mêlée³⁹ ». René Bazin est optimiste d'un optimisme de croyance. Ce sentiment, estimé naïf par quelques contemporains, procède directement de sa foi et de la certitude que Dieu ne laissera pas disparaître la France : « Dieu s'est interdit de laisser périr la France, puisqu'il n'a préparé aucune nation qui la puisse remplacer⁴⁰. » Qu'il invective l'abandon de la terre ou d'autres maux sociaux, il finira son étude par un élan d'espoir et de confiance. « Ceux qui s'obstinent à considérer la nature humaine isolée de tout secours divin, s'étonnent de l'héroïsme de certains passages de Bazin et ils raillent son optimisme béat. Ils ne savent pas que la religion explique cette évaison hors de la nature⁴¹. »

Il est optimiste également à cause de son devoir social d'écrivain. « Je crois que le livre est une puissance extrêmement féconde, soit pour le bien, soit pour le mal. » Pour satisfaire à la morale, « il doit d'abord exprimer ou laisser transparaître une conclusion saine. Je ne dis pas une conclusion optimiste ; je ne dis pas célébrer le triomphe du bien sur le mal, que nous ne voyons pas toujours se manifester, hélas ! dans

³⁸ *Idem*, p. 18.

³⁹ René BAZIN, *Pages religieuses*, p. 115.

⁴⁰ René BAZIN, *Baltus le Lorrain*, p. 236.

⁴¹ *Le Renouveau catholique dans la littérature contemporaine*, J. Calvet, 1927, p. 121.

la vie. Je pense seulement que le livre sera bon, si le lecteur, en le fermant, a senti plus vivement le danger, personnel et social, de la faute ou de l'erreur que l'auteur a décrite, ou s'il a plus clairement compris la grandeur et la nécessité de la loi morale à laquelle il est, comme homme, obligé d'obéir. Sans cela, et si le livre excite l'homme à la révolte, je ne vois plus dans l'œuvre écrite qu'un désordre que toutes les raisons d'art ne sauraient excuser, car l'art ne peut être antisocial, antihumain ; il doit être un agent de progrès, et une force pour soulever les âmes ; ou bien il n'est qu'un danger qui grandit avec le talent de l'écrivain... Obligé de dire le mal, il doit en éveiller l'idée sans en exciter le désir ⁴². »

Notre romancier a essayé sa plume dans plusieurs genres de littérature. Sa jeunesse lui inspira quelques poèmes délicieux : *Les Contes en Vers*. De ses voyages nombreux en Italie, en Espagne et ailleurs, il a rapporté des récits exquis, des paysages colorés et attrayants, esquissés par un artiste nullement tenté de rester dans ces lieux et qui se réjouira de revenir en France. Hagiographe, biographe, il l'a été à ses heures. Mais le genre qui convenait le mieux à son talent était le roman champêtre rural. Sa prédilection pour les petites gens est notoire. « Personne n'a mieux disséqué les délicatesses des humbles ⁴³. » La prétention, pour un étranger, de faire parler un paysan et de prétendre pénétrer ainsi dans son âme, lui paraît dérisoire. « C'est la cordialité seule qui fait parler ce silencieux, l'habitude de faire partie du même horizon restreint, d'être rencontré par lui au détour des routes et surtout la lente persuasion qu'on aime la terre, comme lui, depuis le trèfle d'en bas, depuis la graine non germée, jusqu'au nid de pie, qui

⁴² René BAZIN, *Questions littéraires et sociales*, pp. 146-148.

⁴³ Emile POITEAU, *Quelques Ecrivains de ce temps*, 1913, p. 104.

fleurit noir au sommet des vieux chênes ⁴⁴. » René Bazin aurait moins bien réussi à rendre les ruraux, s'il avait été obligé de s'en tenir aux observations personnelles. La correspondance échangée pendant la guerre entre les paysans du front et les métairies projette une lumière encore plus vive sur ces âmes silencieuses. « Elles montraient d'une manière éclatante et délicate combien la beauté des âmes est indépendante de l'inégalité des conditions ⁴⁵. »

Au surplus, l'auteur de *De toute son âme* s'est servi de cahiers où il a noté ses impressions spontanées pour s'en servir au besoin ; des journaux écrits par de petites modistes aux âmes délicates et distinguées, ont fait l'objet de son étude et lui ont apporté des documents d'un intérêt particulièrement suggestif. Le petit garçon, admirateur de Mayne-Reid et de Gustave Aymard, eut par la suite comme auteurs et peintres préférés les maîtres qui mirent des ruraux en scène : Daudet, Theuriet, Fromentin, et Millet qui lui semble épique. « Ce Millet n'a si fortement ému les hommes que parce qu'il a exprimé dans le geste d'un moment, de l'universel et de l'éternel. Il cherchait, il trouvait dans le monde rural le geste de l'humanité elle-même, celui qui berce, celui qui donne la becquée, celui qui confie le bon grain au sillon, et le geste en demi-cercle de la ménagère qui jette le menu grain aux volailles ⁴⁶. »

René Bazin, à son tour, se propose de nous montrer « cet inconnu et ce méconnu, le paysan », et la vie rurale telle qu'il l'a vue, car malheureusement elle est fort mal comprise par les Parisiens. « Il n'est pas rare qu'on aime la campagne, mais

⁴⁴ René BAZIN, *Questions littéraires et sociales*, p. 49.

⁴⁵ René BAZIN, *Aujourd'hui et Demain*, p. 103.

⁴⁶ René BAZIN, *Notes d'un Amateur de Couleurs*, p. 19.

il est rare qu'on la connaisse. Nous aimons le repos qu'elle donne pendant un ou deux mois de vacances, le paysage de plaine, de forêt ou de montagne où nous passons, des relations de voisinage, le sport de plus en plus décevant de la chasse, des souvenirs de jeunesse peut-être et, pour tout dire, nous continuons de nous aimer nous-mêmes dans un décor qui n'est pas celui de tous les jours. Mais nous ignorons de la campagne au moins trois saisons sur quatre ; nous ignorons la vie rurale, les différences profondes qui distinguent nos races paysannes, la série des travaux qui n'ont de sens qu'autant que le cercle en est complet, l'esprit des hommes, ce que souffrent, ce que pensent, ce que veulent plus de vingt millions de Français, les seuls qui se taisent. De là, pour ne prendre que le côté littéraire de la question, tant de romans superficiels, tant de bergerades naturalistes, aussi fausses que les anciennes, tant de châteaux, de villages, de provinces minutieusement décrits, où cependant, quand on y regarde bien, on sent que l'auteur voyage et n'habite pas ; de là surtout l'extraordinaire facilité avec laquelle les lecteurs français acceptent, de bonne foi, qu'on calomnie le paysan, qu'on représente comme stupide, brutale, avare et perdue de mœurs cette grande moitié de la nation qui nourrit l'autre et qui constitue, dans la réalité, sa meilleure réserve de bon sens ⁴⁷. »

Il veut faire revivre la société rurale ; il est en cela d'accord avec les principes de Balzac, mais à la manière de son peintre préféré. « Millet s'est peu préoccupé de la beauté des visages. Ses paysans et ses paysannes ont une rudesse de traits qui est loin d'être commune dans la campagne, et il est évident qu'il n'a pas cherché à rendre particulièrement intéressante et expressive

⁴⁷ René BAZIN, *Avant-propos des Souvenirs d'un Maire de Village*, par C. LEROUX-CESBRON.

la figure des personnages du drame rural... C'est une des conditions du genre. Dès que, dans une scène rustique, les visages sont traités à part, l'attention du spectateur est attirée par le portrait ; elle se déprend de l'ensemble ; elle oublie le symbole que tout le tableau veut exprimer, pour ne voir que le sentiment, le tempérament, l'histoire même de chacun des personnages... Peindre des hommes et ne pas faire des portraits, les mettre, comme ils sont dans la vie rurale, quel problème difficile ⁴⁸. »

L'art de faire parler les paysans, admirablement compris par George Sand et par George Eliot, en Angleterre, trouve un excellent interprète chez l'auteur de *Ma Tante Giron*, partageant les idées qu'il attribue à José Maria de Pereda. « Le romancier possédait, à un très rare degré, le don de faire parler les paysans. Beaucoup de demi-artistes, pensant y réussir par un pauvre et facile subterfuge, ont cru suffisant d'imiter les fautes de langage des gens du peuple. Lui, maître véritable, il a cherché le secret de la conversation rurale dans le tour des phrases et dans le choix des thèmes, ce qui est une preuve entre plusieurs, de la qualité de son art ⁴⁹. »

Ailleurs il dit aux novices en notations phonétiques paysannes et en listes de bévues grammaticales de même origine que leur « erreur est manifeste. Car l'emploi d'un langage inférieur ne peut que diminuer l'intérêt d'un roman. Les défauts de prononciation ou les solécismes fatiguent vite le lecteur. Les mots de dialecte ne méritent que très rarement d'être imprimés. A mon avis, c'est là de la fausse couleur locale. Il est convenu et entendu que les filles de ferme n'ont

⁴⁸ *Notes d'un Amateur de Couleurs*, p. 142.

⁴⁹ René BAZIN, Préface de *Dans la Montagne*, par José Maria de Pereda, p. 4.

ni l'accent ni la correction de phrase d'une Parisienne. La fidélité au modèle ne consiste pas dans ces notations puériles. Elle est dans l'emploi exclusif des termes usuels qui forment le vocabulaire paysan, dans la coupe des phrases, qui doivent être brèves, très pleines de sens, et ne jamais former une période. La campagne, volontiers sentencieuse, supprime les transitions apparentes. Les silences qu'elle met entre les idées sont précisément remplis par les pensées secondaires qui servent de lien et qu'il faut deviner. Elle n'est jamais oratoire, sauf dans l'extrême Midi. Ce qu'elle exprime le mieux, dans ses formules concises, c'est la tradition, l'âme sensée, forte et passablement satirique de la vieille France ⁵⁰. »

D'après René Bazin, qui rappelle en cela les doctrines de Taine, tout en sauvegardant la spontanéité et la liberté humaine, les paysans des régions diverses diffèrent autant que les paysages de France. « La France est un pays si varié d'aspects ! Il faut bien que les races qu'elle nourrit soient comme elle, et, fortement unies ensemble pour ne faire qu'un pays, diffèrent cependant, comme les paysages... Comment voulez-vous que des terres qui se ressemblent si peu n'aient pas chacune un type particulier et bien marqué de paysan ⁵¹ ? » « La manière de prononcer le français n'est pas tout à fait la même dans toutes les régions de la France, ni celle de se vêtir, ou de marcher, ou de chanter. De l'une à l'autre, les gens diffèrent de goûts, de coutumes et d'esprit. Il ne faut pas s'en plaindre. Cette variété est une richesse. Elle est une beauté. Elle est une grâce. Et c'est le cœur qui fait l'unité, parmi tant d'hommes qui ne se ressemblent pas ⁵². »

⁵⁰ René BAZIN, *Questions littéraires et sociales*, pp. 51-52.

⁵¹ René BAZIN, *La Douce France*, pp. 6-7.

⁵² *Idem*, pp. 8-9.

Notre écrivain a bien observé la diversité des types de provinciaux et il a noté, d'une façon suivie, l'empreinte différente que laissent sur une personne, la condition et le travail. Ses meuniers sont aux antipodes de ses valets de ferme au point de vue des pensées et de la réflexion. Il peint l'âme humaine à travers ces métiers innombrables et non la bête humaine. Les particularités propres à chaque sorte sont saisies, mais non grossies pour absorber et déformer entièrement les personnages à la manière de Zola et de Balzac. Le plus misérable individu possède une âme immortelle qui commande le respect et la sympathie de l'auteur du *Blé qui lève*. C'est ici que le schisme se fait entre lui et la plupart des romanciers des ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles. Il s'oppose aux naturalistes au nom du réalisme total où l'âme, autant que le corps, attire son attention. Cette tendresse correspond à sa conception de thèses établies *à priori*, et de fonder une nouvelle école littéraire. Par vocation, il figure au premier rang des écrivains qui « opposent le livre chrétien au livre délétère ⁵³ ». D'ailleurs il ne fait pas de démonstration de ses idées dans des préfaces éloquentes et artificielles. En 1893, il écrit : « Je n'ai jamais écrit la moindre préface aux volumes que j'ai publiés jusqu'ici, ayant eu soin de mettre dans mes livres tout ce que j'avais à dire ⁵⁴. »

« Si j'avais à juger l'école naturaliste française, non dans sa formule, où il entre beaucoup de vérité, non pas même dans l'œuvre de tel ou tel auteur, mais dans l'ensemble des livres qui se réclament du naturalisme, je montrerais ce qu'il y a de contraire aux règles de l'observation et de la sincérité,

⁵³ Préface aux *Contes en Vers*, Charles SIMOND, Nouvelle Bibliothèque Populaire.

⁵⁴ Préface, *En Province*.

dans le procédé qui consiste à ne peindre de l'homme que les instincts, à supprimer les âmes, à expliquer le monde moral par des causes inégales aux effets, à murer toutes les fenêtres que l'homme accablé tant qu'on le voudra par la misère, le travail, la maladie, l'influence du milieu, continue et continuera d'ouvrir sur le ciel. Car il y aura toujours de ces fenêtres-là, par où la prière monte et l'espérance descend⁵⁵. » Avec ardeur, l'auteur des *Questions littéraires et sociales* démontre en quoi il juge que les romanciers champêtres, depuis George Sand, ont négligé d'interpréter sous leur vrai jour les cultivateurs, la « principale fortune de la France : sa terre labourable, son pain de demain, sa vigne, ses oliviers, ses bois et tout son immense troupeau, et tout ce qui vole et picore autour des poulaillers⁵⁶. »

« Je pourrais prendre l'un après l'autre les différents rôles classiques du provincial... et montrer que, sauf de bien légères nuances, ils n'ont pas changé en passant de livre en livre, qu'ils sont au fond les mêmes et comme immuables dans la littérature depuis trois siècles. On m'objectera ici que plusieurs grands écrivains de notre siècle ont étudié la province, et que, représentants de l'école réaliste, ils n'ont pas dû se borner à suivre une mode, à opiner de la plume parce que les anciens maîtres avaient dit du mal de la province, mais que, s'ils ont persisté à n'en pas écrire favorablement, ils ne l'ont fait qu'après enquête personnelle, scientifiquement et avec le scrupule de la réalité qu'ils apportent en leurs moindres ouvrages. Comment, me dira-t-on, est-ce que *Le Père Goriot*, *Ursule Mirouet*, *Le Lys dans la Vallée*, *Les Chouans* et dix autres

⁵⁵ René BAZIN, *Questions littéraires et sociales*, p. 84.

⁵⁶ René BAZIN, *Aujourd'hui et Demain*, p. 131.

romans de Balzac, est-ce que *Madame Bovary* et *Pécuchet*, de Flaubert, est-ce que la grande majorité des nouvelles de Maupassant n'ont pas pour théâtre la Touraine, l'Anjou, la Bretagne, la Normandie, la province enfin, qu'ils devaient connaître, puisqu'ils en ont écrit ? J'entends bien : Balzac, Flaubert, Maupassant ; ce sont de grands écrivains tous les trois et j'en conviens, mais tous les trois je les récusé dans la question, et voici pourquoi. Je récusé Balzac, parce que tout le monde sait qu'il quittait fort peu Paris où le retenaient ses dettes et ses éditeurs, deux sortes de tyrans qui gouvernaient sa vie. Cet aïeul du réalisme étudiait donc la province principalement dans sa très riche imagination et dans les histoires qu'on lui racontait. Je le récusé surtout parce que la peinture qu'il a faite, même si on admet qu'elle a été fidèle autrefois, date de trop loin déjà pour qu'on la puisse dire ressemblante aujourd'hui. Et, à mon avis, ni Flaubert, ni Maupassant, qui sont venus après lui, n'ont comblé cette grande lacune littéraire. Ce n'est pas qu'ils n'aient observé sur place, qu'ils n'aient vécu au milieu de leurs personnages. Ils ont peint d'après nature, au contraire ; ils ont possédé, l'un et l'autre, la faculté géniale de voir et de rendre leur vision avec des mots, leurs types sont vrais et ils sont de la province. Mais leurs œuvres, même associées, ne donnent de la province qu'une image tout à fait incomplète et, par la même, injuste. Ils avaient l'un et l'autre une misanthropie foncière, un grand mépris de leurs semblables et des conditions d'existence de beaucoup de leurs semblables. Ils n'avaient pas cet amour fraternel et ce respect de la vie humaine qui peuvent seuls édifier une œuvre de justice, soit en littérature, soit en politique. Ils ont donc écrit, admirablement d'ailleurs, des personnages odieux, ridicules ou amusants, ils ont flagellé des imbéciles ou des coquins, ils ont

été poètes, et grands poètes si l'on veut, mais ils n'ont rendu qu'un aspect de la province et celui-là justement qui avait le moins besoin qu'on y insistât. Non, si j'avais à faire quelques exceptions, j'indiquerais plus volontiers les noms d'Alphonse Daudet, de Cherbuliez, d'André Theuriet, de Pouvillon. Mais la règle générale n'en subsiste pas moins. Et la règle générale, c'est que les écrivains et spécialement les romanciers, parlent de la province avec ironie ou commisération ; qu'ils ne la connaissent guère que par ses légers travers, indéfiniment peints et repeints, c'est-à-dire qu'ils méconnaissent foncièrement les trente-deux millions de Français qui vivent hors de la capitale. Et il faut bien avouer que l'extrême centralisation littéraire, est bien faite pour perpétuer ce préjugé ⁵⁷. »

René Bazin est blessé par le jugement porté sur ses livres : « Ils peuvent être mis dans toutes les mains. » « Ce roman pour les jeunes filles ne saurait être autre chose qu'un accident heureux, dans une littérature qui n'est pas faite pour elles ». Il ajoute que le roman, par sa nature, est destiné à ceux-là seuls qui ne sont pas au début de la vie ⁵⁸. Les écrivains protestent « qu'ils ne sauraient être astreints à peindre la vie autrement qu'elle n'est, sous prétexte qu'ils auront peut-être des lecteurs ignorants de la vie ; ils prétendront, et ils n'auront pas tort, qu'ils sont quittes envers la morale s'ils écrivent ce que d'honnêtes gens peuvent honnêtement et utilement lire ⁵⁹. » Un littérateur écrit « pour des hommes et des femmes qui peuvent pénétrer et compléter son idée, deviner les sous-entendus, peser les mots, et faire à côté de l'œuvre du maître ce qu'on pourrait nommer l'œuvre du lecteur. Cette collaboration, que

⁵⁷ René BAZIN, *Questions littéraires et sociales*, pp. 124-126.

⁵⁸ *Idem*, p. 144.

⁵⁹ *Idem*, pp. 144-146.

la jeunesse ne peut lui donner, est nécessaire à toute grande œuvre, elle est un élément avec lequel l'écrivain doit compter ⁶⁰. » « Le roman « pour toutes les mains » est un genre faux ⁶¹. »

Notre écrivain courageusement prit parti contre la littérature qui dénigrait les provinciaux. Comme il exhorte les jeunes chrétiens à témoigner publiquement leurs opinions, à laisser voir leurs actes de charité dont l'exemple édifie, lui, auteur de la *Terre qui meurt*, encourage les littérateurs à écrire des romans de la province. « Voyez la terre nue. Elle est peu comprise. Quel superbe élément ! Elle constitue le premier personnage pour qui sait composer : avant les arbres, avant les ciels. Toute seule, elle peut être légendaire ou épique ⁶². » Ses disciples « croiraient moins à la couleur locale, ils croiraient plus à la dramatique humanité, à l'égalité des âmes et des douleurs qui fait que le reste est secondaire, le temps, le lieu et toute l'enveloppe de ces âmes... Mais la nouveauté de tels romans, je le répète, serait due à d'autres causes plus profondes, et d'abord à cette constatation que la vie humaine est partout digne du même intérêt, capable de provoquer les mêmes émotions, les mêmes colères, les mêmes admirations. Les romanciers, dégagés du préjugé traditionnel, découvriraient la France du silence, celle qui sème et récolte pour Paris qui fait tant de bruit ; ils apercevraient la grandeur de sa mission qui est de perpétuer la race, de la nourrir et d'en maintenir l'énergie morale et les qualités essentielles par le constant apport d'éléments sains qu'elle envoie non seulement à Paris, mais dans toutes nos grandes villes. Ils reconnaîtraient

⁶⁰ *Idem*, p. 151.

⁶¹ *Idem*, p. 149.

⁶² René BAZIN, *Notes d'un Amateur de Couleurs*, p. 3.

que ce qui fait le génie de la France s'agite, plus ou moins obscurément, dans toute la France ; que les paysans, les ouvriers, les bourgeois des moindres bourgs n'ont pas seulement un esprit qui leur est propre, mais au fond de qualités solides sans lesquelles un peuple ne survivrait pas à tant de causes de désagrégation, bon sens, courage, initiative, générosité, et le reste ; ils diraient ce monde merveilleux de travail qu'est notre patrie, et comment nulle race n'est peut-être mieux douée par la diversité des métiers et des arts ; et quelles preuves d'endurance et de probité peuvent offrir les plus humbles existences ⁶³. »

« Nous aurions des raisons nouvelles d'aimer la grande patrie, si nous possédions une bibliothèque de mémoires professionnels écrits par les témoins résidants de la vie rurale, curés, maires, instituteurs, notaires, médecins, châtelains, agents voyageurs, bonnes sœurs d'école, par ceux enfin qui voient naître, agir et mourir cet inconnu et ce méconnu : le paysan ⁶⁴. »

De plus, notre écrivain encourage les littérateurs à écrire de vrais romans populaires, non des feuilletons, mais des livres qui instruiront et divertiront les masses d'une façon saine. Ce genre de littérature qu'il trouve dans d'autres pays exige un certain tempérament qui fait défaut chez nos écrivains, voués à peindre les oisifs ou les débauchés.. « Toute littérature qui voudra mériter le beau nom de populaire, doit être inspirée par l'amour du peuple. Je cherche cette fraternité de cœur, cette tendresse dans l'œuvre naturaliste, et je trouve un parti-pris de dénigrement, voisin de l'orgueil, une manière dure de

⁶³ René BAZIN, *Questions littéraires et sociales*, pp. 137-138.

⁶⁴ René BAZIN, Préface de *Souvenirs d'un Maire de Village*, par C. LEROUX.

parler de la misère, une brutalité de touche dans le portrait des pauvres gens, toujours représentés comme des êtres d'impulsion, esclaves des instincts, des hérédités et des passions, une tendance à considérer l'ouvrier comme une machine à boire et à faire des révolutions, qui dérivent d'un mépris foncier de l'espèce humaine, à moins qu'ils ne révèlent la plus certaine des incompréhensions⁶⁵. » Le roman des *Misérables* semble remplir ces conditions, mais les récits en sont gâtés par des passions politiques et philosophiques de valeur douteuse. « Je ne prétends pas qu'on ne puisse pas nommer d'autres œuvres qui se rapprochent, plus ou moins, du type du roman populaire. On pourrait facilement établir qu'Alexandre Dumas père, George Sand, Erckmann-Chatrian, Jules Verne, ont eu le secret de se faire entendre des masses, et comment, par le côté technique ou artistique, ils méritent d'être étudiés ; comment, d'autre part, la valeur morale est, chez eux, inférieure à la valeur littéraire, ou insuffisante, ou tout à fait absente. Nos voisins les Anglais, me paraissent posséder une littérature populaire plus abondante que la nôtre et plus saine, et, de même, les Russes⁶⁶. »

S'il adresse aux Parisiens de nombreux reproches, René Bazin réserve aux paysans qui méconnaissent les citadins, d'autres admonestations : « Rien n'est si commun que des concitoyens qui s'ignorent réciproquement⁶⁷. »

René Bazin avait commencé sa carrière avec des romans idéalistes, mais cependant réalistes, en ce sens qu'ils reproduisaient sa propre histoire. Par la suite, a-t-il subi l'influence des écrivains sociaux, ou plutôt s'est-il mis à ce genre de litté-

⁶⁵ René BAZIN, *Questions littéraires et sociales*, p. 86.

⁶⁶ René BAZIN, *Questions littéraires et sociales*, pp. 95-96.

⁶⁷ *Idem*, p. 140.

rature, grâce à ses convictions religieuses et politiques ? Sa mère Fête-Dieu, « exemplaire fatigué de l'Evangile éternel » résume en une phrase l'idée fondamentale de toute son œuvre sociale : « Le remède premier contre la misère matérielle est dans le développement du surnaturel. Il y a de la graine de Paradis encore, de quoi ressemer tout un champ, toute ma paroisse, toute la France. N'ai-je pas des consolations ⁶⁸ ? » *De toute son âme* démontre que « le grand remède au mal dont nous souffrons tous, dans la crise actuelle, réside dans le dévouement personnel des croyants, dans le sacrifice tel que le définit et le pratique l'Eglise Catholique ⁶⁹. » Plus particulièrement, « le vrai remède à la crise agraire est dans une réforme de l'enseignement. Il consiste à élever pour la terre les fils de paysans, et pour le travail de la maison, les filles de fermières ⁷⁰. »

Ce recruteur de prêtres et de religieuses met dans la bouche de Barbu, dans *Le Magnificat*, le motif inspirateur de cette recherche : « Rien n'est plus nécessaire au monde que l'Eglise ; rien n'est plus nécessaire à l'Eglise que son clergé ; rien n'est plus nécessaire au clergé que les séminaires comme votre Issy ⁷¹. » Se plaçant au point de vue sociologique et purement humain, il émet ce jugement dans *Le Moindre Effort* : « Il n'y a qu'un appui, il n'y a qu'une garantie contre le lendemain : c'est dans l'énorme travail ⁷². »

La note dominante de l'œuvre et de la vie de René Bazin

⁶⁸ *Davidée Birot*, p. 168.

⁶⁹ *Un bon roman*, l'abbé DELFOUR, *La Religion des contemporains*, 1900, p. 192.

⁷⁰ René BAZIN, *Aujourd'hui et demain*, p. 38.

⁷¹ René BAZIN, *Le Magnificat*, p. 244.

⁷² René BAZIN, *Le Moindre Effort*, p. 32.

est issue de la conception d'un catholicisme éclairé, jointe à une politique conservatrice. Sa charité de chrétien s'oppose aux prétentions égoïstes de l'aristocratie. « L'amour du sol natal, et la vie simple, tel est le parfum des livres de notre écrivain », estime Henri Bordeaux. « J'en connais de plus capiteux, je n'en connais pas de plus doux ni de plus agréable ⁷³. »

⁷³ *Sentiments et Idées de ce temps*, par Henri BORDEAUX, 1897, p. 148.

CHAPITRE II

LA NOBLESSE

a) Comment s'est préparée la psychologie actuelle du noble. Les traditions se perdent. On a pourtant voulu garder son rang. Souvenance de certaines vertus : fierté, même dans la pauvreté; charité, souvent mal appliquée; mépris du « mariage riche »; sentiments religieux et politiques. Aujourd'hui, renouveau des idées catholiques; attitude envers le paysan, envers les syndicats.

b) Abandon de la terre. La terre tombe entre les mains des paysans ou des régisseurs inspirant de la méfiance aux paysans; culture et entretien des terres, négligés. Raisons de l'exode : besoin d'argent, vie de plaisir à Paris; carrière militaire; émigration en Amérique pour tenter la grande cultivation.

c) Retour à la terre. La jeune noblesse s'intéresse à l'agriculture moderne. La campagne devenue un asile pour attendre la fin de la crise. La vie trop chère en ville. Le service militaire qui habitue les jeunes gens à la vie urbaine. Mépris du paysan pour le riche oisif qui vient à la campagne pour toucher ses fermages ou passer ses vacances. Occupations d'un noble dans ses terres : travaux manuels, travaux de l'esprit. Devoirs sociaux. Relations entre les nobles et les paysans ou serviteurs. Distractions et divertissements à la campagne.

La France « douce et magnanime » où la société rurale chrétienne formait presque toute la population du pays, a subi bien des changements à travers les différents gouvernements qui se sont succédés depuis la Révolution. Les classes si nettement distinctes, la noblesse, la bourgeoisie rurale et les paysans perdirent quelques-uns de leurs anciens caractères et comprirent autrement leur rôle. Une grande partie de la noblesse abandonna les champs et fut, auprès des paysans, représentée par des intendants, mercenaires, âpres au gain et hostiles aux laboureurs. La bourgeoisie rurale, intermédiaire entre les deux autres classes extrêmes qui tenait bien la balance et conservait l'harmonie et le bon accord, « a vécu ¹ ». Nous mettrons sous ce titre les fonctionnaires, instituteurs, médecins, prêtres et le nombre restreint de bourgeois ruraux qui subsiste encore. Le paysan qui, au point de vue territorial, a, pour une grande partie, usurpé la place des bourgeois, garde mieux sa physiologie et ses habitudes anciennes. Les fermiers, les métayers et même les simples valets de ferme ont tant d'affinités malgré leur différence de situation pécuniaire, que nous les étudierons dans un dernier groupement comportant de nombreuses subdivisions, intitulé *Les paysans*.

Le progrès, les influences politiques et religieuses ont eu une répercussion différente sur chaque classe rurale aussi bien que dans chacune des régions. Les traditions persistent avec plus de ténacité qu'ailleurs dans certaines provinces. Les problèmes agraires et sociaux se posent d'une manière plus ou moins aiguë dans les milieux divers. La disparition de la bourgeoisie rurale et d'autres influences à étudier, rendent les relations entre les classes épineuses et souvent très difficiles.

¹ René BAZIN *Ma Tante Giron*, p: 20.

Pour étudier la société rurale, dont René Bazin nous a donné un tableau si complet et si fidèle, nous devons opérer une sorte de dissection à cause de l'étendue du sujet où nous examinerons la physionomie et les problèmes particuliers de chaque groupe, puis les relations des classes entre elles.

A la noblesse d'aujourd'hui, souvent peu soucieuse de son important rôle social, René Bazin rappelle les problèmes sérieux qu'elle devrait résoudre en revenant à la terre et en acceptant sa part de sacrifices, comme le faisait l'ancienne noblesse à laquelle notre écrivain attribue l'essor de la France monarchique. Son récit sur l'affranchissement accordé à ses vassaux par Honoré d'Urfé, le jour où il fut nommé marquis de Valromey, renferme son avis sur la noblesse : « Il faut que je vous l'avoue : j'ai toujours eu une si haute idée du caractère de nos pères, de leur vigueur, et de leur gaité, que je ne puis croire qu'ils fussent, avant ces actes d'affranchissement, aussi misérables que certains le prétendent. Je me dis que l'histoire est contrefaite, si elle les représente comme des êtres de peu d'honneur, et que nous sommes tellement certains de ne pas connaître le bonheur sans mélange, que nous grossissons à plaisir le malheur du passé, afin de nous mieux féliciter de l'état du présent ². »

Il se complait à nous montrer le propriétaire idéal « qui aime la terre de la bonne façon : un peu pour le profit, beaucoup pour l'agrément avec le respect du passé et le souci de l'avenir ³ » L'auteur des *Noellet* appuie moins sur les mœurs,

² René BAZIN, *Honoré d'Urfé, Inauguration du monument élevé à la mémoire d'Honoré d'Urfé*, p. 5.

³ René BAZIN, *En Province*, p. 308.

les idées et les façons d'agir de la noblesse que sur celle des paysans.

La vraie noblesse d'autrefois « qui savait vivre près des paysans en leur rendant service ⁴ », exerça sur eux une influence capitale. Ni les intendants ni les fonctionnaires ne subviennent aux besoins des paysans et ne leur inspirent confiance. Lumineau, abandonné par deux de ses enfants qui cherchent à la ville fortune et vie aisée, constate le peu d'autorité de ses amis et même du maire. Seul, délaissé et incapable d'agir, il se rend la nuit au château désert où il appelle en vain « Monsieur le Marquis ! » insouciant viveur, menant grand train à Paris.

Depuis le jour où Louis XIV avait groupé la plus haute noblesse à la cour, la campagne vit les grands châteaux déserts. Le nombre des châtelains de petite noblesse ne fut pas entamé par cet exode. *La Nouvelle Héloïse*, en mettant à la mode la vie champêtre, rappela bien de temps à autre, à la campagne idéalisée, quelques nobles qui construisirent des bergeries à la manière de Trianon, tel fut M^r le Marquis de Merinière « qui, malgré les doux noms dont il désignait cette petite terre angevine, n'y passa que quinze jours en dix ans, retenu qu'il était, disait-il, par les soucis de Versailles, loin des plaisirs innocents de la campagne ⁵. » De nos jours, le nombre des châtelains comprenant leur devoir et habitant la campagne, reste infime. En 1915, l'auteur du *Blé qui lève* remarqua que 10.000 nobles demeuraient à Paris, uniquement pour leur agrément ⁶, tandis que leur place restait vide à la campagne. Cette classe devient quasi-inutile une fois installée dans la capitale. Or, René Bazin estime qu'une société rurale privée

⁴ René BAZIN, *Le Moindre Effort*, p. 3.

⁵ René BAZIN, *Stéphanette*, p. 56.

⁶ *Pages Religieuses*.

de la noblesse est incomplète⁷. Celle-ci est indispensable pour conserver la bonne entente entre les habitants campagnards. « Si la campagne est partagée uniquement entre des petits propriétaires et des fermiers, cette société imparfaite n'aura pas d'équilibre et sera travaillée par de terribles dissensions, car il n'y a pire jalousie qu'entre les gens à peu près égaux ; si elle est habitée par un riche qui ne soit qu'un homme politique, elle se corrompra ; si elle est habitée par un oisif, même dépensier, même généreux, elle deviendra hostile : elle ne connaîtra le repos et une certaine douceur de vivre que si une famille plus riche et plus instruite que les autres, libérale de sa fortune et surtout de son temps, fait son premier devoir de l'aimer et de la servir⁸. » L'utilité manifeste de cette classe, quand elle habite la campagne, tient à ce fait que son hérédité et son éducation l'y ont préparée de longue date⁹.

Stéphanette montre un gentilhomme frustré de ses biens par la Révolution, mais qui garda dignement son rang en gagnant sa vie. Il boude le gouvernement jusqu'à se refuser à chercher un emploi administratif pour son neveu qui doit végéter comme dixième clerc dans un petit bureau de notaire provincial, car il craint d'avoir l'air de se « faire payer le sang qu'il a versé¹⁰. » Il se ravise aussitôt que le roi Louis XVIII a rétabli la monarchie et son neveu devient officier dans l'armée. Sous le régime républicain, la noblesse s'est retirée de l'administration et s'est cantonnée dans l'état militaire. Nous

⁷ René BAZIN, *La Campagne Française*, p. 56.

⁸ José Maria de PEREDA, *Dans la Montagne*, préface de René BAZIN, p. 3.

⁹ René BAZIN, *En Province*, p. 310.

¹⁰ René BAZIN, *Stéphanette*, p. 52.

voyons le marquis de Meximieux dans *Le Blé qui lève*, dernier officier de toute une lignée de commandants et lieutenants. On a vu pendant la Grande Guerre, les descendants de la noblesse, comme Hubert Clairépée¹¹, servir héroïquement et mourir sur le champ d'honneur, malgré les bavardages villageois qui leur refusaient l'honneur de figurer parmi les combattants. Notre écrivain, tout en louant cette vocation militaire chez les nobles, leur reproche leur obstination à se tenir hors des affaires gouvernementales. Comme Fromentin, il juge que l'administration de la campagne devrait naturellement tomber entre les mains de ces gentilshommes cultivés, dont la situation suffisamment aisée, assure le désintéressement. Plusieurs contes sont consacrés à nous faire connaître des hobereaux, maires et préfets. Pierre Noellet est surpris de constater chez le riche châtelain, M. Laubrier, l'ambition de remplir les fonctions de conseiller général du canton¹². René Bazin juge que la société rurale est incomplète sans son aristocratie. Habiter la campagne, c'est bien, mais agir et avoir une influence comme autrefois, quand les paysans voyaient en leur châtelain « not' maître », c'est mieux : voilà de nobles ambitions qui peuvent être réalisées dans les fonctions que le gouvernement actuel confie à ses représentants.

Les nobles, qui les premiers ont affectionné le Voltairianisme et les sophismes sociaux, s'étonnent des résultats fâcheux qui en sont dérivés chez le grand public. René Bazin juge les lois de l'Eglise indispensables pour contenir les passions et la convoitise des masses, ces lois une fois rejetées, les désirs inassouvis se déchainent et le plus féroce égoïsme s'étale

¹¹ René BAZIN, *Les Nouveaux Oberlé*.

¹² René BAZIN, *Les Noellet*, p. 201.

de part et d'autre. Michel de Meximieu qui connaît la lutte des classes et déplore les ravages sanglants qu'elle opère dans le Nivernais, reproche cet état de choses aux propriétaires. A la caserne, toute prédication et tout enseignement religieux étaient défendus et l'officier exceptionnellement doué, M. Jacquemin, qui voulut dispenser ses soldats du service le dimanche matin et qui organisa des conférences religieuses se vit, encore jeune, contraint à la retraite, par M. de Meximieu; celui-ci maintenant souffre de la situation et invective contre les bûcherons chantant l'*Internationale*, il abhorre leurs syndicats et leur tendance innée à se grouper pour devenir une force. Il lui a manqué le discernement nécessaire pour comprendre, qu'ici comme ailleurs, la noblesse aurait dû prendre le rôle des chefs, guider les aspirations de la foule vers des buts sains au point de vue politique et moral. Notre écrivain fait l'apologie des syndicats catholiques et de toutes les tendances individuelles ou collectives allant vers un accord meilleur et des conceptions catholiques conservatrices. La jeune noblesse réfléchie, personnifiée dans un Michel de Meximieu, voudrait prendre la tête de ce mouvement.

Aujourd'hui les traditions de l'aristocratie subissent plus vite l'impression des idées citadines et cosmopolites. Le château qui passa de père en fils, depuis des siècles, est vendu pour subvenir aux besoins dispendieux des nobles menant grand train dans la capitale (*La Terre qui meurt, Le Blé qui lève*). Le châtelain, M. Landehue, qui accepte un voyage à l'étranger, sur l'insistance de ses filles quelque peu gâtées, s'étonne de constater que les Noellet élèvent leurs enfants d'après l'ancien régime. Dans *Ma Tante Giron*, les nobles jeunes acquièrent à Paris le vernis de la vie mondaine. Le jeune Ponthual, ancien camarade de séminaire de Pierre Noellet, vers

la fin du XIX^e siècle, ajoute à cette expérience un voyage autour du monde.

Les aristocrates appauvris restent dignes de leur origine. Ils gardent des façons d'agir conformes à leur état antérieur. Telle veuve, la baronne O'Miette, se rend à l'église avec ses nombreux enfants bien gantés et parés richement dans une voiture tirée par l'unique jument de l'écurie, près de laquelle sautille un poulain¹³. A tout prix la famille noble veut qu'un de ses membres, surtout le fils, continue la tradition de richesse et de gaspillage. La comtesse de Mongrilleux porte si dignement la gêne en faisant la charité, que personne ne soupçonne sa situation financière. Tous les plaisirs d'autrefois sont sacrifiés et la jeune fille renonce même aux projets de mariage pour que le fils, officier à l'armée, puisse porter des galons en or, « pour soutenir l'honneur du nom¹⁴. » Le marquis de Meximieux, obligé de vendre son château pour solder ses dettes, donne aux pauvres aussi largement que par le passé. Sa femme aide et console ses connaissances à Paris, néanmoins elle et son mari souffrent peu de la désolation de leur fils unique, agriculteur par goût, privé subitement de ses terres et de son unique raison de vivre, par leur gaspillage irraisonné. L'héritage qui se transmet toujours en s'accroissant, est dépensé « en viager » par plus d'un oncle¹⁵, tandis que, fait exceptionnel, une vieille fille soudainement héritière d'un château, le restaure et l'embellit pour en faire cadeau à son neveu, tandis qu'elle continue à habiter chez des parents villageois¹⁶. La Charité exercée sans discernement par les châte-

¹³ René BAZIN, *Croquis de France*, p. 4.

¹⁴ René BAZIN, *En Province*, pp. 141-142.

¹⁵ René BAZIN, *Ma Tante Giron, Mémoires d'une vieille fille*, p. 280.

¹⁶ René BAZIN, *En Province*, pp. 314-315.

lains de Balzac (*Les Paysans*) est mieux comprise par les personnages de Bazin.

Les nobles de condition moyenne ou inférieure témoignent d'une délicatesse extrême à l'égard de la dot que leur apportera leur fiancée. Jacques le baron va émigrer au Canada, désespéré à la nouvelle que celle qu'il aime a subitement hérité d'une somme considérable. Elle serait trop fortunée pour lui (*Ma Tante Giron*). Epouser une jeune fille riche et aimée, quand il se trouve ruiné, paraît à Michel de Meximieu le pire déshonneur et il s'indigne contre sa mère qui lui propose cet expédient. Le marquis de Meximieu avait épousé une jeune fille sans dot. Les dépenses inconsidérées de sa femme lui furent doublement onéreuses. Une jeune noble, dont la famille, chargée de dettes, avait dû abandonner ses terres, était de celles « qui lèvent les hypothèques avec un de leurs sourires ¹⁷ ». Nous trouvons un exemple curieux chez le jeune noble Jean, dont les parents avaient été indirectement victimes de la Révolution. Frustré de tous ses biens, il était obligé de gagner durement sa vie comme clerc chez un notaire angevin. Il s'était épris d'une fille de brocanteur, distinguée, discrète et fine, et qu'il avait jugée digne de lui en toutes choses. Leur union aurait pu se réaliser sans autres complications. C'est quand Stéphanette croit être la fille d'un révolutionnaire cruel et méprisable, que l'honneur commande au jeune homme de la fuir. Le temps révèle la fausseté de cette supposition et la jeune fille, d'origine noble, reprend place dans son milieu ancestral (*Stéphanette*). René Bazin se complait à nous montrer la distinction et la finesse de caractère comme héréditaires. La délicate et exquise Henriette, de *De toute son Ame*, et la belle et

¹⁷ René BAZIN, *Guide de l'Empereur*, p. 170.

pure Stéphanette doivent leur distinction à un sang sinon noble, du moins appartenant à la bourgeoisie aisée.

Balzac nous montre invariablement les curés en bonnes relations avec les châtelains. Dans ses premiers livres, Bazin conçoit un aussi bon accord entre des deux classes privilégiées. Quand l'ennui le prend, le baron de Lucé va trouver l'abbé Courtois¹⁸. Les nobles catholiques à la foi éclairée, assistent avec autant de régularité et de ferveur aux offices que les paysans ignorants¹⁹. C'est un nouveau type que celui du curé Roubiaux, qui reste éloigné du château des Meximieu dont le propriétaire, comme officier, a fait exécuter avec rigueur, des règlements antireligieux. Pourtant ce même châtelain donne de larges aumônes au représentant de la religion catholique dans sa paroisse. Le fils de celui-ci, qui assiste régulièrement aux messes dominicales, se rend au presbytère sept mois seulement après l'installation du prêtre²⁰. D'autre part, le riche propriétaire. M. Jacquemin, qui aurait pu réaliser ses rêves et rester officier à l'armée, préfère briser sa vie plutôt que de taire sa foi devant ses soldats. Les propriétaires, en réfléchissant sur les cruels ravages causés par les idées antichrétiennes, sont amenés à prendre parti pour la religion, tant pour assurer le bien moral de ceux qui dépendent d'eux que pour sauvegarder leurs richesses, l'Eglise obligeant à respecter le droit de propriété.

Notre écrivain fait l'apologie de la propriété grande ou petite. Il s'indigne contre les hûcherons désireux de mettre feu au bois de ce châtelain qui leur paraît injuste pour avoir réservé l'embauchage à un seul de leurs syndiqués (*Le Blé qui*

¹⁸ René BAZIN, *Ma Tante Giron*, p. 52.

¹⁹ René BAZIN, *Ma Tante Giron*.

²⁰ René BAZIN, *Le Blé qui lève*.

lève). Un pêcheur braconnier du lac d'Aiguebelle se défend en prétendant qu'un lac tout entier ne devrait pas appartenir à un seul ²¹. « Voler les petits, ce serait affreux, dit-on — on pense plutôt que ce serait dangereux; — voler les gros, c'est tout profit, et si aisé : ils se défendent mal, ne sont point défendus par ceux qui possèdent moins et, fussent-ils les plus honnêtes gens du monde, les plus dignes d'estime et les plus bienfaisants, passent pour ennemis du bien public s'ils soupirent seulement... On peut tirer cent preuves de l'économie politique, de l'histoire, de la politique, pour établir l'utilité, la nécessité même des grandes fortunes dans une nation, mais leur légitimité n'est point autrement fondée que celle des petits patrimoines. Si deux est légitime, quatre l'est aussi. Celui qui veut piller, et qui prend deux sur quatre, sera promptement tenté de prendre un sur deux, et le plus pauvre ouvrier, qui a placé quelques centaines de francs à la caisse d'épargne, devrait jeter les **plus hauts cris** en voyant qu'on s'attaque au million de son voisin ²². »

Certains passages de René Bazin nous révèlent jusqu'à quel point va ce respect des droits tels qu'ils furent établis par la tradition. La terre d'un noble, prêtre en Bretagne, subit de forts et de fréquents ravages de maraudeurs. Il gronde un peu, mais sa patience agace son fidèle jardinier qui s'indigne et prétend avoir une explication de cette indulgence. Il ne peut comprendre la réponse du propriétaire. « Mes ancêtres ont pillé dans le temps, eux aussi. Ils enlevaient autre chose que des melons. Moi, je restitue ²³. » « Si bien acquise que soit la fortune

²¹ René BAZIN, *Récits de la Plaine et de la Montagne*, p. 200, 1924. Alfred Mame et fils.

²² René BAZIN, *Aujourd'hui et demain*, p. 276.

²³ René BAZIN, *En Province*, p. 335.

et si bien dépensée, il faut « se le faire pardonner ²⁴. » Tant que ces gestes magnanimes restent volontaires, ces tendances sont infiniment louables. Il faut éviter d'avoir recours à la force et à la révolution visant à établir une égalité; cette égalité, René Bazin la juge antichrétienne parce que, selon lui, la charité et la pitié n'auront plus de raison d'exister. « Il n'y a pas de bonheur où il n'y a pas de pauvres ²⁵. »

L'abandon de la terre, les maux et les remèdes à ce mal, inspirent à Bazin ses chefs-d'œuvre. La noblesse, la terre et les paysans, tous souffrent de cet exode persistant. Dans la capitale, combien de châtelains dont l'influence et l'autorité auraient irradié et éclairé tout un canton passent quasi inaperçus dans le rayonnement éblouissant des grands esprits. Certainement, M^{me} de Meximieu et son mari rendent service à leurs connaissances parisiennes, mais leur attachement à la métropole a pour but foncier le divertissement et l'envie insatiable de brûler la vie pour éviter toute réflexion sur l'inutilité de leurs existences (*Le Blé qui lève*).

La terre mise entre les mains insouciantes, intéressées et mercenaires des intendants, rapporte moins au propriétaire. Les jours sont passés où les arrangements pécuniaires, aussi avantageux pour le châtelain que pour le paysan, permettaient au cultivateur de verser une rente moindre les années difficiles, afin de se procurer les éléments nécessaires, tels que l'engrais, pour assurer une récolte abondante l'année suivante ²⁶. Loin de la terre, les propriétaires ignorent les améliorations à réaliser et les reconstructions utiles à opérer afin que le sol

²⁴ René BAZIN, *La Campagne Française*, p. 52.

²⁵ René BAZIN, *La Douce France*, pp. 71-72.

²⁶ *La Terre qui meurt*.

produise et que les bâtiments ne tombent pas en ruines. Cette insouciance persistante amène de sérieuses pertes. M. Jacquelin réalise de gros bénéfices par sa bonne administration, tandis que l'insouciant et dépensier M. de Maximieu touche beaucoup moins, malgré son domaine plus riche en lui-même, mais privé de soutiens et de direction. Les terres produisent moins, les dettes augmentent et les propriétaires se défont de leurs domaines avec une fréquence inquiétante. Toute la tradition de la race disparaît avec la famille noble. Des indifférents, qu'aucun lien n'attache à cette terre plutôt qu'aïeux, remplacent les châtelains qui regrettent un instant peut-être la fin de leur race terrienne ²⁷.

Dans certains moments de gêne, des châtelains ont dû se défaire de petits terrains. Les paysans en ont profité pour s'établir eux-mêmes ²⁸. Bazin, en général, s'oppose aux petites propriétés, y voyant une source de convoitise et d'animosité plutôt que cette assurance et cette solidarité espérées par le régime actuel.

Les paysans fidèles à la terre et anxieux de la faire produire son maximum, souffrent d'un mal personnel quand ils constatent la négligence et l'insouciance que témoignent les nobles. Des jeunes se laissent influencer et entraîner par ce mouvement de désertion. Cette répercussion dans la classe paysanne méritera une étude plus approfondie à cause de son importance.

Que cherche la noblesse, loin de ses domaines ancestraux ? Le Marquis Henri annonce son départ comme nécessité par l'état de santé de sa femme. En quelques années passées à Paris, ce

²⁷ *Le Blé qui lève.*

²⁸ *Les Noëlets*, p. 9.

viveur a tant dépensé que les meubles du château doivent être mis en vente pour solder les dettes²⁹. M. de Meximieu quitte son domaine pour entrer dans l'armée. Sa retraite arrivée, il a l'intention de continuer à demeurer dans la capitale. Sa femme allègue une santé trop délicate pour habiter la campagne: la vie champêtre lui serait fatale. Elle languirait et mourrait en peu de temps d'un ennui mortel. Des nobles de situation modeste cherchent fortune à Paris. *Ma Tante Giron* met en scène un certain baron Jules, qui prétend émigrer au Canada, séduit par le mirage des grandes exploitations et de la puissance territoriale, mais qui part en réalité à cause de son désespoir de ne pouvoir épouser celle qu'il aime. Contrairement à la plupart des Scandinaves, des Irlandais et des Italiens qui cherchent fortune en Amérique et s'y installent, les Français qui réussissent, reviennent chez eux bourrés d'or.

René Bazin croit avec ferveur au retour des châtelains à la terre longtemps délaissée. S'ils refusent de revenir volontairement, la nécessité et l'inévitable diminution des rentes les y obligeront³⁰.

Le marquis Henri, depuis son départ huit ans auparavant, n'avait fait à ses terres aucune visite³¹. D'innombrables châtelains retournent à leurs domaines une fois par an pour toucher les fermages. Tel propriétaire s'étonne qu'en Bretagne, province restée fidèle à la tradition, les fermiers aient pu accepter des idées révolutionnaires socialistes pendant sa longue absence. Jean-Marie Denio, continuateur des aïeux, cultivateurs d'une ferme depuis deux cent cinquante ans, insiste pour restreindre

²⁹ *La Terre qui meurt*, pp. 191-221.

³⁰ *Un Gentilhomme apothicaire*, E. Jac, Préface de René BAZIN, 1904, p. X.

³¹ *La Terre qui meurt*, p. 7.

la durée de son bail à six ans au lieu de trente, selon la tradition. Sans vergogne il répondit posément au propriétaire irrité : « Ce n'est pas pour vous offenser, Monsieur Norbert... mais, dans cinq ans d'ici, vous le savez, les fermes reviendront aux fermiers; la terre changera de maîtres ³². »

De nos jours encore fréquemment, les châtelains séjournent dans leurs terres pendant les vacances. Une mode de plus en plus répandue les pousse néanmoins vers les plages, les bains, les montagnes, et vers les régions étrangères ³³. L'auteur de la *Campagne Française* estime que les relations de courte durée entre les campagnards et les châtelains en vacances induisent en erreur les habitants du terroir, observateurs des plaisirs et divertissements des citadins et ignorants de leurs occupations parfois laborieuses pendant le reste de l'année.

Lorsque la banqueroute ou une autre catastrophe atteint des châtelains citadins, leurs terres deviennent un lieu de « radoub », dont le séjour dure jusqu'au rétablissement des affaires ailleurs.

Ces retours intermittents et irréguliers entretiennent en notre romancier un réel espoir concernant le retour définitif des propriétaires ruraux. La jeunesse prend un intérêt actif à l'agriculture moderne transformée par des méthodes scientifiques nouvelles. Michel de Meximieu a suivi les cours à l'école d'agriculture et il veut appliquer les nouvelles théories et expériences à sa terre (*Le Blé qui lève*). M. de Jacquemin a repris la direction de son domaine après avoir donné sa démission à l'armée.

Quelles peuvent être les occupations d'un noble habitant ses terres ? Malgré la loi traditionnelle lui interdisant les travaux

³² René BAZIN, *Le Guide de l'Empereur*, p. 171, 1903, Calmann-Lévy.

³³ René BAZIN, *Paysages et Pays de l'Anjou*, p. 64.

manuels, notre écrivain prétend que les propriétaires aidaient au travail des champs. Un jeune noble angevin de petite condition se décide à labourer son terroir, faute d'aide promise par une famille paysanne qui s'est fait attendre. Il dit à sa domestique, sa compagne de labour : « J'ai l'idée que mes arrière-grands-parents qui vivaient ici, mettaient la main à la charrue, comme je ferai demain, et à la fourche au temps de la fenaison, et qu'il leur arrivait de monter le grain au grenier, et de le remuer à la pelle de bois. Qu'en dis-tu ? » — « Je l'ai entendu conter, Monsieur Alain, que nos messieurs, par toutes les fermes d'ici, n'étaient pas toujours en vacances, comme ils le sont à présent. » — « J'en suis sûr, vois-tu, ils n'auraient pas été aussi détestés par la Révolution s'ils n'avaient pas servi ! » Il comprend néanmoins qu'il change la conception de vie des nobles actuels, car il déclare : « Je suis un précurseur³⁴ ! » Un marquis qui fauchait avec son domestique au temps de la Grande Guerre, se défend en ces termes : « Mes ancêtres l'ont souvent fait, j'en suis sûr... ce n'est pas à remuer la terre que la noblesse se perd³⁵ »

M. le baron Clairépée, provençal, descendant d'une ancienne lignée dont il rédigea l'histoire pendant les longues veillées d'hiver, passait la journée au travail. « Il avait appris le métier de menuisier, un peu celui de charron, et beaucoup de petites réparations, soit pour la ferme, soit pour son propre ménage, étaient faites de sa main... souvent aussi il devait visiter ses terres³⁶. » Dans les saisons de presse, on l'a vu faucher et charger.

En conseillers bénévoles, les propriétaires reçoivent les bonnes femmes ou les paysans qui viennent chercher un avis³⁷,

³⁴ René BAZIN, *Paysages et Pays d'Anjou*, pp. 99-100.

³⁵ René BAZIN, *La Campagne française*, p. 18.

³⁶ René BAZIN, *Nouveaux Oberlé*, p. 117.

ou qui veulent le charger de commissions pour Paris ³⁸, sûrs que ces services ne leur coûteront rien ³⁹.

A côté des occupations, comptes et correspondance ⁴⁰, les châtelains, comme Montaigne, s'intéressent aux ouvrages de l'esprit (M. de Clairépée, *Les Nouveaux Oberlé*). Les revues, les journaux et la T. S. F. les tiennent au courant de la vie intellectuelle et gaie de la capitale. Un court séjour hivernal à Paris, renouvelle leurs relations et bouche les vides (*Ma Tante Giron, Le Blé qui lève*). Leurs solides études les rendent capables de se suffire à eux-mêmes et de constater qu'une vie provinciale peut avoir son utilité par l'éducation d'une famille chrétienne et par le dévouement aux œuvres. M. Clairépée, sans ambition et pour le seul passe-temps, est membre de plusieurs cercles politiques, fait partie de diverses associations de bienfaisance, de dévotion et de plaisir et se rend volontiers aux convocations ⁴¹. Quand la guerre éclate, il se dévoue à porter les civières des blessés venus du champ d'honneur et à les soigner.

Les attaques des meneurs, et les souvenirs de la corvée du XII^e siècle savamment entretenus, mettent les paysans en défiance contre les meilleures intentions des châtelains qui reprennent leur rôle à la campagne. A chaque pas, Michel de Meximieu trouve un obstacle dressé contre lui par l'animosité de ses subordonnés. S'il s'évertue à gagner l'estime des ouvriers en embauchant des faucheurs coûteux au lieu de les mettre en chômage par l'achat d'une faucheuse, des syndiqués trouvent moyen d'exciter son entourage et même d'exposer la vie du conducteur de la nouvelle machine par un fil de fer caché dans

³⁷ René BAZIN, *Mémoires d'une vieille fille*, p. 168.

³⁸ *Idem*, p. 168.

³⁹ *Idem*, p. 55.

⁴⁰ René BAZIN, *Paysages et Pays d'Anjou*, p. 100.

⁴¹ René BAZIN, *Nouveaux Oberlé*, p. 115.

le blé. Des efforts répétés et infructueux découragent le jeune homme aux nobles aspirations, mais la semence germera par des amitiés et des compréhensions nouvelles ; c'est le blé qui lève.

Les nobles consciencieux ont, de nos jours, de graves dommages à réparer. D'abord leur devoir exige qu'ils soient serviables. Le père de M. de Jacquemin a renoncé à son titre de noblesse pour approcher davantage des paysans qui cependant l'ont battu, comme bourgeois, aux élections pour le conseil général, aux cris de « A bas le capitalisme ! » au lieu de « A bas la dîme ! »⁴² Le baron provençal, M. Clairépée, faute de chevaux, fait route à pied en saluant chaque passant à trois lieues à la ronde : cela réussit doublement. Le chapeau facile d'un noble efface des préjugés entretenus par une certaine presse et « les riches qui vont à pied, font plaisir aux pauvres qui vont en voiture »⁴³.

Les nobles habitant la campagne, quelle amitié peut se former entre eux et les paysans ? Le châtelain Laubriet était parrain de Pierre, fils d'un de ses métayers (*Les Noellet*). Quand le jeune homme s'installa à Paris, le riche le reçut. « Il ne se pouvait guère qu'un propriétaire rural comme lui laissât vivre ou dépérir à Paris, sans s'en inquiéter autrement, un enfant de sa paroisse de Vendée, né dans le rayon de son château, et, de plus son filleul. Recevoir Pierre faisait partie de ses devoirs sociaux ; l'honneur du maître et parrain exigeait que le filleul se dégrossît »⁴⁴. Lors du départ prochain de Pierre pour le collège, sa mère crut tout naturel de le conduire au château. Son parrain l'introduisit au salon avec affabilité. La châtelaine trahit

⁴² *Le Blé qui lève*, p. 132.

⁴³ René BAZIN, *Nouveaux Oberlé*, p. 114.

⁴⁴ René BAZIN, *Les Noellet*, p. 187.

sa mauvaise humeur par un petit mouvement que l'œil vif de Pierre enregistra instantanément. Même, devant ces paysans, elle eut l'indélicatesse de rappeler son origine noble en insistant sur le titre de son neveu, le vicomte de Ponthual⁴⁵. Cette représentante de la vieille race terrienne et vendéenne à Paris, « considère les paysans comme attachés encore par une sorte de servage honorable à la terre. Le rompre, c'est déchoir⁴⁶. » Son mari, d'autre part, s'enorgueillit du gars de Fief Sauvin devenu rédacteur, et il se sert de l'influence politique du journaliste, son filleul. Madeleine persiste à le considérer comme le petit dénicheur de nids dont elle s'amusait dans son enfance. Vexée et hautaine, elle se défend d'avoir inspiré à Pierre des poèmes publiés dans le journal *Don Juan*. « S'il plaît à Pierre Noellet de rimer sa reconnaissance, pour l'hospitalité qu'il reçoit à la maison, je ne puis pas l'en empêcher : c'est tout simple⁴⁷. » Pierre, désespéré et réduit à la misère par la malheureuse passion éprouvée pour Madeleine et dont tous les châteaux en Espagne sont démolis par le mariage de celle-ci avec Ponthual, entend la jeune femme riposter à son mari insinuant qu'elle pouvait avoir plu au fils du métayer Noellet : « Je le crois très ambitieux, c'est vrai, mais pas au point d'oublier les distances. En somme, ce Pierre Noellet n'a jamais été et ne sera jamais qu'un paysan!⁴⁸ »

La famille des Laubriet, surtout la châtelaine, comprend à merveille quelles peuvent être les souffrances, les chagrins de la famille Noellet privée de ses fils, Pierre végétant à Paris et Jacques, mort d'une phthisie contractée à la caserne.

⁴⁵ René BAZIN, *Les Noellet*, p. 34.

⁴⁶ *Idem*, p. 190.

⁴⁷ *Idem*, p. 153.

⁴⁸ *Idem*, p. 270.

Tandis que la plupart des propriétaires ruraux peuvent avoir intérêt à se faire payer le maximum, nous connaissons le châtelain de Sombrehous qui se voit obligé de refuser des noces brillantes à sa fille à cause des fermages réduits et arriérés de ses métayers. Ceux-ci, une fois au courant de cette gêne réelle, ont tous proposé de solder les rentes en retard et de fournir les vivres pour les noces. M. Sombrehous traitait si humainement ses fermiers que ceux-ci faisaient des neuvaines pour cultiver ses terres ⁴⁹.

A leurs domestiques, les propriétaires ne témoignent souvent qu'un intérêt passager. La jeune châtelaine dont la famille a bénéficié d'une cinquantaine d'années de service du brave Joanni se refuse à intercéder auprès de son fiancé, pour obtenir le maintien en charge du vieux serviteur ⁵⁰.

Les divertissements des gentilhommes campagnards embrassent tous les plaisirs possibles à réaliser loin d'une grande ville. Ils se livrent à la chasse en dillittantes, en poètes et artistes ignorés et silencieux, en observateurs comme des naturalistes ⁵¹. Jacques, à la chasse depuis l'aube, s'écrie : « Déjà partir », quand son hôte suggère de rentrer vers les cinq heures et demie du soir ⁵². En Vendée, depuis l'époque des chouans, les nobles et les paysans chassent de compagnie, de sorte que Pierre Noellet chasse à côté de la fière châtelaine, Madeleine. Ailleurs, nous voyons des inimitiés se créer entre le noble chasseur et ses paysans braconniers ⁵³. René Bazin, chasseur enragé, qui se livrait encore à ce sport en 1926, s'émeut devant ses semblables : « O chasseurs, poètes inguérissables, vous êtes de tous

⁴⁹ *En Province*.

⁵⁰ René BAZIN, *Croquis de France*, p. 22.

⁵¹ René BAZIN, *Récits de la Plaine et de la Montagne*, p. 68, p. 276.

⁵² René BAZIN, *Ma Tante Giron*, p. 14.

⁵³ René BAZIN, *En Province*, p. 370.

les gibiers, celui qui se défend le moins. Votre imagination vous mène ⁵⁴. » En détail, il nous a peint le type du gentilhomme veneur, partant tous les jours avec son piqueur qui, lui aussi, éprouve le « frisson des grands bois ». La pêche séduit moins ces oisifs. De jeunes châtelains plutôt dissipés organisent des soirées dansantes et jouent des comédies pour leurs invités ⁵⁵. De fréquentes et fastueuses réceptions sont données malgré les distances parfois considérables qui séparent les nobles. On s'invite pour la chasse, quoique d'habitude un veneur frénétique chasse pour soi, et non pour des invités ⁵⁶. Un célibataire de la Beauce ne recevait personne « sous prétexte que sa chasse était trop modeste », mais on l'invitait partout, les célibataires figurant sur toutes les listes de marieuses. A des châtelains admirateurs de la nature, quelle joie fournissent les forêts de plus en plus rares, « débris d'un âge où l'on perdait volontiers quelques sillons et quelques écus de fermage, en échange d'un peu d'ombre et d'un peu de joie des yeux ⁵⁷ ». Avec Balzac, René Bazin s'indigne contre le déboisement, les terrains étant livrés à la culture par les petits propriétaires ou par les nobles altérés de gain. Michel de Meximieu passe par toutes les phases de la souffrance avant de livrer aux bûcherons ses chênes centenaires, dernière ressource financière de son père, dépensier qui se moque fort de la majesté et de la beauté des grands bois. Un certain noble qui avait protégé ses chênes, et qui s'était approvisionné de bois à brûler chez un châtelain voisin, pose comme condition première à sa fille, désireuse de se marier, le respect à perpétuité des arbres dont le revenu aurait pu leur être très utile ⁵⁸.

⁵⁴ René BAZIN, *Nord-Sud*, p. 233.

⁵⁵ René BAZIN, *Mémoires d'une vieille fille*, p. 108.

⁵⁶ René BAZIN, *Croquis de France*, p. 232.

⁵⁷ René BAZIN, *En Province*, p. 307.

⁵⁸ René BAZIN, *Contes de Bonne Perrette*, p. 45.

CHAPITRE III

LA BOURGEOISIE

Sa formation. Placée entre la noblesse et les paysans. Ses rapports avec les nobles. Conserve la tradition spirituelle. Ses distractions. Sociétés savantes. L'abandon de la campagne. Le rôle actuel de la bourgeoisie.

Instituteurs. Institutrices. Inspecteur primaire. Institutrices à domicile. Médecins. Fonctionnaires. Avocats. Ecclésiastiques.

Ma Tante Giron, évocation de la société provinciale à l'époque où la classe bourgeoise quasi disparue à l'heure où nous sommes, remplissait consciencieusement son rôle médiateur, bourgeoisie rurale « à qui l'on doit, en partie, la préservation des campagnes contre tant d'hérésies religieuses ou politiques, dont les hautes classes de la société étaient atteintes longtemps avant que la Révolution éclatât ¹ ». Les membres de cette classe influente descendaient de ces paysans qui, à force de travail, d'épargne continuelle et de longues luttes à travers plusieurs générations étaient arrivés à une situation financière assez prospère pour devenir propriétaires de terrains et de fermes

¹ *Ma Tante Giron*, p. 20.

appartenant jadis aux châtelains et que ceux-ci durent vendre dans un moment de gêne. Ces terres augmentées par de petites acquisitions et entretenues par des gens connaissant leur valeur intrinsèque donnaient à leurs propriétaires une influence, une autorité incontestable à laquelle s'ajoutait presque invariablement une estime méritée². Leurs biens, n'étant plus l'apanage d'une caste, ne provoquaient chez les paysans aucune jalousie, mais inspiraient un respect notoire³. Ces propriétaires, tout en s'affinant dans le milieu plus aisé où les introduisait inévitablement leur situation nouvelle, continuèrent à cultiver et à garder leurs anciennes amitiés paysannes. Ma Tante Giron, d'origine bourgeoise, croyante éclairée, sans superstition, grâce à sa situation financière et sociale, maintient des relations avec la famille évitée, méprisée et ridiculisée de Luneau, dont un fils est devenu taupier. Ce paria s'adressait à la visiteuse pour lui demander secours dans ses affaires matrimoniales ; il obtient instantanément la promesse sollicitée. A l'église les bourgeois ruraux occupent les premiers bancs avec les nobles (*Ma Tante Giron*). Ma Tante Giron accourt la première chez la châtelaine malade et dirige la maison à sa place. Elle reçoit son frère accompagné d'un comte et d'un baron à la sortie de la chasse. Sans plus de façon qu'avec le taupier et la lingère, elle conseille et arrange le mariage entre le comte et la riche châtelaine Marthe. Elle tenait la balance avec adresse entre les deux extrêmes de la société rurale.

Si l'influence bourgeoise se fit sentir au point de vue temporel par des résultats excellents, ses habitudes de foi conservèrent également les traditions spirituelles de son entourage⁴.

² *Ma Tante Giron*, p. 23.

³ *Questions littéraires et sociales*, p. 120.

⁴ *Ma Tante Giron*, p. 20.

M^{me} Giron réunissait une fois par an les curés des paroisses voisines, tandis qu'elle était en bonnes relations avec l'abbé Courtois. Elle demande, par exemple, sa collaboration pour rapprocher les jeunes gens en âge de se marier. Ayant appris la vocation religieuse d'Annette, que son père veuf contrecarre parce qu'il voudrait avoir un successeur pour pouvoir se retirer, M^{me} Giron s'oppose avec insistance à cet égoïsme. Loyalement, mais en vain, elle défend Annette qui, désespérée devient folle, tellement qu'elle se noie. M^{me} Giron exprime avec rigidité au père sa conception de la vengeance divine. « Les enfants qu'on refuse à Dieu, Dieu les prend ⁵ ». La douleur paternelle lui arrache cette consolation quelque peu chimérique : « Peut-être vivra-t-elle si ceux qui ont causé le mal en demandent pardon ⁶. »

D'origine paysanne, les bourgeois ruraux se délectaient dans les travaux ruraux. Le propriétaire émondait sa vigne, sa femme filait sa quenouille, ses filles cuisaient le pain et ses fils « attelaient à la charrue, avec un bel orgueil terrien, huit bœufs au lieu de quatre ⁷. »

La femme se rendait très utile dans ce milieu travailleur, industriel. M. Giron réussit en partie grâce à l'« activité et à l'intelligence de sa femme, qui s'entendait merveilleusement à régenter les bêtes et les gens d'une métairie, à vendre les grains au plus haut cours, à se servir de tout, et qui ne s'épargnait point ⁸ ». Veuve sans enfants, Ma Tante Giron aurait eu l'aplomb nécessaire pour continuer à administrer cette entreprise agri-

⁵ *Idem*, p. 263.

⁶ *Ma Tante Giron*, p. 263.

⁷ *Questions littéraires et sociales*, p. 120.

⁸ *Idem*, p. 23.

cole, mais au bout de deux ans, elle se lassa faute d'un but qui stimulât son travail.

La vie des bourgeois ruraux se déroulait paisiblement dans le décor charmant de leur milieu agricole. La chasse, les réceptions et les visites en cabriolet aux parents habitant des localités distantes d'une journée, vivifiaient cette existence. Les réunions des Sociétés Savantes furent fréquentées avec une grande assiduité par les aïeux désireux d'anéantir le phylloxera, ravageur des vignobles, ou d'apprendre les nouvelles méthodes d'agriculture. Pöussés par les femmes fières des mémoires lus à ces séances et applaudis dans le journal cantonal, ils continuèrent d'assister aux assemblées, même quand les mémoires portaient sur d'autres matières, comme l'archéologie et l'histoire. La spécialisation poussée à l'excès de nos jours inspira des œuvres aux détails minutieux comprises seulement par leurs auteurs ou un nombre restreint de collègues. L'intérêt général perdu de vue, les séances furent de moins en moins fréquentées. A l'heure où nous sommes, de rares sociétés continuent à végéter avec une quantité minime d'auditeurs ⁹.

Ma Tante Giron, fière de la province, plaisantait volontiers les citadins, sur leur langage, leur toilette et leurs mœurs ¹⁰. Elle n'admettait aucun luxe dans son intérieur dont l'ameublement était à la fois confortable et rustique. La pittoresque coiffure à grands tuyaux « retombant presque sur les épaules, en mous-seline les jours ouvrables, de dentelles le dimanche ¹¹ », seyait à ravir M^{me} Giron. Les costumes provinciaux créés par les aïeules se portaient avec fierté. D'habitude ces provinciaux,

⁹ *En Province*, p. 151.

¹⁰ *Ma Tante Giron*, p. 21.

¹¹ *Idem*, p. 22.

une fois enrichis, tenaient à garder leur situation modeste mais entourée d'estime. Rarement un des leurs s'éprenait de la ville et voulait jouer le grand seigneur. Dans ce rôle, il se montrait souvent « lourd, maladroit, prétentieux et grotesque ¹². »

Tant que les bourgeois ruraux restèrent indifférents devant les mœurs des citadins et les nouveautés, les charmes, le mystère de la ville, ils exercèrent une saine influence dans leur rayon.

Ces bourgeois, connaissant la valeur de l'argent grâce à leur origine paysanne, prospéraient et augmentaient leurs revenus. Devenus aisés, au dernier siècle, et moins hostiles aux idées et à la vie citadine, ils élevèrent leurs filles « comme une dame ¹³ », apprenant le piano et portant des chapeaux faits en séries ; leurs fils suivirent les cours des grandes écoles, les provinciaux eux-mêmes virent poindre le jour où, abandonnant les champs, ils partirent pour s'engloutir et se perdre dans les villes ¹⁴. Cette classe a subi l'enchantement de la ville d'une façon déplorable. La difficulté avec laquelle on flaire maintenant sa trace à la campagne, atteste sa disparition presque complète.

Les propriétaires ruraux qui ajoutent fréquemment à leurs responsabilités la charge de maire, les agriculteurs par goût, et les chefs d'industrie installés à la campagne, n'ont ni l'influence ni les caractères des bourgeois ruraux des siècles passés. Néanmoins notre auteur s'enthousiasme en évoquant leur souvenir. Instruit à Paris, au courant de la vie mondaine, grâce aux commodités actuelles, abonné aux meilleures revues,

¹² *Questions littéraires et sociales*, p. 120.

¹³ *Questions littéraires et sociales*, p. 120.

¹⁴ *Questions littéraires et sociales*, p. 120.

ce type nouveau séjourne dans la capitale deux mois par an, et habite la campagne le reste du temps. Moins rustique, mais aussi ruraux que leurs ancêtres, ils aiment le paysan, le comprennent et en parlent justement « ni comme d'une brute qu'il n'est presque jamais, ni comme d'un berger d'idylle ¹⁵. »

Malgré les ingrattitudes, les ennuis et les obstacles à surmonter, d'innombrables maires et propriétaires ruraux persistent à remplir leur rôle, par amour-propre, ou par intérêt, mais surtout, affirment-ils « par devoir, à cause du mal que je puis empêcher, et du bien que je puis faire ¹⁶. »

¹⁵ *Croquis de France et de l'Orient*, p. 272.

¹⁶ *Mémoires d'une vieille fille*, p. 281.

INSTITUTEURS

Devraient enseigner l'amour des champs, retenir la jeunesse à la campagne. L'instituteur désintéressé. Les enfants et la femme de l'instituteur. Relations entre les instituteurs et les parents des élèves.

La classe moyenne provinciale aujourd'hui contient peu de vrais bourgeois ruraux au sens où l'entend René Bazin. Entre les châtelains et les paysans figure néanmoins un groupe de personnes appartenant à la vraie bourgeoisie. Les membres des professions libérales figurent en tête avec les fonctionnaires. Les artisans suivent avec les petits employés dépendant immédiatement des paysans. La moindre agglomération, grâce au progrès moderne, entretient un maître d'école. Ce personnage indispensable arrêtera le premier notre attention. René Bazin nous l'a présenté dans les régions où il incarne davantage l'idéal. Baltus le Lorrain, catholique fervent, indigné, se battra pour que la religion puisse figurer au programme de l'école communale. Davidée Birot, institutrice, a perdu la foi au cours de ses études ; quoique dans un milieu indifférent, et même hostile, elle retrouve ses croyances en constatant les ravages et les inimitiés engendrés par le laïcisme. Elle se convertit et commence à évangéliser les carriers assoiffés d'idéal. Quant aux religieuses enseignantes persécutées, notre écrivain leur a consacré des pages touchantes, surtout dans *l'Isolée*.

Il importe de se rappeler combien René Bazin doit ses idées sur l'enseignement à sa formation personnelle. L'éducation vise à former des hommes et des chrétiens. Les programmes d'études destinés aux personnes désireuses d'approfondir leurs connaissances, comporteront le latin, l'histoire universelle et celle de l'Eglise. Pour résoudre la question agraire et retenir les paysans à la campagne, l'idéal ancien devrait être exalté. Au lieu d'inspirer au paysan des idées bourgeoises et de lui apprendre les sciences qui le prépareront à une carrière de bureaucrate, les maîtres d'école poursuivraient la préparation de paysans fiers de leur métier, passionnés d'agriculture ¹⁻².

« Le vrai remède à la crise agraire est dans une réforme de l'enseignement ³. » Le programme de l'école primaire insisterait sur le catéchisme, l'histoire de France et l'histoire locale ⁴. Pour les jeunes filles, renonçons plutôt à l'analyse de l'eau et au principe d'Archimède, si elles doivent ignorer comment on trempe la soupe. Eloignons de l'enfant les lectures tant goûtées par les primaires, des grands écrivains qui peignent la misère du labour et de la vie des champs. Plusieurs phrases de La Bruyère s'appliquent encore aux paysans. Inutile d'y insister auprès des enfants que l'on veut retenir à la terre. La campagne se dépeuple à cause de l'école qui laisse dans leur esprit une idée désavantageuse du travail des champs, y semant tant de calomnies désastreuses sur le sort du peuple dans l'ancien régime ⁵⁻⁶. Si les enfants comprennent la noblesse de l'agriculture, ils s'y attacheront malgré les bénéfices moindres. La morale non seulement utilitaire et fragile, mais les croyances

¹⁻² *Aujourd'hui et demain*, p. 139 ; *Pages Religieuses*, pp. 298-300.

³ *Aujourd'hui et demain*, p. 138.

⁴ *Pages religieuses*, p. 299.

⁵⁻⁶ *Le Moindre Effort*, p. 19 ; *Pages Religieuses*, p. 299.

et l'amour du devoir inspireront les sacrifices nécessaires. Il revient incessamment sur cette même question de l'inefficacité des formules enseignées qui « livrent la jeunesse à l'instinct. Tout le peuple de France, c'est-à-dire un chef-d'œuvre séculaire, est par eux amoindri et gâté⁷. »

« La bienfaisance de l'éducation populaire a diminué, surtout où l'instituteur croit avoir simplement pour mission d'instruire de futurs électeurs, ou même de futurs laboureurs ou de futurs artisans, et n'est pas persuadé, avant tout, qu'il a devant lui, pour leur bonheur ou leur malheur, pour les enseigner, ennoblir ou ruiner, des destinées immortelles^{8 9}. » « L'école fondée sur l'omission ou la négation de l'essentiel ne peut suffire à une race qui veut vivre¹⁰. »

Vouloir pousser un paysan, même brillant élève, hors de son milieu, risque de déclencher une avalanche de chagrins et de désespoirs sur le sujet lui-même et la terre en général (*Les Noellet*). Pierre Noellet, poussé par l'ambition de s'élever grâce aux encouragements à lui offerts par ses succès scolaires, se perdit lui-même à Paris, et le fermier se vit obligé de transmettre son héritage aux mains de son beau-fils, un charron. Si jamais un jeune artiste vous demande conseil et secours pour s'éloigner de sa province afin d'étudier dans la capitale, découragez-le et montrez-lui que la beauté et la richesse sont un mythe ailleurs que dans l'humble vie rustique¹¹.

Baltus le Lorrain, le type le plus approfondi d'instituteur dans l'œuvre de R. Bazin, reste un peu particulier dans son origine lorraine. Sa personnalité transparait dans la campagne

⁷ *Pages religieuses*, p. 244.

⁸⁻⁹ *Rapport sur les Prix de Vertu*, par René BAZIN, p. 2, pp. 106-107.

¹⁰ Préface, par BAZIN, d'*Ames Nouvelles*, Albert BESSIÈRES.

¹¹ *En Province*, p. 176.

assidue qu'il mène contre les décrets ministériels visant à supprimer l'enseignement religieux à l'école. Il cumule les fonctions de greffier avec l'enseignement qui lui impose de longues heures de travail. « Dure mission, celle d'un maître d'école qui a de la conscience ¹². »

Sans la moindre ambition, hors celle d'être utile à son entourage, il refuse toute occasion d'avancement, préférant « achever sa carrière là où il était connu de tous, aimé de la plupart, près de son frère de la Horgne aux Moutons » et dans la maison qui retenait sa femme par le chagrin d'avoir perdu son fils disparu et l'espoir de l'y retrouver un jour ¹³.

Un autre exemple de désintéressement s'offre dans la personne du vieux professeur du collège de Beaupréau. Il « avait volontairement enfoui, dans l'enseignement obscur d'un collège des talents remarquables d'orateur et de savant ¹⁴. » En vain il essayait de montrer à Pierre Noellet la noblesse d'une vie riche, dépensée au service des humbles, inconscients et souvent ingrats. Le secret de l'éducation populaire « aimer les enfants » fut le leur.

Marié de bonne heure, Jacques Baltus a ses enfants pour élèves.

Les femmes des instituteurs surtout prennent contact avec les familles. Ainsi M^{me} Chavagne, nouvellement venue au pays, reçut une galette de la Genivière, quand Maximien vint demander à suivre les cours du soir ¹⁵.

En Lorraine, Baltus fut respecté de ses compatriotes. Au

¹² *Baltus le Lorrain*, p. 34.

¹³ *Baltus le Lorrain*, p. 91.

¹⁴ *Les Noellet*, p. 49.

¹⁵ *Il avait quatre petits enfants*, p. 71.

moment troublé où le nouveau gouvernement menaçait de priver les écoles de l'instruction religieuse, les femmes du village vinrent réclamer son appui. Le cas échéant, Baltus, déplacé par l'administration, aurait prétendu aux fonctions de maire pour combattre les mesures laïques, assuré qu'il était de l'appui de ses électeurs. Il est à remarquer que son influence peut être partiellement attribuée à son origine.

En Beauce, l'instituteur ne jouirait pas de semblable autorité : « Il n'est pas du pays ; il n'a pas été choisi par les pères et les mères du pays ; il ne possède aucune parcelle de sol ; il n'a point de mission divine ; il n'exerce qu'un métier humain ; il passera. Son influence sera tout au plus politique ; il n'est point un notable, ou, comme on disait jadis, une autorité¹⁶. »

¹⁶ *Mémoires d'une vieille fille*, p. 106.

INSTITUTRICES

En plus grand contact avec les ruraux. Origine. Instruction. Hostilité fréquente envers l'Eglise. Situation sociale de l'institutrice, fonctionnaire déclassée et ambitieuse. L'institutrice idéale. Relations entre l'institutrice et ses élèves et leurs parents. Relations avec le curé. L'institutrice mariée; l'institutrice vieille fille.

La charmante Davidée Birot, désintéressée et dévouée, fait contraste avec M^{me} Renée, la directrice, une fonctionnaire égoïste et ambitieuse. Comme elle est aux prises avec la vie quotidienne et les difficultés journalières, telles que celles-ci se présentent dans une grande partie de la France, indifférente au point de vue religieux, l'étude de ce caractère offre plus d'intérêt. Davidée peut s'introduire dans des milieux fermés à un homme.

Studieuse et fine, elle donnait à son père les plus belles espérances. Celui-ci devenu maire de son village, désirait que sa fille étudiât pour devenir institutrice et lui faire honneur. Avec une humble insistance, M^{me} Birot déplorait une telle orientation. « Faire après les enfants des autres, quand on pourrait en avoir soi-même ¹ ! » Etre envoyée par ci et par là, avoir comme mari un instituteur aussi mobile qui, pis encore, dédaignerait l'origine modeste de sa femme ² ! Lorsque Davidée elle-même

¹ *Davidée Birot*, p. 44.

² *Idem*, p. 44.

se prononce pour la carrière de l'enseignement, la mère se soumet et le père se glorifie de la science de sa fille. Les études lui plaisent. Les premières leçons de morale seulement la troublent un peu, car elle a gardé un brin de croyance, malgré l'hostilité déclarée de son père contre l'Eglise. Par la suite, elle accepte, sans plus de lutte, les principes de la morale fade qu'elle devait enseigner dans l'avenir. Diplômée de l'Ecole Normale, et nommée institutrice adjointe stagiaire à Rochefort-sur-Mer, elle y professe trois ans. Sa santé compromise, malgré le chagrin de l'éloignement, la contraint à accepter une place dans un climat moins humide. Son père n'a qu'un mot à dire pour la lui procurer à l'Ardésie, département de Maine-et-Loire ³. Fraîche, idéaliste et raffinée, Davidée n'avait qu'à rire pour qu'on sentit la distinction en elle. « Elle riait d'une manière réfléchie et retenue, qui laissait l'esprit sur les lèvres ⁴. » M^{lle} Renée a vite discerné les rêves idéalistes de son adjointe. Elle se moque franchement des tentatives de Davidée pour rendre service et de son inclination à s'apitoyer sur le sort des autres, et lui confie qu'une institutrice au bourg de l'Ardésie est « jalousée par le curé, peu écoutée des habitants, surveillée par l'administration, et en somme assez mal partie ⁵. » « Pas de zèle pour la correction du mal... ; surtout pas de rêve d'amour conjugal ⁶. » Une institutrice de village est une personne déclassée, mise au-dessus des autres villageois par son instruction, mais très attachée au peuple par son origine et bien des goûts communs, elle s'exposerait à beaucoup de souffrances en épousant une personne illettrée. Renée lui propose comme but suffisant de bien corri-

³ *Idem*, p. 68.

⁴ *Idem*, p. 8.

⁵ *Idem*, p. 12.

⁶ *Idem*, p. 12.

ger les devoirs, de plaire à l'administration et d' « arriver à la bonne petite retraite, sans se fouler trop. »

M^{me} Renée espérait de l'avancement. « Quitter l'Ardésie... ne plus « végéter », ne plus avoir à élever seulement ces filles de pauvres et de « sauvages », mais vivre dans la compagnie des petits fonctionnaires et des commerçants d'un quartier ; pouvoir faire des visites et en recevoir ; se promener sur le pavé et sur l'asphalte : elle aspirait à ces joies avec la même âpreté de désir que si elles avaient dû être pleines et éternelles⁷. » La timide Davidée entretient d'autres espoirs. Elle s'intéresse à ses élèves d'une façon particulière, et elle vint au secours de la petite Anne, fille de la balayeuse des classes. Les mœurs libres de celle-ci causent une peine immense à la fillette qui bientôt en meurt. Davidée visite la mère Fête-Dieu et bavarde avec elle et écoute avec une patience exemplaire le long récit de sa vie paysanne. Malgré ces services que le programme officiel n'exige nullement, elle remplit bien ses devoirs et même elle aide souvent M^{me} Renée.

Très absorbées par les obligations professionnelles, loin de la grande ville, toutes deux vivent simplement sur leurs traitements, à cette époque, assez limités. Elles cultivent un jardin potager. Leur table ne diffère de celle des paysannes que par la nappe en grosse toile blanche, mise chaque matin et chaque soir⁸.

Entre Davidée et le curé les relations restent des plus froides, un rare salut dans les chemins⁹, tandis que Renée déclare ouvertement que l'abbé figure parmi les ennemis¹⁰. A l'occasion

⁷ *Idem*, pp. 112-3.

⁸ *Idem*, p. 14.

⁹ *Idem*, p. 163.

¹⁰ *Idem*, p. 23.

de l'enterrement de son élève chérie, M^{me} Davidée a l'audace inouïe d'ouvrir un paroissien dans l'église. Ce geste lui vaut des menaces de renvoi. Son père, influent comme maire, réussit avec difficulté, à tout arranger. Les fidèles, de leur côté, méprisent la jeune institutrice, comme ennemie du salut des âmes enfantines. Agitée, troublée, Davidée essaye de chercher quelque réconfort dans la morale officielle qui, subitement, lui paraît ridiculement inefficace. D'autre part, les croyances religieuses se réveillent dans son âme et elle se sent de plus en plus disposée à accepter les principes de l'Évangile. Sentant venir la mort, son élève a cherché l'espoir, ou du moins quelque consolation auprès de Davidée qui constate une fois de plus que, seule, la religion pourrait répondre aux besoins d'une âme en détresse, aux aspirations de l'enfant et du peuple.

Maïeul Rit Dur, un carrier laborieux, mais amant de la balayeuse de classe, s'éprend de l'adjointe qui s'est indignée devant sa vie privée. Par pitié pour l'enfant, Davidée a proféré quelques mots de reproche à l'égard de Phrosine, irritée de voir l'institutrice pénétrer dans sa maison. Grande est la surprise de Davidée, quand Maïeul lui fait des avances. Il la courtise en lui offrant un lièvre chassé hors de saison. Indignée, Davidée paye le cadeau. Peu à peu, cependant, elle apprécie le sérieux de l'attitude du carrier et elle en arrive à écrire dans son journal : « La pensée m'est venue que je puis aimer Maïeul Jacquet. Il n'a point de culture, mais du moins il n'est pas déformé par le grand orgueil du petit savoir. Il est capable de courage, même du plus difficile, que les hommes n'ont plus quand ils se croient des dieux : il se sait un homme, un pauvre homme ¹¹. »

Prétendant à la main d'une personne irréprochable, Maïeul

¹¹ *Idem*, p. 305.

s'éloigne de Phrosine et s'efforce de se rendre digne et par un travail assidu et par une conduite impeccable. L'épreuve jugée suffisante, il retourne à l'Ardésie et demande à Davidée l'autorisation d'y rester. Une réponse favorable lui laisse entretenir l'espoir d'aboutir au mariage désiré.

Que Davidée aille épouser un carrier et surtout une personne dont les mœurs antérieures répugnaient à la jeune fille, quel surprenant dénouement ! Ailleurs, Bazin a insisté sur cette tendance profonde à revenir vers son milieu originaire. Une autre adjointe veut se réserver les attentions d'un chauffeur et elle y tient au point de prier sa directrice, dont la beauté lui paraît plus séduisante que la sienne, de se retirer pour ne pas lui faire concurrence.

En Lorraine, une réunion d'instituteurs et d'institutrices met en face des vieux maîtres les jeunes qui « s'imaginaient la distance « indéfinie » entre les diplômes qu'ils avaient conquis et ceux de l'école normale de la Moselle ¹². » Les maîtresses nous paraissent plus intéressantes. « Peu de recherche de toilette ; des robes simples ; des dames demi-vieilles ou jeunes encore, dont le visage disait : « J'ai beaucoup travaillé ; j'ai vécu, et je vis dans le tracassé perpétuel de l'école, enfants, parents, autorités ; que de fois déjà je suis venue à ces réunions professionnelles sans y prononcer le moindre mot, sans en retirer le moindre bien ¹³ ! »

¹² Baltus *le Lorrain*, p. 184.

¹³ *Idem*, p. 185.

INSPECTEUR PRIMAIRE

L'inspecteur bavard, partial et vite séduit par des sourires obligeants et intéressés, remplit Davidée de crainte. « Il voyait une injure personnelle dans la timidité ; il en voyait une autre dans le respect d'une autorité qui n'était point d'Etat. M. l'Inspecteur aimait ses fonctions, qui lui faisaient voir du pays, « des représentants de races différentes et toutes françaises pareillement ¹⁴. »

INSTITUTRICES A DOMICILE

Les institutrices à domicile remplissent une fonction dangereuse pour leur personnalité. Toujours soumises à l'influence d'un entourage qui change souvent, à la longue elles deviennent incapables de rester elles-mêmes. Par exception, la jeune M^{lle} Brigitte sut plaire à ses trois élèves qu'elle aimait. L'étonnement de la tante fut grand quand elle apprit que cette jeune fille si exquise, fine, et si distinguée qu'on n'aurait pu soupçonner son origine populaire, déclare qu'elle épousera un petit commerçant. « Il ne veut pas que je souffre », cette phrase du peuple lui servait à justifier son choix ¹⁵.

¹⁴ *Davidée Birot*, p. 263.

¹⁵ *Mémoires d'une vieille fille*.

MÉDECINS

La légende du médecin. Les sentiments des paysans envers eux; ignorance des premiers secours à donner. Vétérinaire ou mégeyeur.

A cause peut-être de sa profession personnelle, Bazin s'étend longuement sur le chapitre des instituteurs. Le médecin de campagne, sujet traité avec complaisance par Balzac, l'arrête peu et l'intéresse plutôt comme appartenant déjà à la légende. Tandis que Balzac fait le panégyrique du médecin et ses découvertes scientifiques, Bazin se plaît, un peu comme Molière, à rappeler les incapacités des médecins campagnards.

Un vieil officier de santé n'a qu'une ordonnance : « purgez-vous ». Faute de malades, il vend son cheval et demeure médecin consultant. On a recours à lui seulement en cas d'accident « parce qu'il est en bons termes avec la préfecture ¹. » Quand le naïf garde-chasse fait appel à ses soins médicaux, le rusé docteur lui joue un bon tour et lui escroque cinq dindes, soi-disant pour en extraire de l'huile. Il sut autrement en tirer profit. Le médecin de Louarn attache son cheval intentionnellement avec une longue corde pour le nourrir aux frais de ses clients ².

¹ *Récits de la Plaine et de la Montagne*, p. 156.

² *Donatienne*, p. 266.

Il importe de noter que le châtelain et maire, en présence d'une enfant atteinte d'angine grave, chercha à se souvenir de toutes sortes de médicaments applicables à domicile, sans songer au médecin « qui guérissait si peu de monde qu'on pensait à lui en dernier lieu ³. »

Il arrive aussi que les malades, après avoir consulté le médecin, négligent de suivre ses conseils et obtiennent néanmoins une guérison rapide et complète ⁴.

Les malades jugent le médecin incapable sans le dire ouvertement, tandis que la maîtresse de Louarn l'accuse de partialité : « Si tu étais chez les riches, tu le tirerais d'affaires ⁵. »

Pour soigner sa sœur épuisée par les larmes, Marie lui prépare une tisane. L'ignorance des soins élémentaires tels que ceux à administrer aux noyés entraîne de graves conséquences, comme la mort d'Annette. Retirée instantanément de l'eau, une assistance immédiate aurait pu la ranimer. Les efforts de Ma Tante Giron, arrivée trop longtemps après le sauvetage, furent stériles. Aucun médecin n'avait été appelé ⁶.

Si les paysans se tiennent volontiers sur la réserve à l'égard des médecins, leurs sentiments envers le vétérinaire ou le mégeyeur sont souvent hostiles. La fortune, la situation honorable de ce personnage n'arrivent pas à inspirer confiance aux paysans ni « cette considération qui tient à la terre par la semelle de ses deux sabots ⁷ ». Le mystère l'entoure; la façon dont elle guérit les maux les plus divers avec des médicaments

³ *En Province*, 1896, p. 382, 3^e édition, Calmann-Lévy.

⁴ *Récits de la Plaine et de la Montagne*, p. 156.

⁵ *Donatienne*, p. 91, Calmann-Lévy, 1907, *Nouvelle Collection Illustrée*.

⁶ *Ma Tante Giron*.

⁷ *Mémoires d'une vieille fille*, p. 222.

identiques aux yeux ignorants des paysans lui fait attribuer un pouvoir magique. Le mystère de sa vie, passée au delà de l'horizon des paysans sédentaires, alimente des légendes curieuses telles qu'il s'en forme à la campagne autour de ceux qui exercent une profession ambulante ⁸.

⁸ *Mémoires d'une vieille fille*, pp. 225-9, Calmann-Lévy, 1908.

FONCTIONNAIRES — MAIRE

L'administration actuelle. Le maire idéal et le maire ordinaire. Le milieu dont sort le maire. Son instruction. Causes de son influence et de sa réélection. Relations avec l'Eglise; son idéal de l'instruction.

Notaire. Percepteur.

Dans la courte étude faite sur la vie et les idées de René Bazin, nous avons remarqué que ses idées politiques divergeaient fréquemment de celles qui inspirent les actes du gouvernement actuel. Quand il défend en matière de religion la cause de l'Alsace-Lorraine, il défend les principes qui lui sont chers. Il fait le plaidoyer des Français auprès de leurs nouveaux concitoyens, en rappelant qu'il ne faut pas « confondre la France avec les ministres qui donnent des ordres ¹. »

Il va de soi que les fonctionnaires seront mal jugés et peints d'une manière autre que les paysans représentant le véritable esprit français. Il déplore ce gouvernement « dont le zèle est court et sans cesse entravé par les préoccupations électorales ² ». Ce partisan du royalisme se déclare assuré du « pacifisme et même de la faiblesse des gouvernements parlementaires ³. » Il est dur pour la démocratie. « On parlait trop

¹ *Baltus le Lorrain*, p. 223.

² *Aujourd'hui et demain*, p. 114.

³ *La Grande Attente*, p. 7.

de politique à Athènes, pour que celle de l'Etat fut bonne : quand la foule a des théories politiques, les chefs de l'Etat n'en ont plus ⁴ ».

Le maire garde mieux sa personnalité, n'étant soumis qu'au préfet ; celui-ci reste désireux de s'assurer l'appui du maire dans les élections cantonales. M. Birot menaça de faire échouer le préfet aux élections, si celui-ci refusait d'accorder à sa fille l'autorisation de porter un paroissien à l'enterrement d'une de ses élèves ⁵.

Le maire idéal, tel M. Benassis ⁶, ou Dominique (Fromentin) sont bien représentés dans l'œuvre de Bazin. M. Mausan ⁷, noble instruit à Paris, revient à ses terres pour y remplir les fonctions administratives avec « ce courage des petits devoirs quotidiens et ennuyeux, cette égalité d'humeur, cette facilité à se plier aux demandes raisonnables des gens et aux exigences des choses qui font des maires modèles ⁸. Le désintéressement est assuré par une condition aisée et une éducation supérieure.

Mais la plupart des maires s'intéressent moins à former et à créer des idées qu'à suivre la poussée des événements. Une initiative leur fait par conséquent défaut. Ils personnifient « les sentiments et les intérêts de leurs administrés ⁹. » C'est à cette habitude de se plier qu'on peut attribuer la conduite du maire lorrain qui s'allie avec le délégué du ministre pour supprimer l'instruction religieuse à l'école. « Mon avis est de céder

⁴ Préface de René BAZIN, de *Critique de l'art et de la littérature*, par le comte de MAISTRE, p. 3.

⁵ *Davidée Birot* p. 295.

⁶ *Le Médecin de campagne*, BALZAC p. 48.

⁷ *En Province*, p. 370.

⁸ *Idem*, p. 370.

⁹ *L'Epave, Croquis de France*, p. 211.

à l'Etat qui ordonne. Je ne l'ai pas caché aux gens de la commune. Ils sont venus me déclarer leur volonté... Je servirai l'Etat français comme j'ai servi le Reich, avec la même fidélité ¹⁰. » « Associé aux puissants, indifférent au mal commandé ¹¹. »

Le type peut-être le plus fréquent en France nous est peint sous le nom de M. Birot, maire de Blandes. Il s'agit d'un carrier revêtu de la charge du maire. Ce parvenu, profondément attaché au peuple, le connaît et il utilise cette connaissance pour s'assurer la continuité de ses fonctions, grâce à la crainte et aux sentiments qu'il sait inspirer à la populace, aux électeurs populaires ¹².

A quoi les maires doivent-ils leur influence et la possibilité de prolonger la durée de leur mandat ? Le maire lorrain devait son maintien aux obligés et aux clients. Sa popularité, « c'est-à-dire la peur qu'il inspirait » diminuait à mesure qu'il était moins redouté ¹³. M. Birot, maire absolu, dut son autorité à sa haine et à sa mémoire implacables et à sa « serviabilité promise à tous ceux qu'il ne détestait point ¹⁴. » Il dénonçait ses ennemis à la préfecture; les instituteurs, les receveurs étaient renvoyés et déplacés ¹⁵. Rien ne réussissait à le faire revenir sur ses décisions.

Le préfet, comme nous l'avons vu, avait tout intérêt à se taire et à exécuter les volontés du maire influent ¹⁶. « Les cantonniers, les gendarmes et des fonctionnaires de La Rochelle,

¹⁰ *Baltus le Lorrain*, pp. 253-5.

¹¹ *Idem*, p. 225.

¹² *Davidée Birot*, p. 297.

¹³ *Baltus le Lorrain*, p. 250.

¹⁴ *Davidée Birot*, p. 36.

¹⁵ *Idem*, p. 37.

¹⁶ *Idem*, pp. 295-7.

même des gros, me saluent très bas, comme pour me demander à chaque fois, la permission de garder leur place ¹⁷. »

Il obtint une situation, pour son fils, un employé médiocre, et l'y maintint. Il fit jouer le « piston » dans le démêlé administratif où la directrice et l'inspecteur se réunirent pour déplacer l'adjoïnte, sa fille.

Il livra guerre ouverte à la religion. Pour lui plaire, sa femme avait renoncé à toute pratique religieuse véritable ¹⁸. Davidée ne récitait son catéchisme qu'une fois son père sorti ¹⁹. « Il considérait l'Eglise catholique comme une institution politique opposée à l'Etat déifié, tout puissant, dont il sentait qu'il était un fidèle très écouté ²⁰. » Avec orgueil, il affirme: « Le curé ne me regarde pas quand je le croise dans le chemin, de peur de voir, probablement, que je le déteste ²¹. »

Sans instruction lui-même il exagérait la valeur de cette force et déclarait dès la première heure que ses enfants étudieraient. Son règne, basé sur la crainte, lui semblait inférieur à celui, qui serait fondé sur la science. « Je voudrais avoir des idées, la science, ce qui fait qu'on rit des autres, au lieu de se fâcher. Ma fille sera ma revanche ²². » Sa femme, toute puissante à la maison, s'indigne en vain contre ces propos égoïstes de son mari qui déclare vouloir des enfants qui servent ses idées, sa cause ²³.

Malgré sa situation élevée, il garde ses joies et ses préférences d'autrefois. Il se délectait devant le beau moëllon et sa

¹⁷ *Davidée Birot*, p. 45.

¹⁸ *Idem*, p. 60.

¹⁹ *Idem*, p. 61.

²⁰ *Idem*, p. 60.

²¹ *Idem*, p. 45.

²² *Idem*, p. 47.

²³ *Idem*, p. 45.

carrière de Blandes ²⁴. Aucune distraction distinguée comme la lecture ou le voyage n'aurait su lui remplacer le plaisir grossier des cabarets même après que le médecin lui eut annoncé une issue fatale s'il persistait dans cette voie ²⁵.

Le portrait du notaire est tracé du même pinceau. Applaudi pour sa forte voix, sa puissance attestée par le renvoi de nombreux fonctionnaires c'était un homme redoutable traitant en « ennemi de l'Etat quiconque avait le tort de ne pas lui plaire ²⁶. »

Le percepteur, fonctionnaire inférieur, mène une vie pénible, partagé qu'il est entre la peur de se faire mal voir par le maire, soupçonné de pencher vers la réaction et le notaire d'opinions extrêmement avancées ²⁷. Il n'osait se mettre en relations avec personne. Les fonctions de la semaine terminées, il passait une journée encore plus pénible, le dimanche, où la crainte de se montrer trop ou trop peu fidèle le poursuivait. Très patient, il contenait son indignation en attendant des jours de liberté assurés par la retraite. Parvenu au sommet de ce mât de Cocagne, sa personnalité si longtemps comprimée ne se manifesta plus. Il était si peu rancunier qu'il maria ses filles dans l'enregistrement.

²⁴ *Idem*, p. 37.

²⁵ *Idem*, p. 291.

²⁶ *En Province*, p. 321.

²⁷ *Idem*, p. 318.

LES AVOCATS

Les huissiers et les avocats ayant le plus souvent affaire à des paysans retors et cupides, témoignent d'une habileté et d'une hardiesse extrêmes. Deux montagnards, pour voler à leur sœur sa part d'héritage, essayent de fabriquer un testament. Ces hommes seraient capables de commettre un crime s'ils étaient démasqués, aussi l'huissier contrefait-il l'aveugle, mais photographie à leur insu, le lit et le cadavre placé dessous. Sommé d'exécuter les dernières volontés de leur père défunt, l'avocat produit la photographie et menace les fraudeurs. La crainte d'être découverts les oblige à passer l'aventure sous silence; l'huissier échappe ainsi à la punition qu'il aurait subie pour avoir mal rédigé le testament ¹.

Le cupide Lureux, dont la ferme et les meubles ont été saisis et mis aux enchères pour solder ses dettes, imagine de cacher des bestiaux et de se réserver ainsi une somme aux dépens de ses créanciers. Le notaire, à qui des tours semblables ont été déjà joués, une fois rentré en possession du bétail dissimulé, déclare que celui-ci serait vendu comme le reste bien

¹ *Le Mariage de M^{lle} Gimel*, p. 233.

qu'il n'en eût pas été fait mention explicite, mais seulement générale².

Un avocat qui, malgré l'offre d'un gros pot de vin, a refusé de plaider pour un riche paysan désireux de frustrer son frère de sa part d'héritage, est en butte à ses attaques et victime, par la suite, d'une telle rancune qu'il n'aurait pu prétendre se réfugier dans la grange du client mécontent pendant un terrible orage³.

L'ancien huissier Meffray conseille à François d'abandonner la terre et protège son émigration à la ville. « Animé d'une haine secrète contre les paysans », ayant seulement « l'intelligence de leurs défauts », ce triste conseiller par exception exerce une influence sur ses clients, mais une influence plutôt désastreuse. (*La Terre qui meurt.*)

² *Le Blé qui lève*, 1907, pp. 261-262.

³ *Récits de la Plaine et de la Montagne*, Alfred Mame, 1924, pp. 177-184.

ECCLÉSIASTIQUES

La religion catholique. Le milieu dont sort le curé.
Le curé dans un milieu religieux; dans un milieu
d'incroyants. Abnégation et charité. Relations du curé
avec les paysans, avec les nobles. Ses distractions.
Religieuses, institutrices.

Notre écrivain, comme défenseur de la vraie France, traite avec prédilection la question religieuse, et s'oppose violemment à la laïcité et aux mesures anti-congréganistes. « Tout ce qui attaque la foi attaque aussi la France, qui en est toute pétrie, et qui n'a tant de noblesse dans l'histoire que pour avoir vécu la loi de sacrifice et refusé de laisser prévaloir celle du petit intérêt ¹. » Convaincu que « le remède premier contre la misère matérielle est dans le développement du surnaturel ² », il arbore l'étendard du catholicisme, « religion qui séduit toujours les âmes les plus diversement douées par quelques-unes de ses innombrables harmonies ³ », « qui a pour drapeau le drapeau de la paix, pour loi, la loi de la charité ⁴ ».

Le clergé lorrain, resté français pendant l'occupation allemande a formé des âmes françaises catholiques qui s'opposent aux mesures de laïcité ⁵.

Les prêtres d'origine rurale et très influents dans les régions

¹ *La Campagne française*, pp. 26-27.

² *Davidée Birot*, p. 168.

³ *Critique d'Art et de Littérature*, préface de René BAZIN, p. 11.

⁴ *Pie X*, p. 66.

⁵ *Baltus le Lorrain*, p. 22, p. 195.

croystantes font partie intrinsèque de la campagne. Les prêtres sortis de familles campagnardes sont plus nombreux que ceux issus d'origine bourgeoise ou noble car les vocations religieuses y sont mieux respectées⁶. Gildas, qui avait entendu une voix dans son enfance, répondit à cet appel tandis que les horreurs de la guerre lui avaient pour ainsi dire figé le sang. L'ignorance religieuse complète de bon nombre de ses compagnons le décide plus encore à s'engager dans cette voie⁷.

Un noble prélat à la cour romaine, remplit le ministère sacerdotal jugeant que sa race finirait dignement de cette sorte⁸.

Quoique chaque abbé créé par René Bazin soit nettement différent des autres et se meuve dans un milieu différent aussi, chacun s'efforce, à sa manière, de bien remplir ses fonctions. L'abbé Courtois, « connu à cinquante lieues à la ronde pour ses excentricités⁹ », charmait ses ouailles par la familiarité qu'il se permettait et le sans- façon avec lequel il se mêlait à la vie de chacun. Les jours de quête pour le séminaire, il interpellait chaque fidèle en face, en tendant le plateau : « Tu auras une moins belle coiffe à la Toussaint » ; « tu feras une année de purgatoire de moins¹⁰ ».

L'abbé Théodore de V... témoignait d'une grande mansuétude pour « ceux qui pensent à peine et qui souffrent¹¹ ».

L'abbé Roubiaux, dans un pays hostile, s'efforçait inutilement de gagner la confiance des paroissiens qui se contentaient

⁶ *Hommes de demain*, p. 25.

⁷ *Magnificat*, Maison Alfred Mame et Fils, 1932, pp. 137-138; et *Baltus le Lorrain*, p. 21.

⁸ *En Province*, p. 331.

⁹ *Ma Tante Giron*, p. 45.

¹⁰ *Idem*, p. 47.

¹¹ *En Province*, Calmann-Lévy, p. 333.

de fréquenter l'Eglise deux fois par an, tandis que son prédécesseur, vieillard courtois et timide, était « gagné à l'inertie par le désespoir de la vaincre ¹² ».

Un autre curé de campagne se désolait tant des infractions de ses paroissiens à la loi dominicale qu'il fit inscrire sur son tombeau cet avertissement : « Respectez le repos du dimanche ¹³. »

Ils ne se contentent pas de rendre service aux âmes de leurs ouailles. Un vicaire peu fortuné, dépensait plus pour ses paroissiens qu'il ne recevait de la caisse diocésaine ¹⁴.

Comme le demandent leurs fonctions, ils rendent visite aux pauvres et aux malades même au risque de leur vie. (*En Province*.) L'abbé Heurtebise donne des leçons de latin et d'autres sciences nécessaires à un jeune aspirant au séminaire, jusqu'au jour où il s'inquiète de ne savoir répondre à toutes les questions que son élève pourrait lui poser ¹⁵.

L'abbé Couvain se donnait à l'apiculture afin de pouvoir subvenir aux besoins pécuniaires de ses pauvres ¹⁶. Tous ces prêtres de campagne, ruinés par leur charité, sont bien différents de ceux que peignait Rabelais au seizième siècle. Le curé de Marans « se nourrissait de soupe froide et de lait caillé pour pouvoir donner aux pauvres plus de pain blanc et de vin ¹⁷. » Sans sa domestique dévouée qui chauffait la maison les jours d'hiver, un abbé de campagne serait mort en voulant économiser pour ses pauvres ¹⁸. Les servantes dévouées à l'extrême

¹² *Le Blé qui lève*, p. 73.

¹³ *En Province*, p. 170.

¹⁴ *Aujourd'hui et demain*, p. 50.

¹⁵ *Les Noellet*, p. 28.

¹⁶ *En Province*, p. 61.

¹⁷ *Ma Tante Giron*, p. 52.

¹⁸ *La Campagne française*, p. 100.

qui, malgré leurs maîtres, leur préparent une demeure confortable et une nourriture succulente se trouvent chez Boylesve et non chez Bazin. (*La Becquée.*)

Le noble, comme curé, « avait des relations dans le grand monde et des amis dans le petit ¹⁹. » L'abbé Courtois, d'origine populaire, était recherché par les châtelains pour sa compagnie agréable. Par sa connaissance profonde des mœurs, de la langue, et de la vie rurale, sa popularité était assurée auprès des paysans.

La lecture semble être avec ses ruches et son jardin l'unique divertissement du prêtre de campagne ²⁰. Un abbé, charitable à l'excès, cultivait les cerises pour les maraudeurs et les oiseaux. Il permettait même à ces derniers de nicher dans sa boîte à lettres ²¹, ce qui lui fit perdre un jour la situation de curé de canton ²².

Les religieuses, « ces femmes d'humble condition, mais que leur vocation rendait si supérieures au milieu où elles vivaient ²³ », moins en contact avec les campagnards, ont une influence heureuse en formant des jeunes filles délicates et fines, adroites à l'ouvrage et telles qu'Annette ²⁴.

¹⁹ *En Province*, p. 333.

²⁰ *Contes de Bonne Perrette*, p. 208.

²¹ *Idem*, p. 208.

²² *Idem*, p. 210.

²³ *Les Noellet*, p. 22.

²⁴ *Les Noellet*, p. 22.

CHAPITRE IV

LES PAYSANS

Le paysan d'autrefois.

Les facteurs qui ont formé le paysan actuel : Religion, Royauté, Climat, Sol, Travaux champêtres.

La psychologie du paysan : Patience. Espoir dans l'avenir. Persévérance. Apreté au gain. Economie de temps et d'argent. Solidarité et charité. Taciturnité. Laconisme. Fierté dans son honneur. Répugnance à révéler ses sentiments. Finesse du parler. Exemple de travail pour les domestiques. Application au labeur, premier devoir du gendre et du fils. Fierté du travail.

Les paysans « qui sont et seront toujours la plus précieuse famille et la première richesse de chez nous ¹ », mal compris par la plupart des romanciers champêtres anciens et modernes, ont été l'objet de beaucoup de portraits non ressemblants ². René Bazin s'est donné pour tâche de remettre le paysan à sa juste place ou du moins de le montrer sous une lumière plus favorable. « Je voudrais essayer de montrer, non pas le modèle purement idéal de cette grande famille française, mais le type supérieur qui a été réalisé, dans de nombreuses provinces ². »

Il propose comme modèle le paysan d'autrefois dont il se

¹ Avant-propos de la *Campagne française*.

² *La Douce France*, p. 81.

complaît à faire le panégyrique. Il convient ici d'évoquer le portrait que notre écrivain a tracé de cet ancêtre évoluant dans une société mieux préparée à l'apprécier. Chef-d'œuvre du catholicisme et de la royauté française³, l'un l'avait formé lentement grâce à sa doctrine et orné de ses vertus, l'autre « avait compris le bienfait immense que l'Etat retirera toujours de cette formation chrétienne de l'homme, elle avait secondé cette œuvre séculaire d'évangélisation, et favorisé, autant qu'elle le pouvait, le progrès et l'organisation des campagnes⁴. Malgré la Révolution française, les injustices et les abus qui l'ont provoquée, Bazin déclare que le paysan d'autrefois était « un des titres de gloire de cette Maison de France, qui fut toujours portée vers le peuple, qui fit de la démocratie sans parole, la meilleure de toutes, et qui sut se faire aimer plus qu'aucune autre maison royale⁵. » « Instruit des deux choses nécessaires, les choses éternelles et celles de son état⁶ », il s'impose à l'estime de notre romancier. « Il n'était point servile, parce qu'il avait une conscience; mais il avait le respect de la hiérarchie, étant prince lui-même dans sa famille et dans sa ferme, et il en exerçait davantage, et faisait une autre figure que cet électeur rural d'aujourd'hui, qui se laisse ravir ses enfants par une école qu'il n'approuve pas⁷. »

*« Ils avaient une vie honnête,
Beaucoup d'enfants et peu de biens,
Chômaient gaïement des jours de fête
Mouraient comme de bons chrétiens⁷. »*

³ *Pages religieuses*, p. 8.

⁴ *Idem*, p. 9.

⁵ *Pages religieuses*, p. 9.

⁶ *Pages religieuses*, p. 10, Maison Alfred Mame et Fils, 1915.

⁷ *Contes de Vers*, p. 110.

Avec Bazin déplorons la diminution de « cette merveille qu'était presque partout, le paysan français⁸. »

« Quand je pense au peuple qu'avaient créé chez nous des siècles d'éducation de la conscience, à l'effrayante mort qui l'a diminué, à la pauvreté morale par quoi a été remplacée cette richesse surabondante et joyeuse, je ne puis ne pas m'indigner. Ils sont innombrables, les traits qui montrent cette âme familiale et noble que la littérature aurait dû exalter, au lieu d'insister toujours sur la rapacité paysanne et la grossièreté du langage. Pensez à des paysans comme la famille du peintre Millet, dans le Cotentin, comme certains de ceux qu'a décrits Daudet, comme plusieurs de l'Alsace d'hier et d'aujourd'hui, du Midi presque inconnu, des montagnes de la Lozère, comme beaucoup de la Vendée; pensez aux habitants de la campagne de Québec et de Montréal, qui sont de purs Français transplantés, et dites-vous que tout le pays a été, jadis, peuplé d'un peuple semblable, que cette délicatesse, cette humeur, cette vaillance, cette hauteur de jugement, cette gaieté aussi étaient partout répandus. Cherchez ce qui reste de tout cela, et mesurez la ruine !⁹ »

Ne nous éternisons pas sur ce personnage dont peut-être René Bazin exagère la valeur intrinsèque et surtout le bonheur; nous l'évoquerons pour faire contraste avec le paysan actuel au fur et à mesure qu'une telle comparaison pourra nous intéresser.

⁸ *Mémoires d'une vieille fille*, p. 70.

⁹ *Le Moindre Effort*, p. 25.



« Le type supérieur » qu'il va nous présenter dans son œuvre est la « réplique des paysans des siècles passés, soutiens de nos communes et de la France, force de nos armées, source vive de l'esprit français, pères obéis et dignes, mères tendres et qui n'avaient pas peur des enfants ¹⁰. » » J'ai toujours refusé d'admettre que ces paysans d'avant la Révolution fussent des êtres avilis dont on a décrit la physionomie dans quelques textes célèbres, contredits d'ailleurs par d'autres textes et par la raison. Car on ne fait une grande patrie qu'avec des hommes heureux. Ils n'eussent pas fait la France, ces êtres misérables qu'on nous représente, et l'histoire qu'ils ont écrite suppose chez eux plus de liberté, de santé, d'union, de belle humeur, que nous n'en avons aujourd'hui à notre disposition. C'est que, vous le savez, les campagnes ont été atteintes, après les villes, d'un mal dont vous cherchez à réparer les graves conséquences, le mal d'irreligion. La faute en a été aux prédicateurs d'impiété, aux seigneurs ou bourgeois qui valaient moralement moins, à la fin du xviii^e siècle, que leurs paysans ¹⁰. » « Ne doutez pas, s'ils ont eu l'occasion d'un dévouement difficile, dans un danger public, qu'ils ne l'aient acceptée et comme il le fallait. Mais leur soumission à la loi de leur état, le progrès de leur expérience, leur âme toute ennoblie par l'idée d'un ciel à gagner, la famille qu'ils élevèrent pour les continuer : voilà de quoi furent faits les services certains qu'ils rendirent au pays. Par eux, la France fut soutenue et accrue ¹¹. »

¹⁰ *Pages religieuses*, p. 11.

¹¹ *La Douce France*, p. 5.

Les paysans français, autrefois, se croyaient sortis du sol qui les avait nourris. S'il ne les a pas engendrés, du moins les a-t-il formés par son climat: chaque type provincial est différent de son voisin. Jean Nesmy, d'un pays de terre dure et pauvre, très nerveux et très noir, fait contraste avec le maraîchin au teint éclatant et nourri par un pays riche où la brume « amollit et rosit la peau ¹². »

Jean Fauveau, de la Vendée, agit en conformité avec le génie de sa race quand il s'entête à se tenir éloigné de la métairie qu'il a quittée dans un mouvement de colère; son père, en effet, provisoirement gêné, avait dû lui refuser sa part d'héritage lors de ses seize ans. « Le sol est rude à travailler et les têtes aussi sont dures, et violentes et difficiles à calmer ¹³. »

Les travaux champêtres, lents, durs et réguliers, laissent leur empreinte sur le corps et l'allure des laboureurs. Séparé de la charrue, Noellet marche d'un pas « lent et balancé, semblable à celui de ses bœufs ¹⁴. » A table, Jean Fauveau plongeait sa cuillère dans la soupière « en mesure après le père et le valet, avec cette même régularité que mettent les hommes de la campagne quand ils battent au fléau ¹⁵. », « La France est un pays si varié d'aspects ! Il faut bien que les races qu'elle nourrit soient comme elle ¹⁶. »

Maîtresse implacable et difficile, la terre avec le temps a inculqué au paysan la patience, la soumission, la discipline et cette « persévérance des métayers qui ensementeront le même

¹² *La Terre qui meurt*, p. 13.

¹³ *Contes de Bonne Perrette*, p. 107.

¹⁴ *Les Noellet*, p. 66. *En Province*, p. 238.

¹⁵ *Contes de Bonne Perrette*, p. 319.

¹⁶ *Les Noellet*, p. 194.

¹⁶ *La Douce France*, p. 6.

sillon, jusqu'à ce que l'herbe ait levé ou que la saison soit trop avancée¹⁷. » « La campagne est habituée au vent qui change, à la pluie, à la boue, aux orages, aux travaux qui entament deux fois la nuit, commençant avant le jour et continuant après, et sa discipline, pour la plus grande part, n'est que l'acceptation du temps qu'il fait¹⁸. »

Le pauvre Noellet, auquel son fils apprend sa décision de renoncer au sacerdoce après quatre ans de séminaire se lamente auprès du curé qui lui conseille d'attendre six mois avant de reparler de cette question à son fils. Noellet se tut et attendit avec « sa patience paysanne, comme il attendait la fenaison, la moisson, la vendange, chacune à l'heure marquée¹⁹. »

Exposé aux intempéries, le paysan entretient toujours l'espoir de récolter une moisson abondante. Les greniers remplis, il recommence à prévoir, à espérer et à compter sur un sort favorable. Les Lumineau, dont une maladie avait rendu la vigne stérile, se mirent, père et fils, à l'arracher un jour d'hiver. La disparition de cette source de richesse héréditaire les affligeait tous deux. « Toussaint Lumineau, en arrachant la vigne, pensait déjà au jour où il la replanterait; il avait vu, dans sa muette et lente méditation, son successeur de la Fromentière cueillant aussi la vendange et buvant le muscadet de son clos renouvelé. Il possédait cet amour fort et éprouvé qui renaît en espoirs à chaque coup du malheur. Chez André, l'espérance ne parlait pas de même, parce que l'amour avait faibli²⁰. » Le fils y vit surtout le contraste entre la pauvreté

¹⁷ *Les Noellet*, p. 194.

¹⁸ Avant-propos, *La Campagne française et la guerre*, Edition de l'*Echo de Paris*.

¹⁹ *Les Noellet*, p. 69.

²⁰ *La Terre qui meurt*, pp. 154-155.

des terres anciennes peu fertiles et usées et les histoires de luxuriante richesse des terres nouvelles en Amérique.

Lumineau, abandonné par trois de ses enfants et dont la terre était exposée à la vente par suite des dépenses du châtelain appauvri à Paris, sentait renaître en lui l'immortelle espérance à l'approche de sa fille et de son fiancé, valet de ferme du Bocage, qui le remplaceraient à la Fromentière ²¹.

L'espoir quasi-ridicule du closier breton de compter sur le retour au foyer de sa belle-fille riche et orgueilleuse, égoïste, cependant capable de dévouement, se réalisa d'une façon imprévue, quand la mort de son fils eût révélé à Marie sa profonde affection conjugale.

La dureté du sol et le besoin de réparer les dégâts du temps ont engendré et alimenté la persévérance paysanne unie à une certaine âpreté au gain ²². Cette opiniâtreté s'est transmise de génération en génération. A l'exemple des aïeux, le paysan vivait dans la demi-obscurité, labourant, suant afin de mettre un peu de côté pour assurer un jour à sa descendance une métairie ²³. Pour l'acquérir, comme ils avaient « travaillé, peiné, épargné ! De ferme en ferme, dans leur lent pèlerinage à travers les Mauges, sous des maîtres différents, une même pensée les avait suivis. Quand ils rentraient, le soir, l'échine tordue par la fatigue, au coin de leur feu, dans la demi-obscurité qui leur économisait une chandelle de résine, ils voyaient, par delà la mort qu'ils sentaient venir, une maison blanche, éclairée, une maison à soi, où quelque arrière-petit-fils régnerait en souverain. Leur misère se consolait avec la joie de cet autre, en qui se réaliserait l'ambition de toute une race. Ils

²¹ *La Terre qui meurt*, p. 325.

²² *En Province*, p. 87.

²³ *Les Noellet*, p. 9.

mouraient : l'épargne grandissait aux mains de l'ainé, plus ou moins lentement, selon les années et le hasard des récoltes, jamais touchée, jamais engagée. Un mariage avait tout à coup doublé l'avoir, et, avec l'argent caché dans un pot de grès, avec le prix d'une petite closerie qu'il possédait sur la paroisse de Villeneuve, avec la dot de sa femme, le père de Julien Noellet avait acheté la métairie de la Genivière, vendue dans un moment de gêne par les anciens propriétaires du domaine de la Landehue ²⁴. »

Pour profiter au maximum du séjour de son fils à la ferme, M. Fruytier lui annonça dès son arrivée : « Maximin, je t'ai attendu pour vendanger le grand clos. » Ils préparèrent le vin et réussirent à achever le labour, le fils allant aux champs même jusqu'au dernier soir du séjour. Trois ans d'absence avaient précédé et allaient suivre ce congé. Le paysan croyait en tirer le meilleur profit en mettant son fils au travail. Un citadin s'en fut réjoui à la pensée de pouvoir causer beaucoup, de voir quels changements moraux son fils avait subis et de se renseigner sur les pays lointains, sur l'Algérie par exemple.

Maïeul, carrier, en qui survivait le fond paysan, s'abstenait du cabaret afin d'amasser quelques sous pour acheter un jardin « où l'on se retirerait ²⁵. »

Dans les Landes, au-dessous de Dax, certains paysans, économes, avarés même, « affectant un goût vif pour la morue de Bordeaux, fixent les noces de leur fille un jour maigre, afin de faire moins de dépense, les salaisons n'étant pas chères ²⁶. »

S'ils gaspillent peu leur argent, ils méritent d'être loués dans le ménagement qu'ils font de leur temps. « Time is money »,

²⁴ *Les Noellet*, p. 9.

²⁵ *Davidée Birot*, p. 193.

²⁶ *En Province*, p. 77.

est très bien quand ce n'est pas poussé à l'excès comme dans l'histoire racontée ci-dessus, où M^e Fruytier s'efforçait de mettre à profit chaque moment des vacances de son fils, ou chez Léo le Lorrain, qui refusait à sa nièce la permission de lui raconter comment elle avait obtenu le consentement paternel pour se marier, jusqu'à ce que les dernières charrettes de foin eussent été engrangées.

Quoique la décision de Pierre, candidat au sacerdoce, prive son père d'une aide et que le métayer ait rechigné au premier abord, son aisance lui permet de subvenir aux besoins financiers de son fils pour le bien spirituel de celui-ci et le service de Dieu. Au moment où il est foudroyé par le recul de Pierre qui avoue avoir voulu sortir de son milieu pour étudier sans un véritable appel au sacerdoce, il récrimine contre ce qu'il considère comme un vol, lui qui avait bien supporté le poids des frais occasionnés par le séjour au séminaire.

L'économie n'exclut point la recherche de la bonne qualité, au contraire. Freytier déclare : « Je veux bien payer, mais pour être bien servi; chez moi, tant que j'y serai, il n'entrera pas un couteau de poche qui ne soit de la belle fabrique, pas un mouton qui n'ait la laine toute blanche ²⁷. »

Sauf dans la question d'argent, le paysan témoigne d'une grande générosité comme nous le verrons : des personnages ayant juste de quoi vivre acceptent volontiers la charge d'orphelins par compassion. Il m'est difficile de concevoir un désintéressement complet dans des gestes pareils, car, à la campagne, le moindre marmot sert à quelque chose et peut vite gagner la nourriture par les petits services rendus ²⁸.

Le vieux Quéverne s'évertuait à satisfaire les moindres

²⁷ Il était quatre petits enfants, p. 21.

²⁸ Il était quatre petits enfants, p. 114; *Les Noellet*.

désirs de sa belle-fille, en s'éreintant. Il s'obstinait néanmoins à lui refuser une petite tâcheronne qu'il aurait été obligé de rétribuer. Il est rare de voir un vrai paysan donner tout ce qu'il a comme fit le closier de Champdolent qui avait tant dépensé pour les noces de son fils qu'il ne pouvait payer son propriétaire cette année-là. Phrosine, femme d'un carrier, raconte de son mari : « Il avait dépensé, pour nos noces, comme si j'avais été une reine ²⁹. »

C'est un bûcheron, Gilbert, qui prête toutes ses économies à sa fille, laquelle ne les rend jamais. (*Le Blé qui lève*.) C'est un pêcheur, Pierre Quéverne, qui verse tout son gain aux marchands ambulants pour faire plaisir à sa femme.

La largeur de l'horizon, les maisons dispersées, la solitude et le silence entourant le paysan aux champs, l'encouragent à se mettre en harmonie avec cette tranquillité absolue. Autrefois il n'en fut pas de même, au moins pendant la saison de labourage, quand ils égrenaient tout le jour, se répondant d'une colline à l'autre « la lente mēlopée du labour ³⁰ ».

L'humeur taciturne des paysans, si méprisé des citadins, élève le cultivateur dans l'estime de Bazin : la méditation est « le signe de la vocation, la marque du glorieux état de ceux qui font vivre le monde ³¹. » Taciturnité ne veut pas dire absence de pensée ; c'est en quoi une description de La Bruyère diffère de celle de René Bazin. Quoique dissimulé et faisant partie intégrante de la terre qu'il cultive, Lumineau avait une âme active et songeuse, et, en travaillant, il ne cessait de raisonner sur les choses de la vie ³².

²⁹ *Davidée Birot*, p. 188.

³⁰ *En Province*, p. 305.

³¹ *La Terre qui meurt*, p. 73.

³² *La Terre qui meurt*, p. 6.

Seuls aux champs avec leurs bêtes, les paysans cultivent silencieusement car leur travail exige de l'application. Surtout l'époque des moissons leur coupe la parole tant elle les fatigue. Tout effort mental étranger à leur besogne, est alors évité, car l'application nécessaire pour parler leur serait trop dure³³. Peu de mots leur suffit pour se faire comprendre. Comme un métayer observait que le brûlis durait longtemps, son compagnon « ne jugea pas que la chose eût assez d'intérêt pour mériter un mouvement de tête » et il continua de marcher sans mot dire³⁴. »

Même lorsqu'ils sont plusieurs et que la conversation pourrait s'accorder avec le travail, les faucheurs normands se consultent avec l'œil, « sans rien dire », prennent leurs intervalles habituels³⁵, « occupés de l'unique pensée de recueillir aujourd'hui pour semer demain ».

Dans les longues heures de silence, Fruytier, désireux de bien gérer son domaine, son bétail et sa maison, réfléchissait, combinait, et « causait avec son propre passé, et s'il avait fait quelque erreur, se promettait de n'y pas retomber³⁶. »

Leurs conversations se composent de mots jetés brièvement, de temps à autre, rappelant les sentences bibliques et semblant des réminiscences de leurs livres de prière.

Quand M. Noellet va demander conseil à l'abbé Heurtebrise, les longs silences servent de commentaires. Entre les mots pro-

³³ *Il était quatre petits enfants*, p. 161.

³⁴ *Récits de la Plaine et de la Montagne*, p. 126.

³⁵ *En Province*, p. 271.

³⁶ *Il était quatre petits enfants*, p. 11.

noncés et ceux qu'ils se préparent à dire, les deux Vendéens s'entendent « réfléchir l'un l'autre » ³⁷.

Quand on doit aborder un sujet avec un paysan, quelle préparation il y faut faire ! Le même abbé se voit prié par M^{me} Noellet de parler de Pierre à son mari. Des jours nombreux se suivent ; à plusieurs reprises les deux Vendéens se rencontrent en compagnie, « chaque fois, la présence de témoins, l'air affairé de Julien, la couleur du temps, moins encore peut-être, avaient retenu, dans le cœur de l'abbé, une apostrophe prête à partir ³⁸. » Après un certain temps, l'abbé trouve le métayer seul en train de réparer une passerelle qui traverse un ruisseau. Les circonstances semblant favorables, l'abbé s'aventure à lui parler de Pierre, mais sans trop insister, « connaissant trop bien son homme et son pays, pour supposer qu'il emporterait, du premier coup, la redoutable place forte d'un ressentiment vendéen ³⁹. » Selon la politesse paysanne, on ne doit jamais aborder directement le sujet principal d'une conversation sans préliminaires comportant un avis sur le temps qu'il fait, des questions sur la santé des familles respectives. Le Père Lerbellière donne rendez-vous au cabaret à ses deux métiviers pour s'acquitter. Ils parlent dix minutes devant leur bouteille de vin avant que le métayer croit décent de rappeler : « Nous sommes venus pour compter ⁴⁰. »

D'autre part, Louarn, habitué à consulter sa femme avant d'entreprendre un travail, manque tellement de ce réconfort une fois qu'elle est partie, il éprouve tant le besoin d'être

³⁷ *Les Noellet*, p. 67.

³⁸ *Les Noellet*, p. 229.

³⁹ *Idem*, pp. 232-233.

⁴⁰ *Ma Tante Giron*, p. 187.

« deux comme autrefois » qu'il posa à sa fillette des problèmes qu'elle comprend à moitié.

Kerdudal, consultant Quéverne au sujet d'une femme à prendre, le regarde à la dérobée « avec une certaine déférence, comme un être supérieur, profond dans ses desseins, et dont la conversation était pleine de mystère. Car deux hommes ne peuvent causer l'un avec l'autre, de quelque sujet grave, sans se trouver déjà en relations d'autorité ⁴¹. »

La prudence devient horreur de parler si le paysan connaît un malheur et doit le faire connaître, quand il se sent mêlé à une affaire compliquée ou louche. Les voisins d'une petite métayère dont le mari fait la guerre, connaissant la fin tragique de celui-ci, évitent de converser avec la jeune femme de peur de laisser échapper la mauvaise nouvelle, mais ils lui prodiguent une aide manuelle de toute sorte. Un voisin laboure les champs et les cultive, comme l'aurait fait le propriétaire. C'est seulement quand un gars propose de gauler les cornes que la petite veuve comprend : « Ils sont tous à vouloir m'aider : c'est que mon mari est mort ! ⁴². »

Quoique tout le village ait su quelle vie lamentable menait Donatienne à Paris, Louarn ne l'aurait jamais appris si l'huissier n'était venu et si sa domestique, éprise de lui, n'avait été intéressée à lui dire le douloureux secret afin de l'amener à oublier sa femme.

Le client de Donatienne, malgré les promesses qu'il lui a faites de lui donner des nouvelles d'une certaine famille que la Bretonne avait soupçonnée avec raison être la sienne, une

⁴¹ *Champdolent*, p. 162.

⁴² *La Campagne française*, p. 95.

fois renseigné, décide que mieux vaut ne rien dire; il regrette déjà « de figurer dans un commencement de querelles ⁴³. »

Noellet, qui avait chassé son fils et refusé à sa famille de correspondre avec le paria, avait tant de respect pour la parole donnée qu'il hésita à y revenir même à la nouvelle que Pierre perd sa santé par l'absinthe ⁴⁴. Son futur gendre le supplie de ramener le jeune homme à la métairie car il s'agit actuellement de vie ou de mort. Malgré sa froide résolution, les yeux du père se remplissent de larmes quand on l'assure que l'adresse écrite sur l'enveloppe timbrée de Fontainebleau n'est pas de Pierre ⁴⁵.

Les Noellet, dont l'honneur familial a souffert quand Pierre a renoncé au sacerdoce, sortent de la messe « non plus fiers et volontiers distraits par toutes les mains tendues vers eux, mais sombres, fuyaient au plus court vers la Genivière. ⁴⁶. »

Gilbert Cloquet, carrier d'origine paysanne, éprouve tant de honte à l'idée de la proche faillite de sa fille qu'il lui donne tout et même se fait verser des avances sur le travail à entreprendre ⁴⁷.

L'honneur de sa famille est mis en péril par la dissimulation du bétail opérée par sa fille et Lureux; Gilbert parcourt les champs et les bois avoisinants toute la nuit et réunit les animaux cachés qu'il amène ouvertement au lieu des enchères. Voici les derniers mots qu'il adresse à sa fille : « Marie, je n'ai plus un sou vaillant, et tu m'emportes encore la moitié de mon honneur! ⁴⁸. » Les ventes terminées, il éprouve une telle honte qu'il prie M. Michel de le laisser conduire les bœufs du château

⁴³ *Donatienne*, p. 253.

⁴⁴ *Les Noellet*, p. 229.

⁴⁵ *Les Noellet*, p. 237.

⁴⁶ *Idem*, p. 105.

⁴⁷ *Le Blé qui lève*, p. 41.

⁴⁸ *Idem*, p. 262.

à la foire lointaine : « Après ce qui est arrivé, je ne peux plus vivre ici... Je n'ose plus regarder les gens, je vois qu'ils pensent tous à Marie et à Lureux quand ils me rencontrent ⁴⁹. »

Louarn, désespéré par la conduite de sa femme est menacé de faillite. Comme une bête qui souffre, il se sauve et marche sans but jour après jour ⁵⁰; rien ne prévaut sur ce besoin d'éloignement et de dissimulation. Il se met en route complètement ruiné avec ses trois enfants, cherchant à oublier sa femme parmi les choses nouvelles. Même quand il sera dans des provinces éloignées et différentes de la Bretagne, « son esprit « restera » en arrière ⁵¹ ». Parler de sa peine ou permettre à ses compagnons de travail d'en parler lui font monter le sang au visage; une fois même il en vient aux coups avec un impertinent qui devine que sa femme l'a « lâché » ⁵².

Queverne, rendu malheureux par l'obstination de sa femme, sobre et dévoué jusqu'alors, s'adonne à la boisson. Noellet, vexé de vendre ses bœufs les plus beaux pour verser à Pierre l'héritage légué par un oncle, reste toute la journée au cabaret et rentre ivre le soir, lui si sobre d'ordinaire.

Les paysans s'efforcent de dissimuler même les émotions dont les causes sont honorables. La famille s'apprête à dire au revoir à Pierre qu'on a accompagné au séminaire. La mère fond en larmes mais le père s'écarte à chaque instant, « pour aller regarder le ciel où montent de gros nuages » ⁵³.

Le départ de Maximin approche. M. Freytier laboure même le dernier après-midi du congé. Il est profondément ému. Il n'en

⁴⁹ *Idem*, p. 266.

⁵⁰ *Donatienne*, pp. 63-4.

⁵¹ *Donatienne*, p. 97.

⁵² *Idem*, pp. 116-7.

⁵³ *Les Noellet*, p. 46, Calmann-Lévy.

dit rien. Mais pour la première fois de sa vie il manque de labourer droit ⁵⁴. Après de longues absences, rares sont les effusions prolongées pour fêter le retour. Le père Gerbellière, métayer de sa condition, rencontra sa sœur après une absence de huit ans. Au bout de cinq minutes « ils cherchaient tranquillement ensemble quel était l'homme des environs du bourg de Batz que le père Gerbellière avait connu ⁵⁵. Longtemps après la guerre, un soldat porté mort est rentré à la ferme. L'émotion de ses père et mère se traduit par ces simples paroles : « Il n'y a qu'un couvert à mettre ⁵⁶. »

Obligé de parler, le paysan de bonne race s'exprime avec un « mélange de familiarité et de dignité tandis que la distinction est réservée plutôt aux femmes qui se rapprochent des bourgeoises cultivées, telle l'hôtesse montagnarde hospitalière et courtoise « qui semblait ne point être chez elle » et qui faisait avec aisance les « honneurs de sa maison » ⁵⁷.

Gildas, simple paysan mais distingué, eut à la guerre des airs d'élève officier qui suscitèrent la jalousie de ses compagnons ⁵⁸.

Voyez la finesse de l'invitation, de l'ordre de s'habiller en paysan que Luneau donne à André : « Je t'aime bien comme ça ; mais je parierai que tu ne serais pas fâché de quitter tes hardes de militaire ? » ⁵⁹.

Bazin prétend même avoir entendu « d'épais manieurs de bêche dire, au moins une fois dans leur vie, un mot plein de

⁵⁴ *Il était quatre petits enfants*, p. 196.

⁵⁵ *Ma Tante Giron*, p. 115.

⁵⁶ *Baltus le Lorrain*, p. 165.

⁵⁷ *Récits de la Plaine et de la Montagne. Forêt de Méria*, p. 281.

⁵⁸ *Magnificat*, p. 76.

⁵⁹ *La Terre qui meurt*, p. 117.

saveur, de bonhommie et de malice, ou même plein de beauté⁶⁰ ».

Leo Baltus sachant « qu'un mot de lui relevait les courages mieux qu'une lampée de vin » en usa à cet effet⁶¹. Il reçoit la visite de sa nièce et refuse d'écouter les nouvelles de ses fiançailles avant que le travail soit terminé; cela ne tarde guère, Orane y mettant la main et son fiancé s'éreintant frénétiquement dans la presse⁶².

Pour encourager les valets à travailler de leur mieux, parfois M. Fortier offrait une tournée de vin si la tâche se terminait avant une heure fixée⁶³.

Les métayers d'ailleurs donnaient l'exemple de la persévérance dans les occupations champêtres. Tant que l'été durait, M. Fruytier se refusait toute récréation. « Tant que le soleil travaille, moi je travaille aussi⁶⁴. » Il profitait de chaque moment, employant le temps pluvieux à réparer ses outils et à pratiquer les nombreux métiers que chaque paysan doit posséder⁶⁵.

La première qualité que le paysan reconnaît chez un prétendant à la main de sa fille est l'application au travail. Philippe Corrieu, qui avait dédaigné la pauvreté de son futur gendre, changea d'opinion quand il constata que l'argent ne pourrait lui procurer des domestiques pendant la durée de la cueillette des framboises. Joseph Samonez fit valoir ses services pour obtenir le consentement paternel⁶⁶.

⁶⁰ *La Douce France*, p. 63.

⁶¹ *Baltus le Lorrain*, p. 282.

⁶² *Idem*, p. 282.

⁶³ *Le Blé qui lève*, p. 51.

⁶⁴ *Il était quatre petits enfants*, p. 11.

⁶⁵ *Il était quatre petits enfants*, pp. 10-11.

⁶⁶ *Récits de la Plaine et de la Montagne*, p. 16.

Lors de l'embauchage de son fils à l'atelier du charron, M. Fruytier, dans sa fierté, manqua d'en venir aux mains devant l'insolence du maréchal-ferrant qui osa insister sur ce fait que l'apprenti serait chez lui obligé de travailler ferme. Freytier se récria : « Ça serait donc moi qui lui aurais appris à feignanter? ⁶⁷ »

Les paysans sont fiers de leur travail et de leur adresse et si on leur refuse la haine de la paresse, cette vertu, ils s'indignent noblement.

⁶⁷ *Il était quatre petits enfants.*

CHAPITRE V

LE PAYSAN ET SES SENTIMENTS

Sentiment pour la nature.

Attachement du paysan pour les animaux.

Le paysan et le sol.

Sympathie pour tous ceux qui aiment la terre.

Le sol, ami et confident fidèle. Connaissance minutieuse des champs. Souci de s'assurer un successeur.

Petite propriété. La loi successorale. Les retraités.

Le paysan et l'argent.

Instruction. Le paysan hors de chez lui.

Sentiments envers l'étranger. Défiance du citadin, même de celui qui revient à la terre. Déplaisir devant ce qui vient des villes et devant les inventions nouvelles.

Le paysan et la religion. Croyance profonde. Formes extérieures de la foi. Façon dont le paysan conçoit la vocation sacerdotale chez ses enfants. Irreligion. Causes. Morale insuffisante. Sentiments de l'incroyant pour l'Eglise et les religieuses. Les mœurs. Les paroisses déchues.

Superstition.

Le paysan d'autrefois, prétend notre romancier, avait « obscurément et certainement, une idée de la beauté de la campagne. Les anciennes chansons nous le montrent sensible à la douceur du mois de mai, à l'aubépin, au romarin ¹. » « Grâce à la culture catholique, le peuple d'autrefois était initié à des arts aujourd'hui réservés à quelques privilégiés. C'est ainsi que nos

¹ *Pages religieuses*, p. 10.

aïeux, pendant des siècles, même les illettrés... ont eu l'intelligence et l'amour des cathédrales, des vitraux, de la sculpture et de l'ornementation, de la musique des orgues. Ces mêmes hommes avaient l'idée de la grandeur des métiers et le sentiment des libertés municipales et provinciales². »

Même le « type supérieur » du campagnard actuel n'approche pas de cette culture ancestrale. D'ailleurs le mauvais goût des choses à bon marché que l'on trouve dans les villes contribue à la perte des costumes ravissants et caractéristiques du génie de chaque province. Les chapeaux et les robes en série les remplacent. Or, malgré Georges Sand³ qui prétend que le goût du pittoresque est incompatible avec la vie laborieuse et la pauvreté paysanne, de nombreux provinciaux chez Bazin s'émeuvent devant les beautés de la nature et de l'art.

Dépendants comme ils sont du temps, ils ont acquis le talent de le pronostiquer d'après les manifestations extérieures par lesquelles l'atmosphère se trahit. « Oiseau ou marinier, ou paysan : c'est un peu la même habitude d'observation et la même expérience divinatrice⁴. » Pierre raconte à son frère Vincent, revenu des villes : « Tous les soirs, je regarde le ciel... pour préparer mon lendemain⁵. » Ils sont assez observateurs pour lire dans le ciel même l'heure. Louarn observe : « La lune monte au-dessus des bois. Il est passé dix heures⁶. »

Il est à noter néanmoins qu'ils observent dans la nature ce dont ils peuvent tirer profit. « A toutes les fêtes de la Vierge, le jaguelier fleurit », ancien dicton paysan qui rappelle l'usage

² *Idem*, p. 245 .

³ Préface, *Mare au Diable*.

⁴ *Paysages d'Anjou*, pp. 47-8.

⁵ *Il était quatre petits enfants*, p. 297.

⁶ *Donatienne*, p. 16.

de décorer les autels de Marie⁷. Le maître Fruytier s'écrie devant la campagne nivernaise, comme un connaisseur devant un tableau : « Jolie terre, bien faite, bien exposée : ça doit être aussi grenant que chez nous⁸ ». Il s'extasiait devant les belles taures comme les voyageurs superficiels qui prêtent attention seulement aux choses dont ils pourront chez eux adopter l'usage et il en ramène une paire qui devait prospérer chez lui.

Le paysan applique vite ses observations sur la nature à la vie humaine. Un Breton, furieux de constater l'arrivée d'un quatrième mendiant, s'arrête court devant son regard « si clair et si profond, que l'homme crut voir la mer du large, qu'il voyait tous les jours du bord de son bateau⁹. » Sa femme, devant ce même malheureux, se dit qu'il « avait l'air d'un des apôtres qui sont sculptés et peints dans l'église de son village¹⁰. »

Fruytier conseille à ses petits enfants : « Faites comme les oiseaux, qui ne se quittent pas, et qui s'entr'aident¹¹. »

Les arbres, les fleurs, les fruits, les animaux, les oiseaux charment le paysan plus que le paysage, peut-être parce qu'ils sont plus vivants.

Donatienne, au cours de son long voyage vers Paris, remarqua « que les bestiaux étaient de plus forte taille, à mesure qu'on s'éloignait de Res Grignon et qu'il y avait moins d'ajoncs et plus de haies d'épines. Un paysan vulgaire, soupçonneux et antipathique, raconte quel effort il a fait à la guerre pour conserver une rose fleurie sur le champ de bataille. « J'ai toujours

⁷ *Ma Tante Giron*, p. 10.

⁸ *Il était quatre petits enfants*, p.

⁹ *Contes de Bonne Perrette*, p. 286.

¹⁰ *Idem*, p. 284.

¹¹ *Il était quatre petits enfants*, p. 84.

pensé que j'avais peut-être ce soir-là, sauvé des régiments ¹². » Maximin serre un brin fleuri dans son portefeuille juste avant son départ ¹³. Jeanne envoyait au front des pommes telles « que l'on ne pouvait en saisir une sans croire qu'on tenait la belle saison dans sa main ¹⁴. » Pierre fait ses adieux aux champs, aux grottes, aux bœufs, qu'il nomme et caresse chacun, et aux vieux bâtiments, choses qui le « retiennent avec une puissance singulière ¹⁵ », par les souvenirs qu'elles évoquent. Le closier de Champdolent même tira une telle force de ces témoins de sa vie passée que lors d'une décision difficile, il prit conseil de sa maison, de son étable et de sa grange avec plusieurs pensées qu'il « avait coutume d'appeler au secours ¹⁶. »

La famille de Fruytier signale entre autres une des choses dont il est le plus difficile de se passer en émigrant vers la ville : « Regarde-t-il, matin et soir, du pas de la porte, le soleil qui se lève ou qui se couche ¹⁷ ? » Le père s'était néanmoins tellement épris de l'Afrique, « pays où les arbres ne sont pas verts comme chez nous pourtant, où le soleil fait mourir », qu'il s'en détacha difficilement ¹⁸.

La beauté des collines et des bois « ravissait mystérieusement » Gilbert, petit pâtre à la Vigie ¹⁹. Dans sa solitude de cave à tisser, Mélie se réjouissait de la pâle lueur de l'étoile du matin dont la disparition lui serra son cœur ²⁰.

¹² *Baltus le Lorrain*, p. 145.

¹³ *Il était quatre petits enfants*, p. 180.

¹⁴ *Il était quatre petits enfants*, p. 236.

¹⁵ *Les Noellet*, p. 112.

¹⁶ *Champdolent*, p. 204.

¹⁷ *Il était quatre petits enfants*, p. 128.

¹⁸ *Idem*.

¹⁹ *Le Blé qui lève*, p. 49.

²⁰ *Les Noellet*, p. 21.

C'est la séparation, l'amour ou le chagrin qui révèlent au paysan à quel point il s'est attaché à la nature ou à quel degré ces choses pourront l'attirer. Evitée de tous après la scène domestique où Noellet l'avait accusée d'avoir entraîné Pierre à préférer la ville, Mélie cultive les fleurs avec un amour passionné avec des retours sur elle-même devant ces êtres fragiles combattus par les rudesses du temps²¹. Enflammé du désir d'obtenir la main d'Annette grâce à la collaboration de ma Tante Giron, Sosthène le taupier qui passe toutes les nuits dehors, « pour la première fois de sa vie », trouva jolie la lune reflétée dans l'eau²². Pierre Noellet, auquel les études avaient ouvert de nouveaux horizons, frémit d'extase devant les collines, les arbres, les étoiles. Le monde lui semblait en fête. Devant cette magnificence il fermait les yeux, « sentant quelque chose se fondre dans sa poitrine²³. »

Si l'admiration de la nature fait frémir quelques rares paysans, la peur qu'elle inspire effraie bien des femmes la nuit²⁴. « Les soleils couchants avaient tant de rouge que les mères en prenaient peur²⁵. »

A l'opposé de Noellet qui ne voulait voir à Paris que son fils, Fruytier s'extasie devant la cathédrale de Nevers et le beau travail des ouvriers d'autrefois. « Le maître de la Genivière considéra le double escalier qui mène au grand portail, la façade très ouvragée, puis, en se déplaçant un peu, les balustrades de pierre, si bien brodées et claires, au bord des toits, et sa figure lasse exprima le contentement. Il avait le goût des églises. Elles lui rappelaient invariablement l'église de Trois-

²¹ *Les Noellet*, p. 216.

²² *Ma Tante Giron*, p. 170.

²³ *Les Noellet*, p. 18.

²⁴ *La Terre qui meurt*, p. 14.

²⁵ *Le Blé qui lève*, p. 52.

Epines; il les savait destinées comme elle, à l'audience de tout le peuple; ni les récits contés par les vitraux, ni les symboles des sculptures ou des peintures ne lui échappaient entièrement. Devant cette façade ouvragée, qu'avaient élevée des hommes de sa sorte et de sa foi, aux siècles passés, il eut envie de parler d'eux, et de leur faire compliment. « Vincent, dit-il, les monuments que l'on montre, dans les villes, ont toujours de l'âge. Ce n'est pourtant pas parce qu'ils sont noircis par le temps et un peu ruinés qu'on les admire? » « Ma foi, non. » « Je vais te dire la raison : ils sont mieux travaillés que nos maisons d'à présent. » « Ça se peut bien. » « Je pense à eux. » La phrase commencée demeura incomplète. « A qui, mon père? » Le vieux chef continuait à lever vers les chapiteaux, les colonnettes, les ogives, ses yeux que le soleil l'obligeait de fermer à moitié. « Pour faire tout ça, il fallait de bons travailleurs. » « Oui. » « Des gars qui se tenaient à l'ouvrage, et adroits de leurs mains. » « Je vous crois. » « Vois-tu, le monde qui passe ici peut les juger encore; on peut en être sûr: ils avaient le cœur ouvrier. »

« Nicolas Fruytier avait un air épanoui, comme au jour de sa fête, quand les enfants et sa femme buvaient à sa santé. Il contemplait, avec émotion, une statue haut perchée, perdue dans la richesse de tant de pierres fouillées. Quelque chose de puissant l'avait touché. « Mon petit gars, c'étaient aussi des gens qui aimaient le bon Dieu; ils le faisaient bien aimable. » Et il demeura encore un peu de temps, la tête renversée, admirant, reconnaissant les compagnons d'autrefois, conversant avec eux. Ayant dit son avis, de son pas balancé, maître Fruytier parcourut la nef, fit une pause devant chaque vitrail, et un bout de prière devant le maître-autel ²⁶.

²⁶ Il était quatre petits enfants, pp. 149-150.



Les animaux, surtout les bœufs, compagnons de labour, inspirent aux paysans une estime sincère. Maximin tient à dire « au revoir » à chaque bête de l'étable avant son départ²⁷. Noellet, forcé de vendre sa plus belle paire de bœufs pour liquider les dettes de Pierre, s'en chagrine comme de la perte d'un ami. Avec émotion, il évoque tous les souvenirs chéris où figurent Vermais et Fauveau, et la joie, même l'orgueil qu'il avait éprouvé à les atteler dans les circonstances où il aurait pu se passer de leur aide²⁸. Le marché conclu, le pauvre métayer frémit à la pensée de l'abattoir et demanda avec hésitation : « C'est pour les tuer que vous les voulez ? » La nécessité le contraint à accepter cette condition, quoique d'habitude, il ne pensât guère au sort fatal qui attendait ses bêtes, le sentiment du gain prévalant sur celui de l'attachement. Noellet souffrait de voir l'indifférence de Pierre devant les hôtes de l'étable²⁹. « Par honneur pour le fils, et par gloriole aussi », le Breton fit lever les quatre bœufs blonds incomparables³⁰.

Fruytier traite ses chevaux avec douceur : « ménager de la fatigue de ses bêtes et de la ferrure de leurs pieds³¹. » Pierre reconnaît la marche de la Huasse³², et Lumineau l'allure de la jument rose³³. André, rentre à la ferme après une longue absence; en présence de bœufs nouveaux, il sait les nommer :

²⁷ *Il était quatre petits enfants*, p. 180.

²⁸ *Les Noellet*, p. 169.

²⁹ *Idem*, p. 12.

³⁰ *Magnificat*, p. 261.

³¹ *Il était quatre petits enfants*, p. 20.

³² *Les Noellet*, p. 39.

³³ *La Terre qui meurt*, p. 272.

« Celui-ci, le jaune, qui n'a pas l'air brave, c'est Noblet, et son compagnon, le petit roux, c'est Matelot ³⁴. » La réquisition, en 1870, enlève à une famille bretonne la belle jument bleue à laquelle Jean-Marie s'est tellement attaché qu'il s'inscrit volontairement, à la condition de servir comme palefrenier de la Nielle : « Je veillerai sur elle, je la soignerai ³⁵. »

Célibataire et préférant sa métairie aux perspectives d'une vie conjugale, Antoine est cependant obligé d'aller travailler chez une parente veuve qui a besoin d'un homme pour gérer sa domesticité. Afin d'adoucir la peine de l'éloignement il prie son père de lui donner deux bœufs à vendre pour la métairie : « Ça me tiendra compagnie ³⁶. »

*
**

La terre peu traitée par les écrivains, peu comprise et « qui constitue le premier personnage pour qui sait composer ³⁷ », parle au cultivateur. André revint de l'Afrique « tout vibrant d'amour pour le pays de Sallertaine et pour la métairie ³⁸. » Même au bruit des canons, une famille s'obstine à cultiver les champs avec l'assurance qu'« on peut encore vivre ³⁹. »

Le produit des terres commande le respect et l'admiration des paysans. Léo Baltus, à l'entrée de ses champs, salue son froment; « le blé est noble, c'est de là que vient l'hostie ⁴⁰. » Un riverain de la Loire déclare aussi que les pommes de terre

³⁴ *La Terre qui meurt*, p. 115.

³⁵ *Contes de Bonne Perrette*, p. 139.

³⁶ *Mémoires d'une vieille fille*, p. 129.

³⁷ *Notes d'un Amateur de couleurs*, p. 3.

³⁸ *La Terre qui meurt*, p. 10.

³⁹ *Les Nouveaux Oberlé*, p. 257.

⁴⁰ *Baltus le Lorrain*, p. 284.

auvergnates « n'ont pas le charme de la pomme d'anjou, bien sûr ⁴¹. » M^{me} Fruytier professait le respect du pain, « provision de vie, où demeure enfermé tant de travail de l'homme et tant de travail de Dieu ⁴².

Noellet ne permettait à personne de creuser l'énorme tas de froment pour faire mieux sécher les grains. Ce profit de l'année évoquait pour lui les plus chers souvenirs de crainte et de joie ⁴³.

Le paysan réserve aux personnes qui aiment la terre sympathie et respect. Quoique le valet de ferme Nesmy ait courtsié sa fille et porté atteinte à l'honneur familial, Lumineau le défend après l'avoir renvoyé : « Ne lui fais pas injure... Ça aimait la terre ⁴⁴. »

La figure de Noellet, accablé de chagrins coup sur coup, s'épanouissait à la vue de Louis Fauvêpre « que l'amour avait converti à la terre ⁴⁵. »

Jamais ils n'entendent trop louer leur terre. Le métayer Maguern priait sa femme de reprendre, dans les lettres du fils, « les passages où il était question de la ferme ⁴⁶. »

Un reproche qu'on fait au sol blesse comme une injure personnelle. Tous les arguments convaincants qu'exposera André sur la pauvreté de la terre européenne usée seront réfutés jusqu'à ce que son père dise : « Tais-toi... ça me chagrine d'entendre mal parler de la terre de chez nous... Elle nous a toujours nourris ⁴⁷. »

⁴¹ *En Province*, p. 14.

⁴² *Il était quatre petits enfants*, p. 86.

⁴³ *Les Noellet*, p. 85.

⁴⁴ *La Terre qui meurt*, p. 73.

⁴⁵ *Les Noellet*, p. 235.

⁴⁶ *Magnificat*, p. 114.

⁴⁷ *La Terre qui meurt*, p. 161.

Le sol profond semble boire la pensée tout entière de ceux qui le travaillent et il reprend vite ceux qui l'ont laissé. Le jeune paysan obligé de gérer la ferme de sa parente sent cette attirance si forte qu'il se refuse à retourner à la métairie : « Je sens que c'est plus fort que moi ; si j'y revenais, j'y resterais ⁴⁸. »

Si tous les habitants du pays s'éloignaient de lui avec antipathie, Jean Fauveau comme Lamartine se consolait à l'espoir de revoir ses champs « qui n'avaient pas dû changer pour lui ⁴⁹. »

La façon dont les paysans peuvent connaître jusqu'aux mottes de leur sol est vraiment curieuse. Une servante remarque devant son jeune maître : « Il y a une roche à l'ombre de la quatrième souche. Mon père l'avait heurtée, voilà quarante ans ⁵⁰. »

Plus que le souci des récoltes ⁵¹, celui du successeur occupe premièrement le métayer soucieux de perpétuer son nom ⁵². Lumineau avoue : « C'est le chagrin de n'ra vie », en pensant à ce fait que son successeur, son beau fils, ne portera pas son nom ⁵³.

Les petits propriétaires sont encore plus attachés à cette idée d'avoir un successeur et pour cause. Grâce à quel acharnement au travail les ancêtres et le père de Noellet avaient-ils amassé la somme qui devait permettre à un de leurs descendants de jouir d'une propriété ⁵⁴.

Comme propriétaire, Noellet cultive ses champs avec un

⁴⁸ *Mémoires d'une vieille fille*, p. 129.

⁴⁹ *En Province*, p. 317.

⁵⁰ *Paysages et Pays d'Anjou*, p. 104.

⁵¹ *Contes de Bonne Perrette*, p. 152.

⁵² *La Terre qui meurt*, p. 24.

⁵³ *Idem*, p. 257.

⁵⁴ *Les Noellet*, pp. 8-9.

soin tout particulier car « il est chez lui à Genivière, c'est son bien, sa propriété, le fruit des efforts de plusieurs générations d'ancêtres ⁵⁵. » Sa métairie contraste avec celles avoisinantes où les cultivateurs plus ou moins gênés « travaillent pour d'autres, écrasés de leurs lourds fermages ⁵⁶. » Maître Halapié, par suite de soixante ans de travail assidu et de vie simple, « avait économisé de quoi acheter la ferme des Auchiers ⁵⁷ ».

Louarn, qui s'était procuré une petite closerie, accablé de dettes et lésé par la loi nécessaire peut-être, mais déplorable, qui exige le versement des fermages à temps fixe, sans attendre le fruit des travaux assidus de l'emprunteur, perd toute sa volonté et raison d'être une fois qu'il est privé de sa terre. « Que lui importait de faire cette besogne, plutôt que de scier la moisson ou de casser les mottes d'un guéret, à présent qu'aucun travail n'avait plus d'attrait pour lui, étant fait hors de chez lui et pour le pain qu'on mange seul? ⁵⁸. »

D'autre part, Gilbert Cloquet, qui, tout le long d'une vie dure et économe avait rêvé de posséder une métairie pour lui ou pour sa fille, eut à souffrir de l'insouciance et du gaspillage de celle-ci ⁵⁹.

Jusqu'à un certain point, Bazin favorise la petite propriété et les efforts louables des paysans fermiers pour devenir propriétaires. Il admet que le travail leur est plus agréable ainsi ⁶⁰, mais il refuse de reconnaître l'efficacité des mesures gouvernementales facilitant le morcellement de la terre pour

⁵⁵ *Idem*, p. 8.

⁵⁶ *Idem*, p. 3.

⁵⁷ *Croquis de France*.

⁵⁸ *Donatienne*, p. 110.

⁵⁹ *Le Blé qui lève*, p. 88.

⁶⁰ *Les Noëlets*, p. 8. *Donatienne*, p. 110.

faire des petits propriétaires. Il prétend que ce nouvel état de choses engendre les rivalités et les jalousies entre des personnes de condition à peu près égale : « Peut-être une certaine inégalité est-elle une condition de bonheur, même pour ceux qui ont le moins ⁶¹. »

Puisque Bazin ne nous a jamais peint une métairie sans enfants, sauf chez M^{me} Giron, une bourgeoise, d'où vient que, si souvent, la ferme tombe entre les mains d'autrui et pourquoi est-ce là un si grand sujet d'inquiétude pour les métayers ?

L'unique enfant des métayers de la Prieuré épousera un marchand de bestiaux qui voyagera continuellement tandis que la terre sera vendue ⁶². Justine, sœur d'un jeune homme qui a quitté la ferme au cours d'une scène familiale, refuse de se marier tant que son frère n'est pas revenu prendre sa place à la ferme; sans ce retour espéré et fêté joyeusement, celle-ci fût tombée en d'autres mains. Son père lui avait avoué : « J'ai moins de goût pour la Musse, parce que je ne la laisserai à personne ⁶³. »

Pierre Noellet attiré vers la capitale par l'espoir d'y être quelqu'un, Jacques mort des suites d'une maladie contractée à la caserne, le métayer n'avait plus de fils pour perpétuer son nom et sa race. Quand le fils du charron se propose comme mari de sa fille aînée et continuateur de sa lignée, « il oublia pour un instant sa peine, en voyant qu'un fils lui était venu, que devant lui se tenait un vrai paysan, un Vendéen amoureux de la terre noire, un maître futur de la Genivière, de la même race que les vieux ⁶⁴. »

⁶¹ *La Douce France*, p. 71.

⁶² *Récits de la Plaine et de la Montagne*, p. 108.

⁶³ *Contes de Bonne Perrette*, p. 319.

⁶⁴ *Les Noellet*, p. 223.

Le fils aîné infirme, François aux chemins de fer, André parti à la recherche de terres plus fertiles dont l'entretien serait moindre et les gains multipliés, Lumineau, dont la fille aînée tenait un café au village, concentrait tout son espoir sur la personne de sa fille cadette. Celle-ci, à qui le père avait refusé l'autorisation d'épouser un valet de ferme d'une autre province, avait résolu de rester célibataire. Aux abois, Lumineau devait consentir à leur union. Le jeune homme, renvoyé quelques mois plus tôt, devint son héritier et successeur⁶⁵.

Son fils aîné mort au champ d'honneur, Maguern comptait sur Gildas pour lui succéder. Malheureusement celui-ci avait entendu une voix secrète dans son enfance et se destinait au sacerdoce malgré le refus paternel persistant; le cadet, Ange, après plusieurs années, devint chef de la ferme⁶⁶.

Gerbellière, malgré lui, avait dû donner son fils unique, Rémy, au sacerdoce, pour remplir la dernière volonté de son frère, Nicolas, mort à la guerre (1793) : « J'offre le sacrifice de ma vie, pour que de ta race il naisse un prêtre⁶⁷. » Annette, pour qui il avait trouvé plusieurs prétendants dont il favorisait tout particulièrement le dernier, Sosthène Luneau, s'obstine à prendre le voile quoique son père se fût senti trop fatigué pour attendre que sa fille puinée arrivât à l'âge du mariage⁶⁸.

Tout au contraire des familles de Montréaliens « qui se trouvent volontairement appauvris de leur maison et de leur terre et chargées d'or⁶⁹, le paysan français s'évertuera à garder ses terres dans sa famille, à n'importe quel prix, afin de conserver au sol le jeune paysan et d'encourager le vieux à continuer

⁶⁵ *La Terre qui meurt*, p. 272.

⁶⁶ *Magnificat*.

⁶⁷ *Ma Tante Giron*, p. 180.

⁶⁸ *Ma Tante Giron*.

⁶⁹ *Nord-Sud*, p. 44.

ses labours avec joie. La loi successorale qui morcelle le sol bouleverse l'héritage et retire un des meilleurs stimulants au travail, la pensée de la durée. Cette législation devrait être modifiée de telle sorte qu'un paysan pût transmettre ses terres intégralement à l'un de ses enfants « sans que les autres aient le droit d'exiger leur part en nature ou de la vente aux enchères ⁷⁰. » Les paysans s'arrangent d'ailleurs pour ne pas diviser leurs terres, d'abord en ayant des familles très peu nombreuses.

Des trois fils, Gérard devint prêtre, Jacques entra dans l'enseignement, et la culture fut le lot de l'aîné, Léo, qui garda l'ancienne propriété intacte. Chaque année, il donnait à ses frères « leur part de bénéfices ». Il ne la faisait jamais large ⁷¹.

A la mort des parents Fruytier, « on apprit que la Genivière avait été attribuée, en toute propriété, à Pierre et à Jeanne, qui rembourseraient en argent la part de Maximin et celle de Vincent ⁷². » Ces deux derniers, l'un officier dans l'armée coloniale et l'autre maître forgeron, avaient respectivement quitté la métairie depuis de longues années.

En 1896, Bazin mentionne une coutume encore répandue « dans tout le Midi de la France, d'attribuer à un enfant, qu'on appelle l'herté ou l'hertère, un avantage du quart, ou du tiers si l'on peut, dans les biens paternels ⁷³. » En Bretagne, afin qu'il n'y eût qu'une seule femme « pour gouverner la marmite, la volaille, les armoires et la table » et pour que « la métairie ne tombât pas en des mains mercenaires et qu'elle eut son compte de bons tâcherons », fréquemment des frères aînés ou des oncles embrassent l'état de célibataire ⁷⁴.

⁷⁰ *Pages Religieuses*, p. 301.

⁷¹ *Baltus le Lorrain*, p. 20.

⁷² *Il était quatre petits enfants*, p. 234.

⁷³ *En Province*, p. 78.

⁷⁴ *Mémoires d'une vieille fille*, pp. 165-6.

Des Basques qui fournissent les deux tiers des émigrants français vont coloniser l'Amérique du Sud, poussés surtout par « le désir de ne pas voir émiettée ou vendue la petite terre patrimoniale ⁷⁵. » Elle est léguée au fils aîné ou à la fille aînée, et les cadets, réduits à leur stricte part légitime, apprennent un métier et s'expatrient, parfois pour quelques années et souvent pour toujours ⁷⁶. » Ce peuple « rétablit, autant qu'il est en son pouvoir et dans l'étroite limite permise par le Code, une sorte de droit d'aînesse ⁷⁷. »

A la Haussière, le métayer dont les trois fils se refusaient à la vie conjugale pour travailler tranquilles et heureux à la ferme, se plaignait : « Je mourrai sans vous voir établis ⁷⁸. » Deux charpentiers âgés sont si pressés de voir leur neveu en ménage qu'ils se préparent à contruire une maison, à la meubler, à procurer une femme afin qu'il s'établisse aussitôt son tour de France terminé ⁷⁹.

Assuré d'un successeur, le métayer se livre au repos de la retraite. Jean Guillaume dit à sa femme : « Je n'en peux plus ! Toi, la mère, tu as grand besoin de te reposer aussi... nous nous retirerons dans Muzillac, pas loin de l'église ⁸⁰. »

Si les vieux demeurent à la métairie, ils se laissent doucement remplacer. Jeanne Fruytier ajoute aux siennes de nouvelles besognes pour que sa mère puisse se reposer un peu. « Elle procédait, habilement, avec tant de bonne humeur, en s'excusant s'il le fallait, que la mère ne pouvait ni se fâcher, ni

⁷⁵ *En Province*, p. 88.

⁷⁶ *En Province*, p. 89.

⁷⁷ *Idem*, p. 89.

⁷⁸ *Mémoires d'une vieille fille*, p. 126.

⁷⁹ *Contes de Bonne Perrette*, pp. 54-7.

⁸⁰ *Magnificat*, p. 173.

même souffrir de se voir ainsi remplacée, et se résignait à mesure, comme nous devons le faire en vieillissant, à devenir moins nécessaire, dans le royaume qu'elle gouvernait encore⁸¹. »

*
**

Nous avons vu que le « paysan a du mal à donner, parce que toute sa vie se passe à prévoir⁸². » Pierre et Antonin, heureux du retour à la terre du maître forgeron Vincent, hésitent et laissent le nouveau venu payer les frais de la dépêche qui doit annoncer la bonne nouvelle à leur frère d'Afrique⁸³. En Anjou, le paysan est souvent riche; « s'il ne l'est pas, trois fois sur quatre, c'est qu'il n'a pas voulu l'être⁸⁴. » Tout son gain, sortant du sol, se réalise au temps de la moisson. Le riche paysan Corrieu se délecte à la perspective d'une bonne récolte; « il entra dans son champ, et il se mit à rire, car l'avoine était belle et drue. Il calcule le prix qu'il en retirerait, cette année, et discute avec lui-même la date où la moisson serait bonne à couper⁸⁵. » La moisson leur représente un travail et une richesse tels qu'à la guerre, des paysans, devant un champ de blé menacé, s'emparent de leurs couteaux, de leurs baïonnettes et se mettent à faucher. « Allez donc demander de la discipline à des paysans de France qui voient qu'un champ de froment va se perdre⁸⁶. » Un métayer craonnais dont le fils, maître d'une ferme, était absent, devant les ravages d'un incendie, « gémis-

⁸¹ *Il était quatre petits enfants*, p. 225.

⁸² *Il était quatre petits enfants*, p. 314.

⁸³ *Idem*, p. 314.

⁸⁴ *Paysages d'Anjou*, p. 15.

⁸⁵ *Récits de la Plaine et de la Montagne*, p. 216.

⁸⁶ *Nouveaux Oberlé*, p. 360.

sant, inutile, ne semblait plus avoir de volonté que pour contempler, de ses yeux dilatés et pleins, la moisson, les deux meules jumelles de foin et de paille, qui s'en allaient en flammes... le vieux répétait pour la centième fois : « Qu'est-ce que mon fils va dire ? Plus rien à donner aux bêtes ! ⁸⁷ »

Fruytier, le soir de la foire, ses comptes faits, dit à sa femme : « Je suis content, tout va bien chez nous. C'est bon d'être heureux, qu'en penses-tu, Marie ? » « Sans doute, répondit-elle ; mais ça donne bien du mal ⁸⁸. »

L'utilisation de ces gains peut nous intriguer. Fruytier augmentait l'étendue de ses terres, liquidait ses dettes et multipliait les revenus dont il eut à se servir pour élever sa famille ⁸⁹. Lumineau, obligé de verser annuellement un fermage assez élevé, eut si peu d'argent disponible qu'il fut obligé d'avoir recours à ses enfants pour s'acquitter du fermage sur les instances du régisseur ⁹⁰. M. Fortier n'épargnait ni lui ni ses domestiques, dans une lutte continuelle contre le sol et les intempéries, pour amasser dix mille l'an, son lourd fermage ⁹¹. Donatienne et Louarn, traqués par la misère, assis un soir sur la marche du seuil, s'ingénierent à trouver un moyen de s'acquitter de leurs dettes. L'unique solution paraissait être la vente de la seule bête de l'étable, la vache ⁹².

Le Midi, l'Hérault en particulier, jouissait d'une véritable opulence grâce à ses riches vignobles jusqu'en 1875, époque où le phylloxera s'attaqua à la vigne avec acharnement ⁹³. « Le

⁸⁷ *Récits de la Plaine et de la Montagne*, p. 131.

⁸⁸ *Il était quatre petits enfants*, p. 18.

⁸⁹ *Idem*.

⁹⁰ *La Terre qui meurt*, p. 17.

⁹¹ *Le Blé qui lève*, p. 48.

⁹² *Donatienne*, p. 4.

⁹³ *En Province*, p. 103.

moindre paysan faisait fortune », et étourdi, « se demandait comment dépenser ses revenus ». Il s'imagina que le mieux serait de meubler sa maison en bourgeois ; y réussissant maladroitement, et il aspirait à élever sa fille comme une dame, à donner à son fils une instruction classique « afin de bien établir que le père pouvait s'offrir ce luxe en la personne de son enfant ⁹⁴. »

Il est à croire néanmoins que cet étourdissement, dû à la richesse, est plus marqué chez ces méridionaux vigneron que chez les riches paysans des autres régions.

Un exemple très différent d'avidité nous est donné dans ce personnage méprisable de Jean-François Lemanceau. Trop avare pour réparer ses bâtiments décrépits ⁹⁵, furieux qu'on fasse allusion à sa richesse, un pot de grès rempli d'or et caché dans le mur, il s'enfuira après la crue qui a failli lui coûter la vie mais a rasé ses constructions et englouti son or, sans lequel l'existence n'a plus de sens pour lui. Le remords le poursuivait aussi d'avoir laissé périr au grenier sa servante endormie au moment critique du débordement alors que l'égoïsme féroce de l'instinct de conservation avait dominé tout autre sentiment.

« En chef de ferme vigilant », le maître Halapié assista aux préparatifs du départ de son valet de ferme congédié ⁹⁶, afin que rien ne disparût. D'autre part, Maguern, appauvri par la guerre, oblige sa femme à laisser au dehors une paire de draps que son frère, endetté, lui volera certainement : « Je ne peux pas toujours donner de l'argent, mais si je veux faire aumône de mes draps, personne ici n'a le droit d'y redire ⁹⁷.

⁹⁴ *En Province*, p. 103.

⁹⁵ *Idem*, p. 267.

⁹⁶ *Croquis de France*, p. 283.

⁹⁷ *Magnificat*, p. 26.



Eloigné des voisins, attaché au sol cultivable d'une façon ou d'une autre, en toute saison dans les régions de climat maritime, faute de temps et d'argent, le paysan s'intéresse peu à tout ce qui se passe loin de chez lui. L'enseignement primaire que reçut Cloquet vers 1860 se limitait à l'écriture, la lecture, l'arithmétique et le catéchisme, mais ces notions lui avaient été si solidement apprises qu'à cinquante ans passés, « s'il ne savait guère écrire, faute d'usage, il comptait fort bien, lisait les journaux, les affiches et même « l'écriture moulée », sans difficulté ⁹⁸. » Ces connaissances, estimaient ses maîtres, devraient l'avoir « suffisamment armé pour vivre honnêtement, résister à tout mal du dehors et du dedans et conseiller plus tard les enfants qui naîtraient de lui ⁹⁹. »

Les travaux agricoles, routiniers et durs, absorbent les esprits durant de longues journées. Le soir trouve les cultivateurs trop exténués pour qu'ils soient capables de lecture. Cette circonstance ne doit pas trop nous arracher de condoléances, car des personnes d'une formation aussi peu développées, sans guide, se livreraient aux plus mauvaises lectures. Gilbert Cloquet, dans ce cas, « aurait eu toute chance de gâter sa raison, qu'il avait saine et point fumeuse ¹⁰⁰. »

Jacques souffrant à la caserne, reçoit la visite de sa mère inquiète. Elle le supplie de lui écrire. Le jeune homme, à peine sorti de l'école, lui répond : « J'ai essayé, je ne sais plus ¹⁰¹. » Le sergent Voulpin et le caporal tambour Royaumont durent

⁹⁸ *Le Blé qui lève*, p. 42.

⁹⁹ *Le Blé qui lève*, p. 42.

¹⁰⁰ *Idem*, p. 56.

¹⁰¹ *Les Noëlet*, p. 123.

subir l'épreuve d'une dictée qu'ils réussirent « vraiment pas mal » étant donnée la difficulté de l'orthographe : « Lorrain, système, hallali, les mots difficiles abondaient ¹⁰². » Bazin remarque dans ses « Pages Religieuses », qu'après dix, vingt, trente ans, un grand nombre d'ouvriers ou de paysans ne savent plus guère écrire; ils ont peu lu, et c'est souvent un bien, à cause de la qualité des livres qu'ils auraient pu lire; ils continuent à calculer, à peu près, pour leur commerce ou leur ménage ¹⁰³.

Leur vocabulaire paysan, simple et expressif, se restreint à la vie qu'ils mènent. Noellet et sa fille Antoinette, au bureau du journal, sont complètement déroutés par les affiches : « Administration, Rédaction » ¹⁰⁴. Quoique fort attentif à ne pas employer les mots nouveaux qu'il apprend à l'école du soir, Maximin laisse échapper à propos du froid : « le froid reprend son empire ¹⁰⁵. » Maîtresse Fruytier se détourne, aussi vivement que s'il lui eût manqué de respect : « Comment dis-tu ?... Te voilà encore qui ne parles plus comme nous autres ! » Sur l'assurance qui son instituteur le lui avait appris, elle se tranquillisa : « J'ai confiance en lui. » Elle n'était ni contente ni fâchée ¹⁰⁶.

Sans livres ni journaux, les anciens tenaient presque toutes leurs connaissances, du chant d'église, des expériences personnelles, des récits, des voyageurs ou des voisins. La vieille « mère Chaussée avait entendu sept fois au moins les chantres de la paroisse modifier la formule du « Domine salvum »; et, tantôt par « regem », tantôt par « imperatorem », tantôt par « rem-

¹⁰² *Guide de l'Empereur*, p. 205.

¹⁰³ *Pages religieuses*, p. 245.

¹⁰⁴ *Les Noellet*, p. 247.

¹⁰⁵ *Il était quatre petits enfants*, p. 100.

¹⁰⁶ *Idem*, p. 101.

publicam », elle avait appris que la France changeait de gouvernement ¹⁰⁷. »

Leur ignorance de la géographie atteint le comble. Le Vendéen Noellet, quand il reçoit une lettre timbrée de Fontainebleau, se renseigne auprès du facteur : « Je ne connais pas ce nom-là, est-ce que c'est loin de Paris ? A peu près comme d'ici à Nantes ¹⁰⁸. »

M^{me} Fruytier, dont le mari avait fait son service militaire en Algérie alors qu'ils se connaissaient déjà, ignorait si cette région se trouvait hors de France ¹⁰⁹ ! André, revenu du service militaire et d'esprit éveillé, lecteur passionné des journaux dominicaux et des livres à sa portée, parle à son père de la fertilité des pays exotiques, et prononce les noms d'Amérique, d'Australie, de Chine et de Japon, au grand étonnement de ses auditeurs. Il ajoute : « Il y a des pays, en Amérique, où on peut aller sans délier sa bourse. » « Allons donc ! » s'écria le valet. « Oui, le gouvernement paye le passage du cultivateur. Il le nourrit à l'arrivée. Il lui donne, pour s'établir, trente hectares de terre. » Cette fois, le père hocha la tête, désarmé par l'énormité de l'affirmation, et dit, d'un air de mépris : « Tu racontes des menteries, mon garçon. Trente hectares, ça fait soixante journaux. Moi, je ne lis pas souvent, c'est vrai. Mais je ne me laisse pas raconter toutes les histoires que tu crois comme Evangile. Soixante journaux ! Les gouvernements seraient vite ruinés, s'ils faisaient un cadeau pareil à tous ceux qui en ont envie ¹¹⁰. »

Pour entreprendre un voyage, il faut un motif sérieux. Le père Gerbellière emmène en charrette sa fille et la jeune châte-

¹⁰⁷ *Guide de l'Empereur*, p. 172.

¹⁰⁸ *Les Noellet*, p. 237.

¹⁰⁹ *Il était quatre petits enfants*.

¹¹⁰ *La Terre qui meurt*, p. 160.

laine, laissée seule par sa tante, pour visiter sa sœur. Mêlant le travail au plaisir, les gens du bourg et des métairies voisines avaient chargé les voyageurs de commissions pour leurs parents ou leurs amis de Pouancé¹¹¹. C'est seulement le désir de rendre service à Roussille qui fait envisager un déplacement à la faiseuse de capes, déjà âgée et qui hésite ainsi. « C'est que, depuis quarante ans, je n'ai jamais dépassé la ville de Challans », où l'on se rend par tramway. Interrogée au sujet de ce pays où réside Jean Nesmy, Roussille « toucha trois fois, du bout du doigt, la robe noire de la Michelonne ». « Ici, dit-elle, la ferme de Nouzillac, où il travaille; là une paroisse qui a nom la Flocellière, et là les Chatelliers, où il y a le château, la maison de chez lui. » « Je ne connais pas ces noms-là, mignonne. » « Des collines, et beaucoup d'arbres. Quand le vent souffle de Saint-Michel, il pleut sans jamais manquer. Pouzauges n'est pas très loin. » « J'ai entendu parler de Saint-Michel et de Pouzauges, dans ma petite enfance, par des Boquins qui venaient chez nous chercher de la cendre¹¹². »

Le Breton Louarn se met en route vers la Vendée qui est pour lui tout le reste de la France, région fertile où la paye est élevée. Arrivé à la Loire dont le nom « ne lui disait rien; il pensait aux eaux qui montent et se retirent sur les grèves; il pensait aussi que, de l'autre côté, ce devrait être enfin la Vendée¹¹³. »

« Marchant à larges enjambées, comme s'il suivait sa char-rue, sans plus d'étonnement ni de hâte, Noellet se promenait à Paris qui pour lui n'avait qu'un attrait: son fils¹¹⁴. » Il

¹¹¹ *Ma Tante Giron*, p. 92.

¹¹² *La Terre qui meurt*, p. 313.

¹¹³ *Donatienne*, p. 157.

¹¹⁴ *Les Noellet*, p. 246.

retourne en Vendée sans avoir même jeté un coup d'œil sur Notre-Dame. Lumineau, au village, fut étonné et blessé d'apprendre que son fils pourrait le voir seulement le travail achevé, tandis que le contrôleur grommelait : « Ces paysans, ma parole, ça ne se doute de rien ; ça se croit partout dans ses champs ¹¹⁵. »

Toutefois, certains paysans s'intéressent à la géographie dans la mesure où elle a quelque rapport avec leur vie. Roussille fait parler Nesmy, sur son pays où elle compte vivre avec lui dès leur mariage encore très incertain. André émigré en Amérique, son père demande à Mathurin une géographie : « Je voudrais voir l'Amérique. » « Voilà celle du Sud, dit Mathurin. Et voilà la mer. » Le métayer médita un long moment sur les mots que disait Mathurin. Il fit effort pour les rapporter à ce pauvre dessin lamentable, et secoua la tête : « Je ne peux pas me figurer où il est, dit-il tristement, mais je vois qu'il y a de la mer, et qu'il est perdu pour nous... » ¹¹⁶

Parfois un peu de curiosité ou désir de mettre à profit le voyage. Fruytier s'arrêta longuement devant la cathédrale de Nevers et même achetait des cartes postales pour les femmes ¹¹⁷. M^{me} Noellet et ses filles, dans la ville inconnue où elles visitèrent Jacques, profitèrent de l'occasion pour faire leurs achats de « choses convoitées depuis des mois » ¹¹⁸.

¹¹⁵ *La Terre qui meurt*, Calmann-Lévy, 1932, p. 226.

¹¹⁶ *Idem*, p. 224.

¹¹⁷ *Il était quatre petits enfants*, pp. 127-8.

¹¹⁸ *Les Noellet*, p. 118.

*
**

Le paysan sédentaire comprend difficilement qu'on puisse aimer la vie ambulante ou une existence menée au loin. Il se méfie des personnes émigrées d'autres provinces et qui s'installent chez eux.

Vincent, apprenti charron, revient chez lui après une absence d'un mois. Il sent nettement un reproche amer dans les yeux des siens, qui semblent interroger : « Est-ce qu'il a le plaisir de voir, comme nous, le fruit de son travail croître et se former pendant plus de six mois, et de le vendre ensuite au marchand ? Est-ce qu'il se repose quand il est las, comme le père, en changeant de fatigue, libre de sa méthode et maître de ses heures ? Regarde-t-il, matin et soir, du pas de la porte, le soleil qui se lève ou qui se couche ? A-t-il un chien gambadant et câlin comme Courard pour l'accompagner à la promenade ? Mange-t-il quelquefois de la galette, et le boulanger de là-bas a-t-il un secret pareil à celui de Marie Fruytier ? ¹¹⁹ »

Pierre Noellet, revenu au pays pendant les vacances, inspire un mépris mélangé de jalousie à ses anciens camarades de classe. Au cabaret ils se vengent en l'appelant ironiquement « Monsieur ». Aux instances de Pierre ils répliquent : « Tu nous méprises tous ! C'est ta faute, je pense, si tu oublies de nous saluer dans le bourg, si tu as honte de boire un verre de vin avec nous et de nous tenir compagnie. Tu as fait semblant de ne pas me voir, dimanche. Ton frère laboure comme nous. » Orgueilleusement, Pierre prétendait qu'ils le jalouaient tous ; mais « il se sentit étranger parmi ceux de sa race, renié, chassé

¹¹⁹ *Il était quatre petits enfants*, pp. 127-8.

par eux. L'enfant avait dédaigné la terre, et la terre à son tour, rejetait l'homme ¹²⁰. »

Annette s'imaginait par le fait que Pierre venait de Paris et qu'il s'habillait autrement que les remueurs de sol qu'il devait être riche ¹²¹.

Quiconque a abandonné la terre y sera méprisé s'il revient, même mû par le désir de reprendre les travaux agricoles. Mais s'il n'y a pas abandon, on ne lui en veut pas.

Ceux qui travaillent la moitié de l'année à Paris et le reste du temps dans leurs pays reçoivent un bon accueil au retour; tel le client de Donatienne : « Quand je reviens, moi, on m'attend toujours pour être parrain ¹²². »

Jean Fauveau, à la Noël, revient chez lui après une absence de sept mois. A l'église il se contente de rester tout au fond avec les pauvres et les mendiants. En ce jour où tout chrétien devrait pardonner, « il avait lu sa déchéance dans le salut bref des anciens, qu'au sortir de la messe il avait cru devoir saluer, et qui répondaient d'un signe de tête, sans lever le chapeau, comme on fait pour les gens de peu ¹²³. » Il mit la main à la charrue le lendemain et fut immédiatement réhabilité.

Le maître forgeron Vincent dut patienter longtemps avant de reprendre son ancienne place à la ferme. Dans les premiers temps, toute occupation vraiment agricole lui fut refusée. Ses frères et par la suite les voisins voulurent bien lui confier les instruments à réparer. Vexé et peiné, le brave homme s'y soumit, lui charron depuis vingt-deux ans, mais ses parents persistaient à douter de sa persévérance. Sa sœur Jeanne lui conseille

¹²⁰ *Les Noellet*, pp. 82-85.

¹²¹ *Idem*, p. 134.

¹²² *Donatienne*, p. 167.

¹²³ *Idem*, p. 303.

un jour d'aller cueillir des feuilles de choux pour les bestiaux affamés de verdure. Trempé de pluie, il rentre chargé de feuilles. Sa cause est instamment gagnée. On décide qu'il serait admis à tous les travaux; même la famille se réjouit de posséder une personne capable de rédiger les lettres difficiles, à discuter les feuilles d'impôt avec le percepteur, d'aider les enfants dans leurs études et de réparer les ustensiles et les constructions ¹²⁴.

L'hostilité que témoignèrent les paysans pour ceux qui reviennent se dissipe plus ou moins une fois que l'individu a bien prouvé sa sincérité.

Même les personnes en relations avec l'étranger provoque le mépris du paysan. Le messenger mariera difficilement sa fille, lui dont les relations sont trop nombreuses, dont la vie n'est pas, comme celle du paysan, « exposée au contrôle de toutes les heures et de tous les regards ¹²⁵. » Le taupier inspire un éloignement pareil ¹²⁶. Tandis que devant le preneur de rats, tout à fait ambulant, le paysan se demande : « Quelle sorte de passé il faut avoir pour exercer un pareil métier ¹²⁷. »

Leur indifférence envers l'étranger disparaît rarement. Cependant un voyageur en vacances dans un petit village breton, raconteur d'histoires, « où revivait la Bretagne et d'où Dieu n'était pas absent », gagne tant l'estime des paysans qu'à son départ un des leurs lui dit : « Il n'y a qu'un mois que vous êtes chez nous, monsieur, et c'est pourtant comme si vous étiez né dans le pays ¹²⁸. » Même, un soldat, qui à la caserne n'aurait pas dû tarder « à reconnaître qu'un Provençal valait autant

¹²⁴ *Il était quatre petits enfants*, pp. 229, 309, 315.

¹²⁵ *En Province*, pp. 238-240.

¹²⁶ *Ma Tante Giron*, Calmann-Lévy, 1927, p. 137.

¹²⁷ *En Province*, p. 246.

¹²⁸ *Mémoires d'une vieille fille*, p. 251.

qu'un Béarnais ou qu'un Limousin ¹²⁹ », ressaisi par la campagne bien qu'il ait voyagé, se met en garde contre ceux qui voyagent ¹³⁰. »

Notre écrivain parmi les Anglais, dans leur home s'aperçoit « qu'il reste quelque chose de commun entre des hommes si différents. Il reste l'humanité, tout simplement, l'essentiel, le meilleur de la sensibilité, et tant d'idées qui donnent un air de famille au monde civilisé ¹³¹. » On s'attendrait à le voir critiquer l'attitude méprisante et distante des paysans en face d'un étranger. Pourtant il loue cette réserve dans un traité sur les paysans de Batz, faisant valoir « une fierté, un certain mépris de l'étranger qui témoignent d'une noblesse ¹³². »

Le long de la Loire, « on ne salue pas l'étranger ¹³³. » En Bretagne, un paysan, chauffeur par occasion, hospitalier au point d'offrir la conduite à tous les passants, conversait avec réserve et brièvement avec sa cliente, « craignant de laisser voir le fond religieux de sa race. Il avait peur d'être trahi, peur de vexations « impossibles à préciser ».

A une réunion où l'on commémorait le souvenir de la guerre, Poilane insinuait que le Lorrain présent, et fort gêné, avait eu « des parents de l'autre côté ! ¹³⁴ » M. de Clairépée, actif dans les œuvres et connu pour son amabilité, eut à essuyer le reproche foncier des paysans l'accusant « de tirer origine des montagnes cévenoles et de n'être, en somme, Provençal que depuis deux siècles ¹³⁵. »

¹²⁹ *Contes de Bonne Perrette*, p. 234.

¹³⁰ *Idem*, p. 238.

¹³¹ *Nord-Sud*, p. 97.

¹³² *En Province*, p. 35.

¹³³ *En Province*, p. 5.

¹³⁴ *Baltus le Lorrain*, p. 147.

¹³⁵ *Nouveaux Oberlé*, p. 117.

Les paysans contemplaient Davidée Birot, institutrice depuis six mois, avec méfiance, parce qu'ils ne connaissaient rien d'elle, « la famille étant étrangère ¹³⁶. »

L'accueil glacial des paysans pour les voyageurs s'explique par la peur souvent fondée d'accueillir ou mendiants ou voleurs ou des incendiaires. A Gentioux, d'autre part, le carrier Louarn, ouvrier installé depuis sept ans déjà, « n'était, comme au premier jour, qu'un ouvrier qu'on tolère, un étranger dont on se défie ». L'errante qui s'occupait des enfants, lui faisait remarquer que dans ce pays il n'y avait jamais eu pour eux « que de la misère, et du mépris. Qui est-ce qui te regarde seulement ici?... tu es le chien de tout le monde ¹³⁷. »

Les migrations des pauvres Bretons dans toute la France, les mépris et les souffrances qu'ont à essuyer ces émigrés, ont inspiré, outre « Donatienne », de nombreuses pages à notre écrivain. Renée, la directrice à l'Ardésie, s'écrie : « Nous avons trop de Bretons! ¹³⁸ » Dans le même village une colonie de mineurs polonais s'était établie ¹³⁹. Depuis toujours les paysans des diverses provinces se sont prêté main forte à cause des familles peu nombreuses et de l'abandon des champs par la jeunesse désireuse de travailler moins pour gagner davantage, refusant les métiers durs comme ceux des carrières, malgré la paye assez élevée ¹⁴⁰; les terres exigent tant d'ouvriers que les Bretons encore nombreux n'y suffisent guère. Des Belges immigrent aux époques de presse ¹⁴¹. Les Espagnols et les Polonais

¹³⁶ *Davidée Birot*, p. 40.

¹³⁷ *Donatienne*, p. 244.

¹³⁸ *Davidée Birot*, p. 18.

¹³⁹ *Idem*, p. 307.

¹⁴⁰ *Le Moindre Effort*, p. 5.

¹⁴¹ *Le Moindre Effort*, p. 22.

immigrent et s'assimilent aux Français. Bazin apprécie surtout l'arrivée de ces derniers qu'il estime voisins de nos paysans d'autrefois, « par le tempérament, par un fonds de générosité, par un peu de fantaisie, et par beaucoup de foi ¹⁴². » Même ce dernier motif ne suffit pas à ses yeux pour que les étrangers remplacent des Français; ceux-ci, avant tous, « doivent prendre soin de la terre française ¹⁴³. »

Le paysan se sent supérieur aux ouvriers, même aux messagers au sujet desquels « il se rend vaguement compte qu'il y a une distance entre demander son pain à des clients de hasard, disséminés, dont on dépend plus ou moins, et l'attendre de la terre, de son champ immobile et soumis ¹⁴⁴. Quand passait le régisseur du marquis, Lumineau s'absorbait au travail avec une attention feinte et l'obligeait à s'approcher sans se déranger lui-même le moins du monde. Puis, « quand il eut marqué, par un temps de silence et de labeur, la supériorité d'un chef de ferme sur un employé à gages, il se redressa » et daigna lui parler ¹⁴⁵.

Il considérait aussi comme inférieure à lui, tout citadin ou villageois dépendants des hommes. En route vers la gare « il salua la patronne de l'hôtel des Voyageurs, répondit au salut de quelques boutiquiers », « en marquant bien, par le peu d'ampleur de son coup de chapeau, toute la supériorité d'un métayer sur un trafiquant ¹⁴⁶. »

Pour le même motif, Gingolph, pauvre mousse breton, favo-

¹⁴² *Idem*, p. 23.

¹⁴³ *La Campagne française*, p. 44.

¹⁴⁴ *En Province*, p. 240.

¹⁴⁵ *La Terre qui meurt*, p. 200.

¹⁴⁶ *Idem*, p. 107.

rise peu « la vocation de sa sœur » ; « il avait en petite estime le métier de couturière ¹⁴⁷. »

Leur mépris s'étend même aux choses de provenance étrangère, telles que les pommes de terre. Les habitants de la Ville-au-Rouet, sur la mer, témoignent d'une « secrète défiance contre ce qui vient par terre de l'étranger, marchandise ou marchand, idée : car ce qui vient par mer est généralement bien accueilli ¹⁴⁸. » Lumineau du Marais « n'estime guère tout ce qui n'est point de chez lui ¹⁴⁹. »

Les projets de Vincent d'introduire à la ferme des nouvelles inventions pour la culture et le progrès suscitent l'admiration de ses auditeurs, tandis que Pierre se tait, sceptique. Les journaux, chez quelques-uns, provoquent un certain dédain difficile à surmonter ¹⁵⁰. Le progrès, ses inventions et ses répercussions sur la vie agricole nous retiendront plus longuement par la suite.

*
**

Bazin émet cette affirmation : « La seule culture populaire profonde est la culture religieuse ¹⁵¹. » Le paysan d'autrefois surtout « avait l'intelligence traditionnelle de la foi : il savait sa religion, et ceux qui ont parlé de routine et de superstition n'ont pas dit vrai pour la grande masse rurale ¹⁵². » De même que George Sand, jusqu'à un certain point, il constate la trans-

¹⁴⁷ *Gingolph l'abandonné*, p. 67.

¹⁴⁸ *Mémoires d'une vieille fille*, pp. 252-3.

¹⁴⁹ *La Terre qui meurt*, p. 8.

¹⁵⁰ *La Terre qui meurt*, p. 149.

¹⁵¹ *Pages religieuses*, p. 245.

¹⁵² *Idem*, p. 10.

formation de certains rites païens dans le culte populaire. La « carreto » de Saint Eloi se compose de nombreuses charrettes garnies des meilleurs fruits de la moisson se suivant aux cris et à la joie des méridionaux, « dansant de plaisir aux fêtes déguisées de Cérès et de Bacchus ¹⁵³. »

La foi naïve et profonde des aïeux a pu rester quasi intacte chez les paysans de certaines régions françaises. La veuve, Rosalie Lobez, pauvre mère chargée d'une nombreuse famille, puisait toute sa force dans sa foi, non une « foi ignorante et de simple tradition, mais pénétrée, méditée et aimée ¹⁵⁴. » Sa pensée orientée toujours vers des idées sublimes se révèle par des phrases formulées à l'improviste résumant des jours de méditation, et on découvre là le type éternel de « l'humanité rachetée et déifiée ¹⁵⁵. »

« Son mari, pourtant, n'avait jamais eu autant de compréhension des choses religieuses, ni cette tendresse de Dieu ¹⁵⁶ », et cette observation s'applique fort souvent aux paysans, moins prêts à se sacrifier pour l'Eglise.

La croyance des paysans repose parfois sur un solide fondement quoi qu'ils lisent moins les livres saints ¹⁵⁷. Au départ prochain de son fils pour la caserne, Fruytier rappelle à sa famille qu'« il faut prier les uns pour les autres » ¹⁵⁸. La page la plus usée du livre portait cette formule belle et sublime que lut le fils, devant sa mère éplorée : « Répandez, Seigneur, vos bénédictions sur mes parents, mes bienfaiteurs, mes amis et

¹⁵³ *Nouveaux Oberlé*, p. 116.

¹⁵⁴ *Gingolph l'abandonné*, p. 55.

¹⁵⁵ *Idem*, p. 56.

¹⁵⁶ *Idem*, p. 59.

¹⁵⁷ *Idem*, p. 57.

¹⁵⁸ *Il était quatre petits enfants*, p. 176.

mes ennemis; secourez les pauvres, les prisonniers, les affligés, les voyageurs et les agonisants ¹⁵⁹... »

Impuissant à retenir ses enfants décidés à émigrer à la ville, et privé de tout secours de M. Meffray, Lumineau le menace, inspiré par cette pensée chrétienne qui monte d'un cœur blessé : « Là où ils vont, ils se perdront tous les deux. Vous répondrez de leur salut éternel ¹⁶⁰... » Le failli, ivrogne, maraudeur et voleur de draps, Corentin, auquel sa fille avait demandé si la vocation ecclésiastique de Gildas devrait être favorisée par ses parents, commande, sur son lit de mort : « Ne va pas contre Dieu ¹⁶¹ ! »

Pour les croyants, l'assistance à la messe dominicale est « un devoir religieux et aussi une occasion de réunion de plaisir ¹⁶². » André, revenu de la caserne, se remet avec facilité à l'habitude d'aller à la messe ¹⁶³.

A moitié instruite de la religion, la femme de Cloquet, qui travaillait le dimanche, pour toute la fortune de M. le Marquis, « ne se serait pas vue coudre entre Noël et le premier de l'an, ni contrainte de laver « un jour de bonne Dame ¹⁶⁴. »

Les Bretonnes affligées du naufrage et des deuils organisèrent des neuvaines où elles récitèrent le rosaire tout le jour à l'église ¹⁶⁵.

Le pauvre Lumineau, en présence de son fils décédé dans la

¹⁵⁹ *Il était quatre petits enfants*, pp. 176-7.

¹⁶⁰ *La Terre qui meurt*, p. 88.

¹⁶¹ *Magnificat*, p. 167.

¹⁶² *La Terre qui meurt*, p. 121.

¹⁶³ *Idem*, p. 113.

¹⁶⁴ *Le Blé qui lève*, p. 65.

¹⁶⁵ *Madame Corentine*, p. 149.

yole, supplie : « Seigneur ! faites qu'il ne parte pas sans ses Pâques ¹⁶⁶. »

Le père Noellet, qui pendant un an avait refusé de croire au désir exprimé par son fils d'entrer dans les ordres, portait toujours un chapelet sur sa personne. Il donna ce rosaire à Pierre blessé à mort qui posa la petite croix sur ses lèvres « et mourut dans ce baiser ¹⁶⁷. »

Ils attachent une grande importance à l'accomplissement des devoirs religieux extérieurs. Marie refuse d'aller à la messe de peur d'y rencontrer son mari dont elle vivait séparée depuis longtemps. Cette décision indigna sa mère. « Ne pas aller à la messe ! Sa fille ! Volontairement... cette fille, qui allait pécher contre le grand commandement dominical ¹⁶⁸. »

Parfois leur dévotion frise un peu la superstition. Le 3 mai, jour de l'Invention de la Sainte-Croix, ceux qui veulent assurer leur héritage, comme M^{me} Fortier, commandent une douzaine de croisettes en noisetier sacré « depuis qu'il servit de bâton à Saint Joseph en voyage » et les fera bénir ¹⁶⁹.

Dans certains pays l'Angelus n'inspire plus le sentiment qui dictait ces paroles à Millet : « J'ai peint ce tableau en pensant comment, lorsque nous travaillions aux champs, ma grand-mère nous faisait arrêter et ôter notre chapeau, quand sonnait la cloche, pour dire l'Angelus en souvenir de nos pauvres morts ¹⁷⁰. »

Pourtant une laitière montagnarde obligée de se lever très matin et de se mettre en route assez tôt pour arriver au village

¹⁶⁶ *La Terre qui meurt*, p. 329.

¹⁶⁷ *Les Noellet*, p. 320.

¹⁶⁸ *Champdolent*, p. 5.

¹⁶⁹ *Le Blé qui lève*, p. 53-4.

¹⁷⁰ *Notes d'un amateur de couleurs*, p. 140 (René Bazin, citation de Millet).

avant qu'il s'éveille, n'éprouva cependant aucune crainte, toute seule sur la route, car, dit-elle : « Je ne pars qu'après que l'Angélus a sonné. Et après l'Angélus, les Anges sont par les chemins ¹⁷¹. »

Aux anges gardiens, une marchande de beurre, voyageuse de nuit, avait confiance tant que son bébé l'accompagnait : « L'idée me venait que l'innocent me protégeait, et que plus d'une fois il me serait arrivé malheur si je ne l'avais pas eu avec moi. » En une certaine occasion, deux rôdeurs de nuit l'ayant attaquée, furent foudroyés par une puissance invisible, et restèrent comme évanouis le lendemain encore ¹⁷². »

Ces croyants comprennent l'importance du clergé surtout en Bretagne ou bien dans cette Vendée dont la fidélité à la foi religieuse est un des traits historiques les plus connus ¹⁷³.

Maguern refuse carrément de subvenir aux besoins de Gildas qui lâchait l'agriculture pour embrasser le sacerdoce. Mais sa nièce Anna fait la quête pour recueillir les six cents francs nécessaires. Une pauvre veuve lui offre avec magnanimité ses derniers deux louis : « Pour préparer à notre Bretagne un prêtre de plus, qu'est-ce qu'on ne ferait pas ¹⁷⁴ ? »

Arrivé au séminaire, Gildas apprend avec émerveillement que ses frais sont payés. Le supérieur lui assure : « Vous verrez mieux encore, dans la suite, toutes les charités que fait le peuple chrétien pour avoir un prêtre... élection plus belle que toutes les autres ¹⁷⁵. »

Les parents, invités à faire le plus grand des sacrifices en

¹⁷¹ *La Douce France*, p. 74.

¹⁷² *Contes de Bonne Perrette*, p. 24.

¹⁷³ *Paysages et Pays d'Anjou*, p. 14.

¹⁷⁴ *Magnificat*, p. 209.

¹⁷⁵ *Idem*, p. 226.

la personne même de leurs enfants, s'y prêtent parfois avec moins de bonne volonté, les pères surtout se montrent souvent récalcitrants.

Le curé de Fonteneilles, en se vouant au sacerdoce, a réalisé les rêves de sa mère veuve, et il lui écrit : « Il y a beaucoup de mères, comme toi, qui ont une âme de prêtre et qui l'ont donnée à leurs enfants ¹⁷⁶. »

A la nouvelle que Pierre voulait entrer dans les ordres, la mère Noellet fut ravie. « Elle enviait, dans le fond de son âme, plusieurs femmes du bourg qui avaient un enfant ou curé ou vicaire et qu'on voyait se promener avec lui, à de rares intervalles, émues, partagées et comme embarrassées entre la tendresse pour le fils et le respect pour le prêtre ¹⁷⁷. »

M^{me} Maguern, à qui Gildas avait confié le secret de son appel au sacerdoce, le défend auprès du père qui s'obstine à ne rien entendre ¹⁷⁸.

Le souci de s'assurer un héritier et celui de tirer profit de ses enfants poussent les pères à entraver les vocations sacerdotales. Noellet résume les désavantages d'une telle perspective quand Pierre à quatorze ans prétend être appelé : « Se priver d'un aide déjà utile, renoncer à l'espoir de le voir un jour prendre la direction de la métairie, l'éloigner et s'obliger pour des années à de lourdes charges, la pension à payer, les livres, les habits, vraiment non ¹⁷⁹ ! » Au bout de douze mois, la demande étant renouvelée, il se résigne et supporte avec courage l'absence et les frais du jeune homme. Sa consternation et son indignation ne connurent aucune limite quand, après quatre ans

¹⁷⁶ *Le Blé qui lève*, p. 184.

¹⁷⁷ *Les Noellet*, p. 16.

¹⁷⁸ *Magnificat*, p. 133.

¹⁷⁹ *Les Noellet*, p. 14.

d'études, Pierre lui apprend qu'il ne voulait pas être prêtre ¹⁸⁰. L'année suivante son fils lui avoue avoir prétexté cette vocation comme la seule façon d'obtenir le consentement paternel pour faire des études ¹⁸¹. Le métayer qui supportait bien les dépenses des trois mille francs au séminaire, appelle maintenant vol l'usage de cet argent : « Car je ne les aurais pas donnés, si tu n'avais pas menti ¹⁸². »

Le père Gerbellière, dont le fils unique prêchait l'Évangile s'obstinait à ignorer la vocation religieuse chez sa fille Annette et tenait à la marier pour assurer à sa ferme un successeur immédiat afin de prendre sa retraite. « J'ai besoin d'un gendre pour conduire ma ferme. Pourquoi Dieu ne prend-il pas leurs enfants aux riches ¹⁸³ ? » Annette eut beau résister, Ma Tante Giron plaida sa cause en vain, et la jeune fille aux abois, son père ayant décidé son mariage avec Luneau pour la Toussaint, en devient folle et se noie la nuit ¹⁸⁴.

Usé par les travaux de sa ferme qui sont entrepris avec moins de mains et par l'aide qu'il donne aux voisins dont les maris combattent au front, Maguern s'indigne : « S'il veut donner l'exemple de la charité, il en a une à faire ici : aider son père ¹⁸⁵. » Il se moque du désir filial de secourir le monde : « Tu veux aider le monde, et tu n'a pas su aider ton père, qui est près de toi ¹⁸⁶ ! » Au fond il gardait un bon cœur de croyant généreux et quand pour la première fois l'abbé Maguern paraît devant lui en costume clérical, au souvenir de son obstination

¹⁸⁰ *Idem*, p. 62.

¹⁸¹ *Idem*, p. 88.

¹⁸² *Idem*, p. 91.

¹⁸³ *Ma Tante Giron*, p. 240.

¹⁸⁴ *Idem*, p. 263.

¹⁸⁵ *Magnificat*, p. 133.

¹⁸⁶ *Idem*, p. 180.

et de la lenteur avec laquelle il en est revenu, il désigne la mère du doigt : « Celle-là a compris tout de suite. Elle a donné son fils au bon Dieu comme si ç'avait été un boisseau de froment aux pauvres ¹⁸⁷. »

*
**

Les incroyants que Bazin s'applique à peindre nous intéressent par la possibilité de conversion qui est en eux ou simplement par le contraste de leurs idées et de leurs mœurs avec celles des pratiquants. Le Français « qui a perdu la foi sent obscurément le reproche des aïeux, et l'abandon de la vocation française. » La libre pensée y « est intolérante plus qu'en Amérique ou en Angleterre : elle entend le reproche de l'histoire qui la condamne ¹⁸⁸. »

Les lectures, les conversations, les compagnons conduisent à l'éloignement du prêtre qui aurait peut-être attiré Gilbert au presbytère; tous ces facteurs ont influé sur la lente évolution du jeune homme qui se détourne de la religion, lui qui était si fier d'accompagner sa mère à la messe, bien habillé et désireux de payer les deux chaises « en garçon qui gagne sa vie et qui a du cœur ¹⁸⁹. » Il cérait cette fois « à de petites raisons et à l'universel entraînement, parce que son esprit n'avait que peu d'amour, et que sa force était sans direction ¹⁹⁰. »

Les hommes de Fonteneilles, seulement indifférents, s'abste-naient d'aller à l'église, une fois leur communion finie, « sauf à Pâques, à la Toussaint, aux jours d'enterrement, et quelque-

¹⁸⁷ *Idem*, p. 255.

¹⁸⁸ *Les Nouveaux Oberlé*, p. 332.

¹⁸⁹ *Le Blé qui lève*, p. 50.

¹⁹⁰ *Idem*, p. 57.

fois le trois mai, jour de l'Invention de la Sainte Croix, où le curé bénit les croisettes « qui protègent les héritages ¹⁹¹. » Cloquet tenait à ce que sa fille fit sa première communion habillée le mieux possible. Même à l'office, lui et sa femme paraissaient « silencieux, graves, émus même », « mais l'émotion était toute paternelle, maternelle, humaine, et pareille à celle des parents qui conduisent leur fille à son premier bal ¹⁹². »

Phrosine ignorait tellement les cérémonies du culte qu'à l'enterrement de sa fille sa voisine fut obligée de la prendre « par le bras, pour lui indiquer qu'il fallait se lever, se rasseoir, s'agenouiller ¹⁹³. » Cloquet juge que le « temps des curés est passé ¹⁹⁴. » Quelle morale va-t-il enseigner à sa fille nonchalante et paresseuse ? Cloquet lui dit : « Allons ! Marie, il faut me faire honneur, il faut marcher droit, sagement, c'est ce que t'a dit bien des fois l'institutrice, n'est-ce pas ? Elle avait raison... Et puis tu me ferais peine si je te voyais mal famée dans la région ! » Il avait le sentiment que ses conseils étaient sans force ¹⁹⁵.

Sa vie dure et tourmentée lui a prouvé que la morale utilitaire, avec sa conception de la justice, manque de force. Ses compagnons, sa fille et lui-même « n'ont pas de quoi vivre ¹⁹⁶. » Il se convertit en Belgique et retourne à Fonteneilles pour dire « une fois, deux fois, dix fois », tant qu'il sera du monde, que leur justice manque la vie ¹⁹⁷.

Des mécréants méprisent ceux qui représentent la religion,

¹⁹¹ *Idem*, p. 49.

¹⁹² *Idem*, p. 71.

¹⁹³ *Davidée Birot*, p. 161.

¹⁹⁴ *Le Blé qui lève*, p. 124.

¹⁹⁵ *Idem*, p. 83.

¹⁹⁶ *Idem*, pp. 124, 263.

¹⁹⁷ *Idem*, p. 362.

et leurs secours même. La bonne Doctrovée donna à une pauvre du vieux vin pour soigner son mari, mais avec cette recommandation : « Vous ne lui direz pas d'où cela vient, pour qu'il ne se mette point à jurer ¹⁹⁸. »

D'autres acceptent bien la charité des sœurs à condition de garder leur liberté au sujet de la religion. Le Bolloch dit à la supérieure : « Je préfère vous le dire tout de suite : je ne crois pas à grand'chose, moi, je ne suis pas dévôt, je ne fais pas de mômeries. Et si on n'a pas la liberté de son opinion, je me ramène ¹⁹⁹ ! »

Malgré cette indifférence religieuse, nous rencontrons peu de mœurs vraiment corrompues, à la campagne, du moins dans l'œuvre de Bazin.

Louarn, abandonné par Donatienne, qui vit avec un amant à Paris, une fois sa place de nourrice perdue par suite de la mort de l'enfant, après de nombreuses tentations, poursuivi par la misère et fort incommodé des trois enfants, accepte une coureuse de route qui s'offre à soigner les enfants. Mais, sept ans plus tard, il souffrira encore, moins cependant à cause de la « durée de sa faute ²⁰⁰. » Il éprouve le besoin de blâmer Donatienne de l'avoir « réduit à la vie misérable et coupable qu'il menait. Car sa foi n'était pas morte en ce fils de Bretagne ²⁰¹. »

L'irrégularité des relations qu'avait Maïeul avec la balayeuse de classe lui défendit d'assister à l'enterrement de la fille de celle-ci ²⁰². Par la suite il refuse de la fréquenter, désolé d'avoir

¹⁹⁸ *Stéphanette*, 136.

¹⁹⁹ *Humble amour*, p. 113.

²⁰⁰ *Donatienne*, p. 247.

²⁰¹ *Idem*, p. 247.

²⁰² *Davidée Birot*, p. 160.

hâté la mort de la petite qui avait tant souffert de l'inconduite de sa mère.

Une « quérante de pain », hospitalisée chez les Loux pendant huit ans avait eu un enfant depuis son arrivée. A son départ, une bonne révéla à la veuve Loux que l'enfant était le fils de son défunt mari; sans répondre, la veuve souffrit de cette nouvelle ²⁰³.

Phrosine, laissée seule avec deux enfants, avait entrepris le métier de blanchisseuse et s'était beaucoup fatiguée pendant trois ans. Les gages insuffisants de balayeuse de classe, tous les métiers du village déjà occupés, la malheureuse s'était résolue à une vie irrégulière. D'ailleurs, quand Davidée reproche à Maïeul de la fréquenter il s'indigne : « Une femme, qui serait morte de faim sans moi ²⁰⁴ ! »

A ses moments, Bazin se désole sur la paroisse actuelle dont il esquisse avec rigidité le portrait : « Ces petites sociétés composées d'éléments presque semblables, dépourvues trop souvent par défaut de hiérarchie, sans cesse ramenées au terrestre, travaillées, de nos jours, par les erreurs des villes qui y trouvent peu de contradiction, et, de tout temps, par toutes les passions de l'homme, et d'abord par l'extrême passion de la richesse que certains confondent avec la passion de l'égalité, mais qui est, bien au contraire, celle de l'inégalité, ne cessant point d'envier, même quand elle a triomphé du voisin ²⁰⁵ ! »

Néanmoins, Bazin reste convaincu que « les masses populaires sont moins mauvaises et moins corrompues qu'on ne

²⁰³ *Mémoires d'une vieille fille*, p. 118.

²⁰⁴ *Davidée Birot*, p. 99.

²⁰⁵ *Fils de l'Eglise*, sur Jean-Baptiste Vianney, p. 240.

croît ²⁰⁶. » L'abbé Roubiaux, obligé de quêter pour le culte dans une région tout à fait hostile, s'attendait à un refus net et général ²⁰⁷. Gilbert Cloquet lui offrit une aumône pour le culte : « M. le Curé, je n'en use guère; mais ne pas en avoir du tout, ça ne me va pas. Je veux être enterré dans la terre bénite, comme mes défunt^{es} ²⁰⁸. » Ravoux, le chef du syndicat, refuse mais, charitable au fond, il ajoute : « Quand vous n'aurez plus de pain chez vous, je ne vous en refuserai pas. Ce que je refuse, c'est la cause, c'est pas vous ²⁰⁹. » Un ouvrier fait sa profession de foi : « Je suis catholique, et vous le savez bien : je fais dire une messe tous les ans, le jour où est mort mon père ²¹⁰. » Un autre l'assure : « Je suis pour la religion, parce que ça fait aller le commerce. » « Qu'est-ce que deviendraient les bourgs s'il n'y avait pas de dimanche ? » Auprès du châtelain, le curé se réjouit : « Quelles formes différentes de l'acte de foi ! Quelles naïvetés ! Quelles pauvretés souvent ! Mais quel cœur mystérieux se révèle en tout cela ²¹¹. »

*
**

Bazin nous révèle quelques-uns des « secrets les mieux gardés qui soient au monde : ceux de la campagne superstitieuse ²¹² », des légendes exquises basées sur des croyances plus

²⁰⁶ *Considérations sur la France*, par Joseph de MAISTRE, préface de René BAZIN, p. 15.

²⁰⁷ *Le Blé qui lève*, p. 227.

²⁰⁸ *Idem*, p. 235.

²⁰⁹ *Idem*, p. 235.

²¹⁰ *Idem*, p. 242.

²¹¹ *Idem*, p. 244.

²¹² *Mémoires d'une vieille fille*, p. 228.

ou moins orthodoxes. Les feux follets, « âmes en peine, voltigeaient au temps jadis sur les boules de genêts et d'ajoncs ». Un voyageur nocturne, dont le chien, dressé à les attaquer, rencontra un follet « gros comme une moyenne mesure de blé », avide de dévorer la jument. Il « se lança derrière elle, et plus elle allait vite, plus il allait vite aussi... l'oncle prit le manche de son fouet... frappa sur l'éclairoux... l'éclairoux se fendit en deux, et ça fit deux petits éclairoux au lieu d'un gros, qui galopèrent après lui ²¹³. »

Les demoiselles de l'eau et les lavandières montrent aux chrétiens qu'il faut mener une vie sage; elles se manifestent en brume argentée sous la lune et poussée par le vent. Les « demoiselles de l'eau qui passent, robes et cheveux au vent », vont où elles veulent, franchissant les haies sans « jambeyer »... « Leur secret est mauvais. Elles sont proches parentes des lavandières maudites qui battent éternellement le long des gués déserts, les langes des nouveaux-nés qu'elles ont tués. » Ces personnages fantastiques inspirent à tout paysan l'éloignement. Cependant si vous rencontrez les demoiselles de l'eau « sans qu'il y ait de votre faute, saluez-les, et dites : « Demoiselles, je suis votre serviteur. » Elles vous laisseront en paix ²¹⁴.

La vie nocturne et vagabonde des taupiers alimente de nombreuses légendes. Les ruraux prétendent que savoir leur métier ne suffit point; qu'ils doivent aussi posséder un secret professionnel ²¹⁵. Une fois qu'ils sont devenus meneurs de loups, on les évite. Sept de ces animaux méprisables et louches étaient sensés de suivre servilement Lumeau. A l'approche du charron Fau-

²¹³ *En Province*, pp. 54-5.

²¹⁴ *Ma Tante Giron*, p. 164.

²¹⁵ *Ma Tante Giron*, p. 149.

vêpre ils s'agitèrent. « Le meneux fit un petit sifflement qui ressembla au cri d'une chouette, et dit : « Allons, allons, les agneaux, ne lui faites pas de mal, c'est un ami ! » Ils se retirèrent mais se tinrent dans le voisinage de leur meneur ²¹⁶.

Le berger, également, qui vit souvent isolé, est l'objet de légendes d'un autre genre. Un berger honnête et travailleur se couchait à époques fixes au même moment où le vétérinaire s'alitait pour maladie secrète. Le métayer, pris de pitié à l'aspect de son domestique épuisé, aux sabots boueux, inspira confiance au berger malheureux. Celui-ci avoua que sa guérison dépendait seulement d'un ami prudent et dévoué. A deux heures du matin, seul et sans peur, le métayer devait se rendre à un certain carrefour où passeraient six animaux dont deux de sa connaissance. « Apporte donc ta fourche, et pour me délivrer, tâche de me tirer du sang ! » Il serait le troisième à gauche. Perplexe, le fidèle maître s'y rendit. « Il vit venir dans le chemin, trois de chaque côté, six petits chiens couleur de fougère morte, bas sur pattes, crottés, fourbus, tirant la langue, et qui jappaient, couraient, roulaient à la poursuite d'un gibier qui ne se montrait pas. » Effrayé, mais se rappelant sa promesse, le métayer lança la fourche. « Un hurlement lui répondit; cinq chiens seuls continuaient à courir », « à côté de lui, son berger Le Harquelier, qui boîtaït et qui saignait, blessé au mollet ²¹⁷. »

La superstition qui attache à certains objets ou à certains rites une importance imaginaire et que la religion ne sanctionne pas, se mêle sans cesse à la vie paysanne. Pour eux, le chant des oiseaux est de bon ou de mauvais augure comme les entrailles de ceux-ci dans l'ancienne Rome. « Quand deux pies chan-

²¹⁶ *Idem*, pp. 156-7.

²¹⁷ *Mémoires d'une vieille fille*, pp. 227-9.

tent, c'est de la compagnie qui arrive ¹²⁸. » « Puisque tu as de l'argent pendant que le coucou chante, tu n'as plus qu'à beaucoup travailler : tu ne manqueras jamais de rien ²¹⁹⁻²²⁰ ! » Le vol des oiseaux est aussi interprété : « Je vis deux pies s'envoler sur la gauche, ce qui n'est pas bon signe ²²¹. » La laveuse, tout heureuse par une joie que la journée avait apporté à sa famille, se l'expliquait ainsi : « Te rappelles-tu, Marie, que tu n'as pas pu dormir de toute la nuit ? A quoi pensais-tu ? » « A rien. » « C'était ça qui venait. Et toi, Joséphine, quand tu es sortie dans le jardin, ce matin, est-ce vrai qu'il y avait plus de dix oiseaux sur les fagots : ils te voyaient, ils te suivaient, ils ne te quittaient pas ²²² ? » L'unique et bien innocente superstition de Justine portait sur le grain qu'à Noël elle prodiguait aux volailles à minuit ²²³.

Une flamme sortant de la cheminée « n'est pas bon signe ». Sûrement, à la suite de ce phénomène, les voisins apprirent sans étonnement la nouvelle que la mort était passée chez Hudoux ²²⁴.

Bazin, enfant, avec son frère, mit en pratique une ancienne superstition attachée au corps d'un rat grillé. En fils dévoués, ils aspiraient à venger leur père d'un voisin qui s'obstinait à exiger mille francs de trop pour un lopin de terre. « Pour nous, familiers avec la campagne et pénétrés de ses légendes, c'était un fait non douteux, qu'un rat grillé qu'on traîne autour d'une

²¹⁸ *Les Noellet*, p. 236.

²¹⁹ *Campagne Française*, p. 117.

²²⁰ *Il était quatre petits enfants*, p. 33.

²²¹ *Croquis de France*, p. 168.

²²² *Mémoires d'une vieille fille*, p. 164.

²²³ *Contes de Bonne Perrette*, p. 316.

²²⁴ *Stéphanette*, p. 172.

maison, attire immédiatement à sa suite tous les autres rats, et les conduit, à travers champs, jusqu'à l'endroit où s'arrête la trace ²²⁵. » Traînant cet objet hideux à la tombée de la nuit, les enfants firent tout le tour de la propriété du voisin. Neuf jours plus tard, le métayer de la Clopinaie, furieux, prétendait exiger une amende de mille francs pour le dégât causé par des rats, des souris, et des animaux puants que la manœuvre des enfants avait attirés chez lui. Le père Bazin acheta le champ voisin en y mettant un prix élevé et les mille francs entrèrent ainsi dans la poche du métayer cupide ²²⁶.

²²⁵ *Contes de Bonne Perrette*, p. 103.

²²⁶ *Idem*, pp. 103-4.

CHAPITRE V

LE PAYSAN EN FAMILLE

L'autorité paternelle. Le paysan et sa femme. Mésalliances. Famille française. Divorce. Famille peu nombreuse. Causes, remèdes. Sentiments envers l'enfant.

« Les pères obéis et dignes ¹ » d'autrefois tendent à perdre de leur autorité absolue mais leur parole reste incontestée la plupart du temps. Trémou, fiancé seulement, était « déjà à moitié souverain dans la maison ² ». La hiérarchie, base de l'autorité paternelle et de l'obéissance des autres membres de la famille, règne toujours à la ferme. A table ils s'asseyent « par ordre de dignité, le père d'abord, le plus loin de l'entrée, puis Mathurin, puis François ³⁻⁴. »

Le patron, « qui commandait brièvement et n'admettait pas de discussion ⁵ », se montrait plus autoritaire que Lumineau dont l'habitude « était de donner des raisons et d'adoucir les ordres ⁶. » Un correspondant de Bazin lui écrit : « J'ai passé

¹ *Pages religieuses*, p. 11.

² *Magnificat*, p. 216.

³⁻⁴ *La Terre qui meurt*, pp. 17-8, *Magnificat*, p. 25.

⁵ *Le Blé qui lève*, p. 59.

⁶ *La Terre qui meurt*, p. 295.

par toute la hiérarchie du métier ⁷ ! » Chaque occupation reste particulière au rang que tient chaque personne dans cette société. Jean Guillaume sciait les fagots, « travail qui n'était pas celui d'un chef de ferme, mais qu'il faisait pour plaire à Denise, sa belle-fille, un peu quémandeuse ⁸. »

Le père, libre de régler le travail et le loisir de ses journées ⁹, sera dérouté par la discipline quasi-militaire des chemins de fer; son fils, tout en ayant moins d'heures de travail, ne pourra s'arrêter même pour causer avec son père.

Le métayer de la Haussière, devant les hésitations de ses trois fils dont aucun ne s'offre volontiers à gérer la ferme d'une cousine veuve, décide d'envoyer le cadet qui accepte sans répondre et se soumet avec résignation à l'ordre paternel ¹⁰.

L'autorité poussée à l'excès frise la tyrannie: Noellet chasse son fils qui lui avoue avoir étudié pour embrasser une carrière autre que celle du sacerdoce. Lors des adieux, « le vieux Vendéen était là pour veiller à l'exécution de sa parole. La mère pouvait supplier, lui-même il pouvait souffrir : rien ne prévaudrait sur l'honneur outragé des Noellet ¹¹. » Obligé de rendre à Pierre l'héritage à lui transmis par un oncle, et de trouver cette somme en vendant ses deux bœufs les plus beaux, il refuse à son fils toute correspondance avec la famille. Près de mourir, Jacques cherche avec sa sœur un moyen de rappeler au pays le paria, qu'il veut revoir. Le proscrit, héritier de la fierté du père, trop orgueilleux pour demander pardon, se glissera dans le domaine paternel d'où il est chassé après son dernier entre-

⁷ *Aujourd'hui et demain*, p. 137.

⁸ *Magnificat*, p. 204.

⁹ *La Terre qui meurt*, p. 279.

¹⁰ *Mémoires d'une vieille Fille*, p. 129.

¹¹ *Les Noellet*, p. 97.

tien avec Jacques. Le métayer, navré à la vue de Jacques évanoui et d'ailleurs menacé par la mort, attribue ce malheur à Pierre dont une parole l'a fait évanouir. Si l'aîné n'avait pas affaibli sa vue par l'étude, il eût été jugé bon pour le service et le frère cadet n'eût pas perdu la santé. Le père fait encore peser sur le fils maudit, cette autre responsabilité.

Revenu pour les vacances, Pierre se permit un jour d'aller à la chasse avec la Huasse sans l'autorisation paternelle. A son retour, Noellet indigné lui cria : « Quand je serai mort, tu pourras disposer de mon bien. D'ici là, je veux rester le maître, tu entends ? » Un citadin aurait craint en prononçant des mots semblables de provoquer chez son fils le désir du décès paternel.

Le père Gerbellière, auquel Ma Tante Giron reproche ses refus obstinés au sujet de la vocation religieuse d'Annette, lui répondit d'une voix tremblante de colère : « Il est possible que j'aie tort, dit-il, mais j'ai toujours commandé ici, et je n'obéirai pas à mes enfants à partir d'aujourd'hui. Il faudra bien qu'elle cède ¹². »

Jean Fauveau, chassé par son père au cours d'une scène occasionnée par le partage de l'héritage maternel revient à la métairie la veille de Noël après huit ans d'absence. Sa sœur Justine qui l'adorait, folle de joie, n'osait l'embrasser, « muette, elle interrogeait le père, de qui elle dépendait comme Jean, comme le valet renversé en arrière et stupide d'étonnement, comme les bœufs et toutes choses dans la métairie ¹³. » Ferme dans sa volonté, obstiné dans son ressentiment, le regard du père ne disait qu'une chose : « Je me souviens, tu es Jean le chassé, Jean l'ingrat ! Si tu ne viens pas demander ton pardon,

¹² *Ma Tante Giron*, pp. 241-2.

¹³ *Contes de Bonne Perrette*, p. 312.

que viens-tu faire ici ¹⁴ ? » « Etendant les deux mains vers le père, pour le supplier de ne pas s'opposer, d'avoir pitié d'elle au moins, Justine alla jusqu'à la porte de l'étable, et dans ses bras elle enveloppa son frère Jean ¹⁵. »

Le métayer juge son autorité supérieure à la loi et s'il est contraint de se soumettre à cette autre puissance, sa rancune se fera jour d'une autre façon. L'humiliation qu'éprouvait Noellet par la contrainte d'obéir à la « puissance de second ordre à ses yeux et subordonnée jusque-là à son autorité domestique », vaincu par son fils banni, le blessait autant que la vente et la perte de ses bœufs préférés ¹⁶.

A seize ans, Jean Fauveau, candide et énergique, eut l'audace inouïe de demander sa part d'héritage maternel. Son père « qui avait du mal à vivre malgré son travail opiniâtre, lui qui mettait son autorité bien au-dessus de la loi et ne connaissait pas de volonté qui passât devant la sienne, s'était levé du coin de la cheminée, et à coups de trique, avait chassé comme un vaurien l'enfant qui manquait aux usages anciens ¹⁷. »

Les jeunes gens des familles patriarcales s'habituent à l'autorité paternelle et l'acceptent sans s'en étonner. Maximin, devenu soldat, écrit à sa famille : « L'ordre que j'ai toujours vue dans la famille, le travail que j'ai fait m'ont préparé au service : l'obéissance ne me coûte pas. Je ne comprends pas toujours le pourquoi du commandement, mais je me dis que l'autorité, dans l'armée, doit servir au bien des autres, comme elle servait au nôtre, quand c'était vous qui commandiez ¹⁸. »

¹⁴ *Idem*, p. 313.

¹⁵ *Idem*, p. 313.

¹⁶ *Les Noellet*, p. 170.

¹⁷ *Contes de Bonne Perrette*, p. 307.

¹⁸ *Il était quatre petits Enfants*, p. 186.

Gildas se sent complètement dérouté dans l'armée « au contact des égaux », contraste de la ferme « où la hiérarchie était partout ¹⁹. »

D'autre part, chez Lumineau, le « gouvernement de la maison devenait difficile ²⁰ ! » Le fermier souffrait et se débattait dans « l'impuissance où il se trouvait, malgré sa tendresse et sa grande expérience, de se faire obéir, dès qu'il ne s'agissait plus du travail de la métairie ». En vain, Lumineau avait-il essayé de prêter de l'argent à François. Celui-ci le lui refusa et lui apprit également qu'Eléonore s'était engagée ailleurs. Il s'abaissera jusqu'à aller chercher François à la ville et à le prier de reprendre sa place à la métairie. Même il lui offrit plus de main-d'œuvre; « il pardonnait; il oubliait; il appelait au secours ceux qui l'avaient offensé ²¹. » Sa voix n'eut aucune réponse. Dans les moments de discorde familiale, Lumineau se rappelait sa femme « qui réussissait, sans tapage, avec des mots qu'elle trouvait toujours, à changer le cœur des fils, et à modérer la rivalité des sœurs ²². »

Cloquet, bûcheron sans cette responsabilité et cette autorité engendrée par la gestion d'une ferme, permet à sa fille d'épouser un garçon gaspillard, méprisable et mou, parce qu'il a peur de contrarier sa fille et se sent craintif « de la dernière solitude ²³. »

¹⁹ *Magnificat*, p. 79.

²⁰ *La Terre qui meurt*, p. 162.

²¹ *Idem*, p. 286.

²² *Idem*, p. 32.

²³ *Le Blé qui lève*, p. 84.

*
**

Le paysan si autoritaire à la maison, qu'attend-il de sa femme et comment la choisit-il ?

Malheureux en ménage avec une femme d'un milieu paysan plus aisé, Pierre Quéverne eût voulu trouver, dans sa compagne, « la ménagère attentive, prévoyante, calculatrice, qui parle peu, voit clair, et presque sans commandement, dirige son monde, lumière vers qui tout monte et tout regarde, en silence ²⁴. »

La ménagère d'autrefois cuisait son pain elle-même. « On n'avait jamais besoin de les prier, pour les voir là où le travail pressait; elles croyaient que tout allait mal là où elles n'étaient pas. Peut-être bien qu'elles avaient raison ²⁵ ? »

En dépit de sa malchance conjugale, Quéverne conseille à Kerdudal un mariage avec une « femme douce », « riche ou pas riche, ça ne fait rien pourvu que l'argent lui reste dans la main; une qui, une fois mariée, ne regarde plus par la fenêtre; une qui pense à toi plus qu'à sa jeunesse, qui ait de la religion; une femme qui vaille mieux que nous, une gentille enfin ²⁶. »

Louarn avait choisi Donatienne qui possédait quelques centaines de francs d'économies, à cause de sa beauté et du charme qu'elle exerçait sur lui ²⁷.

Le chapitre consacré aux femmes approfondira la question du rôle féminin à la ferme et mettra en relief le courage qu'apporte l'épouse à bien remplir son devoir.

« Il ne veut pas que je souffre », argument décisif du peuple

²⁴ *Champdolent*, p. 46.

²⁵ *Idem*, p. 43.

²⁶ *Idem*, pp. 160-2.

²⁷ *Donatienne*, p. 2.

profond; ainsi sont résumés par une jeune fille les mobiles de son choix matrimonial, portant sur une personne d'une éducation inférieure à la sienne²⁸. C'est en aidant les jeunes filles au travail, ou en les plaignant, que les prétendants marquent leur préférence. Anna, ayant reçu l'ordre d'aller quérir trois seillées d'eau, fut devancée par Gildas. « Il a tiré trois fois sur le treuil... il riait en me regardant. Cela voulait dire : « Ce que je fais là, je ne le ferais pas pour une autre²⁹. » Gildas bêchait ses sillons de pommes de terre³⁰, et quand il fut parti au séminaire son frère rendit même service par courtoisie. Plus âgée de deux ans, et vivant avec un père quelque peu aventurier, accablé de dettes, la jeune fille ne voit son union sacrifiée que par la vocation sacerdotale de Gildas qui se disait : « Chaque fois que je pense à elle, je me souviens de la voix, et j'ai peur en m'accordant avec Anna, de faire quelque chose qui m'est défendu³¹. »

Jean Nesmy, à la vue de celle qu'il aime, chargée de feuilles de choux, exclame : « Oh ! Rousille ! comme vous en portez lourd ! » « Je suis forte, allez³² ! » Rousille anxieuse d'apprendre la vie qu'elle mènerait comme femme du valet de ferme boquin pose cette question : « Est-ce que les femmes travaillent aux champs ? » « Oh que non ! répondit vivement le gars. On les respecte et on les choie comme on peut faire dans nos Marais... Nos femmes sont moins dehors qu'à filer chez elles³³ ! »

Ce prétendant de condition inférieure veille et chasse des

²⁸ *Mémoires d'une vieille Fille*, p. 53.

²⁹ *Magnificat*, p. 34.

³⁰ *Idem*, p. 205.

³¹ *Idem*, p. 49.

³² *La Terre qui meurt*, p. 12.

³³ *Idem*, p. 45.

vanneaux pour en faire cadeau à la jeune fille qui proteste contre l'hostilité manifestée par son père à cause de ces absences nocturnes. « Ce que je fais n'est point pour les offenser. Je veux vous mériter par mon travail, vous demander à votre père, et puis vous amener chez moi ³⁴. » Renvoyé, le valet supplie Rousille de prononcer une parole qu'il garderait comme gage auprès de sa mère, pauvre femme au Bocage ³⁵. Le terme de l'absence conseillée par Rousille expiré, Nesmy revient lui parler, l'assurant qu'il aimerait mieux se « passer du pain » que de se refuser sa vue ³⁶.

Le charron Louis fait la cour à Marie sous prétexte de venir se renseigner au sujet de l'état des charrues nécessitant une réparation ³⁷.

Les trois frères célibataires à la Haussière se contentaient si bien de la paisible vie familiale qu'aucune perspective de mariage ne les aurait tentés ³⁸. Poursuivi par sa cousine qu'il aide dans la gestion de son domaine, le cadet se sauve et retourne chez son père qui l'oblige au mariage redouté. L'aîné, à cette nouvelle, déclare qu'il cause avec une certaine voisine depuis six ans mais, sans le départ définitif du frère, cette amitié n'eût pas eu de suites ³⁹.

Hors les paysans, voués au célibat pour assurer l'avenir de la ferme déjà gérée par un ménage ⁴⁰, le sort commun c'est le mariage. Le détestable père Chogne et ses fils font aussi exception, la présence d'une femme dans la maison leur étant trop

³⁴ *Idem*, p. 42.

³⁵ *Idem*, p. 47.

³⁶ *Idem*, p. 267.

³⁷ *Les Noellet*, p. 108.

³⁸ *Mémoires d'une vieille Fille*, p. 123.

³⁹ *Idem*, p. 132.

⁴⁰ *Idem*, p. 167.

odieuse. Ils avaient hébété même leur sœur, l'avaient chassée et s'efforçaient de lui enlever sa part d'héritage ⁴¹.

Tant qu'ils sont libres, dans ce pays où les femmes sont en majorité, les candidats jouissent de certaines faveurs momentanées. Désireux de profiter de son mieux de cette avantageuse attente, Ange ne se pressait point ⁴².

La pensée d'une femme et d'une famille fournit un encouragement au travail. Mais après l'abandon de sa fiancée, le pauvre Gingolph se désole au cours de ses lointaines expéditions maritimes sans but. « Pour qui travailler ? D'où viendrait le courage, en mer, si personne sur la côte n'attendait l'homme et ne le remerciait ? S'il n'y avait plus des bras pour s'y jeter, une ménagère, une amie, une maison à soi ⁴³ ? » Plus par dépit que pour satisfaire ce besoin, Gingolph épouse la fille d'un petit douanier.

Les bateleurs autrefois laissaient leurs femmes en province. La joie de la réunion espérée les soutenait pendant l'absence ⁴⁴. De même les charpentiers loués à Paris pendant de longs mois revenaient arroser copieusement la réunion avec les gains de l'absence.

Louarn exposait à Donatienne toutes ses perspectives de travail comme il l'aurait fait à un égal, mais il la protégeait comme par instinct, se dressant entre elle et un voyageur nocturne inconnu ⁴⁵.

D'abord hostiles à ses désirs, son frère et son mari finissaient toujours par s'incliner devant les volontés de Jeanne.

⁴¹ *Le Mariage de M^{lle} Gimel*, p. 233.

⁴² *Magnificat*, p. 276.

⁴³ *Gingolph l'abandonné*, p. 366.

⁴⁴ *En Province*, p. 10.

⁴⁵ *Donatienne*, p. 6.

Baltus, le rude maître d'école lorrain « pliait devant Marie la fine », même quand la folie de celle-ci l'engageait à parsemer les pains dans les champs. Son frère paysan s'en indigna se vantant de savoir mieux gouverner sa femme et son argent.

*
**

Les mariages entre deux classes de paysans sont assez fréquents, mais avec difficulté de part et d'autre et des conséquences variables. Lumineau s'indigne à l'idée de voir sa fille courtisée par un valet de ferme, pis encore, par un Boquin, un étranger. « Comment un valet, le fils d'une pauvre veuve du Bocage, de la terre lourde de là-bas, aurait-il osé courtiser la fille d'un métayer maraîchin ? De l'amitié il pouvait en avoir, et du respect pour cette jolie fille... mais autre chose ⁴⁶ ? » Le père ne pouvait comprendre que sa fille écoutât un valet ⁴⁷. Surpris au verger clos, le couple vit s'écrouler tous ses châteaux en Espagne. Nesmy fut renvoyé, quoique cette solution peinât le métayer, obligé de se séparer d'un bon tâcheron, aimant la terre. Pour mieux punir Rousille, Luneau lui dit au dîner : « Tu ne mangeras pas avec nous, ni aujourd'hui, ni les jours qui suivront : les filles d'honneur comme Eléonore auraient honte, et nous aussi, de manger à côté d'une créature qui donne ses amitiés à un failli Boquin. En voilà un promis pour toi ! Un gars du loin, qui n'a même pas une armoire pour se mettre en ménage ! Bon pour les servantes de chez eux ⁴⁸ ! »

Les sœurs faiseuses de capes, vieilles filles très respectables, soutinrent Rousille qui jura un amour éternel au valet renvoyé.

⁴⁶ *La Terre qui meurt*, p. 9.

⁴⁷ *Idem*, p. 33.

⁴⁸ *Idem*, p. 55.

« Oui, aime-le bien ! Ton bonheur est avec lui. Laisse faire le temps mais ne cède pas, ma Rousille, parce que j'en connais d'autres qui ont refusé de se marier, dans leur jeunesse, pour plaire à leur père, et qui ont eu tant de peine, par la suite, à tuer le cœur. Ne vis pas seule, car c'est pire que la mort ⁴⁹. »

La mère Nesmy se refuse à croire que Rousille ait de l'amitié pour son fils; ils sont trop pauvres ⁵⁰.

Aux abois, abandonné de ses autres enfants, et convaincu que sa fille tiendrait sa parole et n'épouserait jamais un autre que Nesmy, Lumineau consentit et fit rappeler au pays le « failli » Boquin renvoyé, pour lui succéder comme chef de ferme ⁵¹. Dans ce cas le jeune homme entra dans un milieu bien plus aisé que le sien.

Quand le contraire se produit, surtout pour une femme, les obstacles sont peut-être plus difficiles à surmonter. Habitée aux belles toilettes, au loisir, aux serviteurs, Marie Quéverne ne s'inquiétait pas de la simplicité de la closerie, tant que son mari l'inondait de cadeaux, gaspillant tous ses gains. Affaiblie par sa première maternité, chargée de travail, une tâcheronne lui ayant été refusée, malgré ses instances, la jeune femme désireuse de garder sa beauté et de porter encore de belles toilettes fait dans le ménage des scènes dont les suites seront désastreuses. Le beau-père sympathise avec Marie sortie « d'un autre monde paysan et que Pierre n'a pas rendue heureuse ⁵². »

La différence d'éducation et d'instruction entre Davidée et le carrier Maïeul, de vie jadis irrégulière, pourrait paraître un obstacle plus difficile à surmonter que celui d'une différence

⁴⁹ *Idem*, p. 63.

⁵⁰ *Idem*, p. 227.

⁵¹ *Idem*, p. 305.

⁵² *Champdolent*, pp. 61, 48.

de fortune. Bazin semble croire que l'épreuve à laquelle le carrier s'est condamné, celle d'oublier sa maîtresse, et d'obtenir une situation plus élevée dans une carrière voisine, témoigne suffisamment, par sa réussite, de l'honnêteté foncière du caractère de Maïeul. Davidée écrit dans son journal : « La pensée m'est venue que je puis aimer Maïeul Jacquet. Il n'a point de culture, mais du moins il n'est pas déformé par le grand orgueil du petit savoir. Il est capable de courage, même du plus difficile, que les hommes n'ont plus quand ils se croient des dieux : il se sait un homme, un pauvre homme ⁵³. »

Bazin s'arrête à considérer les suites parfois fâcheuses des mésalliances. Une jeune fille de petite bourgeoisie, autrefois obligée d'épouser un valet de ferme, s'était établie sur une montagne où ses descendants continuèrent à cultiver. « Une race étrangement inégale » fut celle de la troisième génération sortie de cette union. Une maîtresse de maison distinguée, gracieuse et digne, contrastait avec un frère cadet, idiot ⁵⁴. Pourtant Bazin approuve une mésalliance entre la riche héritière d'un métayer et le fils d'un simple journalier, un sergent auquel Madame la Comtesse, dans un moment de colère, dominé par la suite, prédit un ménage malheureux en ajoutant qu'aucune ferme des environs ne serait mise entre ses mains ⁵⁵.

La famille en France, malgré toutes les attaques qui lui ont été faites, reste, pour Bazin, supérieure dans son ensemble à tout autre. « Nulle part, elle n'est naturellement plus tendre et plus serrée. Nulle part l'intimité ne se prolonge aussi long-

⁵³ *Davidée Birot*, p. 305.

⁵⁴ *Récits de la Plaine et de la Montagne*, pp. 282-283.

⁵⁵ *En Province*, p. 144.

temps⁵⁶. » Avec Bordeaux, Bazin fera le panégyrique de la famille traditionnelle mais il s'arrêtera souvent à en énumérer les ennemis. Laconiquement Bazin énumère les dangers les plus menaçants dans une étude sur la famille française. « Elle souffre du divorce, des mauvais conseils de l'égoïsme, de toutes les tentatives qui sont faites pour substituer la tutelle politique à l'autorité légitime des parents, et pour administrer la jeunesse comme un capital flottant de société anonyme; de l'effritement du respect; de la négligence de l'Etat qui doit combattre l'ivrognerie et la débauche, et dont le zèle est court et sans cesse entravé par les préoccupations électorales⁵⁷. »

Bazin s'arrêtera surtout sur les problèmes à résoudre individuellement par chaque famille, le divorce, les familles trop peu nombreuses.

Le divorce chez M^{me} Corentine résultait du gaspillage désordonné d'une Bretonne fort belle et vraiment trop inexpérimentée pour apprécier la valeur de l'argent au moment de son mariage. Désireuse de garder un train d'admirateurs comme avant son mariage, éprise comme une enfant de tous les plaisirs et divertissements, contrainte et critiquée sans cesse par sa belle-mère, le divorce lui parut à la fin comme l'unique solution, la ruine étant imminente.

La cause primordiale de la séparation réalisée entre Marie et Pierre Quéverne fut l'obstination de Marie à refuser une famille nombreuse⁵⁸. Le vieux closier se demandait, incapable de soupçonner des choses semblables : « Qu'avaient-ils donc,

⁵⁶ *Aujourd'hui et demain*, p. 116.

⁵⁷ *Aujourd'hui et demain*, p. 114.

⁵⁸ *Champdolent*, p. 128.

ces jeunes, pour se quitter ainsi ? Les mariés ne s'entendent pas toujours. On le sait. Il faut s'entresouffrir ⁵⁹. »

La séparation de Phrosine et de son indigne mari eut une cause contraire. A la nouvelle d'un second enfant, le lâche l'abandonna emmenant leurs fils qu'il mit à l'assistance publique, en attendant les beaux jours où il rapporterait. Après de longues années, et la mort de sa fille, Phrosine va chercher son mari, qui ne l'écoute qu'une fois sûr que sa femme ne pense pas au divorce : « Ça fait toujours des ennuis ⁶⁰. »

La vie brillante de la capitale et le luxe facile moyennant un prix honteux, éblouissent la pauvre Donatienne qui succombe. Son mari, même assuré de l'oubli de sa femme, a la force de caractère pour repousser les avances incessantes que lui fait sa servante Annette. La nuit, celle-ci, dans la même pièce, l'épiait; elle le provoque à l'étable où il s'est enfui et endormi ⁶¹. Elle s'offre même à garder la closerie dont elle payerait la rente. Furieux, il la renvoie. Plus tard, seul avec les enfants, il acceptera qu'une vagabonde s'en occupe avec lui, mais sa conscience en souffrira.

Paysan déraciné, sujet à l'influence des pires passions politiques, Antoine devait beaucoup de sa faiblesse et de ses idées révolutionnaires à son célibat. « Il avait aussi, pleurant au dedans de lui, l'obscur regret du seul bien qu'avaient eu ses aïeux : une famille ⁶². »

De nombreux problèmes sociaux qu'expose Bazin sont engendrés par l'absence de famille ou par la limitation du nombre d'enfants. « Il faut que la famille redevienne riche d'en-

⁵⁹ *Idem*, p. 34.

⁶⁰ *Davidée Birot*, p. 316.

⁶¹ *Donatienne*, p. 63.

⁶² *De toute son Ame*, p. 225.

fants, c'est-à-dire de force, de valeur éducatrice, de tradition d'avenir, et il faut que les enfants reprennent goût au travail manuel, et d'abord au travail essentiel, celui des champs ⁶³. » La principale force de la France reste dans ses « moyennes gens, ses familles gênées, croyantes et unies ⁶⁴. »

Si la pénurie de la main-d'œuvre dérive directement de l'insuffisance des naissances, à quoi notre écrivain attribue-t-il cet état de choses ?

Gilbert Cloquet, dont la fille, mauvaise métayère, est menacée de faillite, lui reproche l'absence d'enfants à la maison. « Pas d'enfants ! C'est notre affaire ! Et vous, le père, pourquoi donc que vous n'en aviez qu'un ⁶⁵ ? » Elle prétendait être trop accablée de dettes à solder; aussi voulait-elle se gêner aussi peu que l'avait fait sa mère ⁶⁶. Quant à Cloquet, les parents de sa femme étaient intervenus à l'idée de leur mariage en mai : « Les filles qui se marient en mai ont trop d'enfants ⁶⁷. »

Marie Quéverne, après la naissance de sa fillette, déclare, avec décision : « Je ne veux plus d'autre enfant. Vous entendez ? Je n'en veux plus ⁶⁸. » « Chaque ménage s'imagine être plus heureux en n'ayant pas d'enfants ou bien en n'ayant qu'un ou deux enfants. Et de tous ces faux rêves de bonheur, ce qui est fait, c'est le malheur du pays, et sa faiblesse croissante ⁶⁹. »

L'alcoolisme et la richesse, causes de la diminution de la natalité, passent bien après la cause sur laquelle appuie tant

⁶³ *La Campagne française*, p. 44.

⁶⁴ *Nouveaux Oberlé*, p. 137.

⁶⁵ *Le Blé qui lève*, p. 98.

⁶⁶ *Idem*, p. 98.

⁶⁷ *Idem*, p. 62.

⁶⁸ *Champdolent*, p. 45.

⁶⁹ *Le moindre Effort*, p. 26.

Bazin, « la volontaire, la secrète et la directement criminelle ». D'ordre moral, cette cause disparaîtrait, uniquement, prétend l'auteur des *Pages Religieuses*, par la doctrine chrétienne, « la seule morale assez puissante, assez fortement sanctionnée, pour gouverner l'homme jusque dans l'intimité, pour vaincre la tourbe des craintes, des calculs, des coquetteries, et des paresse, tout l'égoïsme et l'animalité qui s'opposent à la multiplication des âmes ⁷⁰. »

Le gouvernement prépare sa propre ruine à la France par l'autorisation tacite qui favorise l'expansion des recettes mal-thusiennes, l'avortement enlevant « chaque année 500.000 enfants à la France ⁷¹. » Bazin, devenu homme, déplore la joie enfantine qu'il éprouvait en disposant sa collection d'œufs arrachés « tout chauds encore de l'aile de la mère, les œufs d'où devaient sortir des bêtes jolies et fines, des chanteurs, des courriers de toutes les saisons nouvelles, des êtres dont la joie, en somme, est faite pour le monde où ils s'échappent ⁷². »

Néanmoins, en considération des responsabilités et des dépenses d'une famille nombreuse, lourde charge pour un Français même foncièrement chrétien mais gardant le sens de la mesure, le gouvernement devrait particulièrement favoriser et protéger ceux qui font leur devoir. Bazin déclare : « Je n'appelle pas protection les dégrèvements d'impôts de douze francs quatre vingt-cinq centimes, ou les petits secours empêchant de mourir de faim. Une protection, c'est un privilège, et un privilège, ce n'est pas de l'argent ⁷³. » Bazin fait le panégyrique de la fondation Etienne Lamy, du « Prix de l'Académie

⁷⁰ *Pages religieuses*, p. 296.

⁷¹ *Idem*, pp. 296-7.

⁷² *Idem*, p. 110.

⁷³ *Pages religieuses*, p. 297.

en faveur des familles nombreuses où vingt-cinq mille francs seront répartis entre les familles françaises et catholiques, par an⁷⁴. » « Un peuple qui n'a que l'ambition d'être riche ne possède, en somme, qu'une énergie provisoire, il se hâte d'agir pour arriver à une sorte de repos doré qui est le rêve de la bête⁷⁵. »

Combien est grave dans la mentalité française l'idée qu'une famille peu nombreuse suffit ! Nous en sommes frappés par les phrases échangées entre une grand'mère paysanne et son ancien châtelain : « Est-ce un fils qu'a eu Joséphine ? » « Malheureusement non, répondit la maîtresse Raquin, ce n'est qu'une fille. » « Vous la marieriez dans vingt ans, avec le plus fin laboureur du pays, un second maître Raquin⁷⁶ ? » Dans d'autres pays, la réponse aurait été : « La prochaine fois elle aura un garçon », de même, si la mère avait déjà une demi-douzaine de filles.

Le paysan français qu'on prétend être fort cupide ne cherche pas, afin d'empêcher le morcellement de sa propriété, à réaliser des profits sur un capital d'enfants. D'autres pays montrent des fermiers désireux d'avoir une douzaine d'enfants, non par souci de morale, ni par la joie d'élever une famille heureuse et saine, mais simplement parce que le rendement assuré par une main-d'œuvre supprimant les valets de ferme, leur semble avantageux. Bazin déplore que la peur de l'enfant se soit glissée là-même où l'enfant est d'un secours presque immédiat et s'élève presque sans dépense⁷⁷. -

Une fois en possession des enfants, le paysan se rend compte de leur valeur, « la famille nombreuse, c'est la richesse, le

⁷⁴ *Campagne française*, p. 70.

⁷⁵ *Le moindre Effort*, p. 27.

⁷⁶ *Récits de la Plaine et de la Montagne*, p. 112.

⁷⁷ *Pages religieuses*, p. 295.

moyen de ne pas dépendre des valets de ferme, et de vivre au large dans une terre bien « faite »⁷⁸. Nous avons déjà vu quelle part l'intérêt pécuniaire prenait dans les refus obstinés des pères aux enfants désireux d'entrer au séminaire⁷⁹.

Lumineau défend sa cause auprès du conseiller qui a poussé François à l'abandon de la terre : « J'ai besoin de lui à la Fromentière... Il me doit son travail... Je comptais sur lui, pour lui laisser ma métairie, comme mon père me l'a laissée à moi⁸⁰. » Dans un chapitre précédent, nous avons effleuré le profit que tire le paysan de l'aide manuelle donnée par ses enfants⁸¹. Sorti de l'école, Pierre remplaça à treize ans, le second valet⁸².

Corentin Maguern, dont la fille est en condition, vient la chercher pour retourner chez lui faire son ménage. Sur son refus il exige une aumône. « Tu me dois une pension. C'est sacré ! Tes frères m'envoient bien quelque chose⁸³ ! »

A l'atelier du maître forgeron, Fruytier assura son fils que la rente minime qu'il lui accordait lui pesait peu ; c'est son aide seulement qui lui manquait⁸⁴. A cette époque, l'autre fils étant à la caserne, le pauvre métayer avait beaucoup vieilli par suite d'un travail trop dur et épuisant⁸⁵.

Ses quatorze ans sonnés, Vincent juge le moment propice pour faire connaître son désir d'entrer en apprentissage chez le charron du village. Aux premiers mots de Vincent son père « se dressa, il devint tout rouge de visage, tendit ses deux poings,

⁷⁸ *Aujourd'hui et demain*, 1917, p. 369.

⁷⁹ Voir p. 138, *Les Noellet, Magnificat*.

⁸⁰ *La Terre qui meurt*, p. 87.

⁸¹ *Il était quatre petits Enfants*, p. 195.

⁸² *Les Noellet*, p. 12.

⁸³ *Magnificat*, p. 24.

⁸⁴ *Il était quatre petits Enfants*, p. 145.

⁸⁵ *Idem*, p. 210.

et ouvrit si large sa bouche, qu'on voyait le trou de sa gorge. F... moi le camp, moucheron ! F... moi le camp ⁸⁶ ! » Sous l'influence apaisante de sa femme, en quelques semaines sa fureur avait diminué.

Rarement, chez Bazin, nous retrouvons un sentiment aussi net de la valeur financière de l'enfant comme dans un des *Contes de la Bécasse*, de Guy de Maupassant : Une pauvre famille paysanne un jour reçoit la visite d'une dame riche et sans enfants désireuse d'adopter le puiné. L'enfant serait leur héritier en totalité ou en partie et les parents jouiraient d'une pension de cent francs par mois. Le paysan, madré, marchande le bébé : « Cent francs par mois, c'est point suffisant pour nous priver du p'tit; ça travaillera dans quéqu'z'ans ct'éfant; i nous faut cent vingt francs ⁸⁷. »

Le cupide carrier Le Floch avait mis son fils à l'Assistance publique en attendant qu'il devint une source de revenus. Il avoue avoir eu de la difficulté pour le retirer de cette institution et se vante : « J'ai l'air d'un homme, paraît-il, qui sait les devoirs des enfants envers leurs parents ⁸⁸. » « Pendant la première année, il a été raisonnable, le garçon, il a aidé son père à vivre ⁸⁹. » La suprême insulte que savait proférer la marâtre à Louarn au sujet de Noémi enferme le désir même d'argent : « Une fille qui ne te fera pas de rentes ⁹⁰ ! »

Le paysan intéressé escompte aussi le riche mariage. Aussi Yves Lannio, fabricant de cidre et dont les affaires prospéraient,

⁸⁶ *Idem*, p. 102.

⁸⁷ *Contes de la Bécasse*, Guy de MAUPASSANT. Ed. Victor-Hacard, 1894, pp. 207-8.

⁸⁸ *Davidée Birot*, p. 318.

⁸⁹ *Idem*, pp. 318, 277.

⁹⁰ *Donatienne*, p. 243.

s'opposait violemment au mariage « d'une jeune fille jolie comme Donatienne avec un pauvre comme Louarn ⁹¹. » « Sa fille était un morceau de son bien. Il comptait grandir encore et s'enrichir par elle ⁹². »

Le métayer, endetté, dépensier et léger, Corentin, priait sa fille de se faire courtiser par Gildas auquel reviendrait la ferme de son frère. « Pour toi, bien entendu, mais pour moi aussi... Tu vois que je suis tout pauvre, et que voilà que je deviens vieux. Servante, tu ne peux guère m'aider; fermière, je pourrai compter sur toi ⁹³ !... » Un paysan amoureux de la fille du jardinier aurait dû renoncer à tout espoir de la gagner à cause de sa fortune infime si le propriétaire ne l'avait pas pris en pitié et ne lui avait accordé une dot suffisante ⁹⁴.

De bons parents consciencieux de la liberté et des aspirations personnelles, de l'enfant lui laissent le choix de sa carrière. Lors de la décision de Maximin de devenir officier, le fils s'émerveilla de l'oubli de soi dont témoignait le métayer ⁹⁵. Le colonel l'avait prévu, quand il avait fait à Maximin l'éloge de la générosité habituelle aux bons parents : « Ils souffriront, à peine le laisseront-ils voir, s'ils peuvent se dire : « L'enfant va où il doit aller; nous ne devons pas le retenir, ni diminuer sa confiance dans la vie ⁹⁶. » Des parents également magnanimes sont exaltés dans « La Peur de Vivre », de Bordeaux.

Noellet accepte avec résignation la vocation sacerdotale de Pierre, non sans soupirer à l'image « du beau chef de ferme »

⁹¹ *Idem*, p. 75.

⁹² *Idem*, p. 32.

⁹³ *Magnificat*, p. 155.

⁹⁴ *Guide de l'Empereur*, p. 142.

⁹⁵ *Il était quatre petits Enfants*, p. 197.

⁹⁶ *Idem*, p. 192.

qu'il aurait eu en lui ⁹⁷. Les réflexions qu'inspirait à Noellet la mort de Jacques se rapportaient surtout « au vaillant laboureur que l'enfant promettait d'abord », tandis que la mère chérissait le souvenir de l'enfance de son fils cadet ⁹⁸.

Assurément le paysan peut s'attacher à ses enfants par une affection d'où l'intérêt est complètement banni. Luneau avait sept enfants que son domaine trop petit ne suffisait pas à occuper, ni même à nourrir. Il fut obligé d'accepter la séparation de trois des filles dont une se maria, et deux entrèrent en condition. De trop nombreuses mains restaient à la closerie. « Mais, à force d'économie et d'industrie, on vivait tout de même ⁹⁹. » Chacun se perfectionnait dans des métiers divers de taupier, de grelier, de cordonnier, et le père en joueur de serpent à l'église. Ainsi ils arrivèrent à se suffire presque à eux-mêmes ¹⁰⁰.

Si les enfants se rendent incontestablement utiles dans les ouvrages de la ferme dès leur septième et leur dixième année, le paysan doit bien se priver pendant leur petite enfance. Donatienne, mère de trois enfants en six ans, obligée de les soigner, et fatiguée elle-même par ces maternités successives, « pouvait à peine aider son mari, dans les grands jours de peine, à remuer la terre, à semer, à sarcler, à moissonner ¹⁰¹. »

La Genivière se réjouissait à la perspective de l'ancienne équipe rétablie, au retour définitif de Vincent ¹⁰². Autrefois, le père, en effet, aux semailles, avait dit à ses enfants : « Vous êtes bien jeunes : mais il faut que vous m'aidiez dans les jours de misère. » « Oh ! oui, papa, répondirent-ils avec joie ¹⁰³. » Ces

⁹⁷ *Les Noellet*, p. 18.

⁹⁸ *Idem*, p. 165.

⁹⁹ *Ma Tante Giron*, p. 147.

¹⁰⁰ *Idem*, p. 147.

¹⁰¹ *Donatienne*, p. 3.

¹⁰² *Il était quatre petits Enfants*, p. 315.

¹⁰³ *Idem*, p. 59.

fermes où les parents et les enfants s'associent « pour ne former qu'une cause commune aux jours de labeur », gardent le vrai bonheur ¹⁰⁴.

Les métayers croient profondément que les enfants sont toujours mieux à la maison paternelle. Lumineau demande à l'huissier : « Est-ce que vous savez seulement ce qui convient à François ? L'avez-vous vu chez moi, pour croire qu'il était malheureux ¹⁰⁵ » Il croit qu'un danger immense les menace à la ville : « Vous avez fait plus de mal à mon fils dans un jour que moi dans toute ma vie ! » Il précise : « Là où ils vont, ils se perdront tous les deux, Monsieur Meffray. Vous répondrez de leur salut éternel ¹⁰⁶ ! »

Leur paye, si elle est moindre, a pourtant plus de valeur que celle qu'ils reçoivent à la ville : « Deux francs à la Fromentière, sont plus que trois francs ici ¹⁰⁷ », et les épargnes leur reviennent en forme d'héritage. Si les jeunes gars recevaient cent sous par semaine aux jours de l'édition d' « Un Amateur de Couleurs », c'était une innovation. Autrefois des fils de fermier réalisaient leurs quatre sous sur les revenus des pigeons pour « boire un verre après la grand'messe ». Nous remarquons cette originale rétribution accordée jadis à deux fils travailleurs dans ces termes : « Vous avez bien travaillé, mes gars, et je vas planter pour vous un mûlier ; dans quatre ans il donnera ses mûles et vous n'aurez plus soif ¹⁰⁸. »

Le brave pêcheur de la Loire déclara à Eloï : « Je ne violente

¹⁰⁴ *Aujourd'hui et demain*, p. 137.

¹⁰⁵ *La Terre qui meurt*, p. 87.

¹⁰⁶ *Idem*, p. 77.

¹⁰⁷ *Idem*, p. 209.

¹⁰⁸ *Notes d'un Amateur de Couleurs*, p. 122.

pas mes gars : je leur laisse leur cœur comme il est fait ¹⁰⁹. » Aussi ne s'oppose-t-il pas à la décision extravagante de son fils désespéré par un amour malheureux qui se fabrique un bateau afin de naviguer vers de parages lointains où il oublierait Henriette.

Seul, le métayer Fruytier se permettait de jouer avec ses enfants, les soirs d'hiver ¹¹⁰, tandis que le jeune père Cloquet, avouait que c'était le seul motif qui le décidât à quitter la ferme où il travaillait depuis dix-neuf ans ¹¹¹. Il chérissait cette enfant et la gâtait. Pour s'excuser, il plaidait : « Je suis trop souvent dehors pour avoir le droit de la faire pleurer quand je la vois. » Tâcheron, sans grandes ressources, il tint à ce que Marie « fût la mieux habillée du bourg » lors de sa première communion ¹¹².

¹⁰⁹ *De toute son Ame*, p. 323.

¹¹⁰ *Il était quatre petits Enfants*.

¹¹¹ *Le Blé qui lève*, p. 68.

¹¹² *Idem*, p. 71.

CHAPITRE VI

LA PAYSANNE

La psychologie de la paysanne. Influence de la religion.

Rôle familial plus grand que celui du paysan. Soumission à son mari. L'art de se faire consulter et respecter ou le recours à la ruse. Profondeur de l'âme grâce à la lecture de l'Evangile. Agilité d'esprit. Coquetterie.

Religion et sentiment du devoir.

Sentiment maternel. Préoccupation pour l'avenir de l'enfant.

Soucis de la vie conjugale.

La mère au dehors.

Les veuves.

Les paysannes que les siècles de chrétienté ont formées, malgré les révolutions et la politique qui ont amoindri la tradition religieuse chez les hommes¹, restent « les gardiennes de l'idéal appauvri », même dans la Beauce, une des provinces les plus antireligieuses². Toutes les vertus qu'attribuera Bazin à ces femmes, dont l'honnêteté n'est plus appuyée sur un fond religieux, dérivent des aïeules ferventes, qui transmirent, malgré tout, un idéal supérieur et obtinrent à leurs descendantes

¹ *Mémoires d'une vieille Fille*, p. 106.

² *Idem*, p. 101.

des grâces qui imprègnent les femmes beauceronnes à leur insu³.

La paysanne fervente, mère du Pape Pie X, « a un air de dignité, de sérieux, de bonté, de distinction naturelle. En vérité, elle est de noblesse : elle est une de ces princesses de foi, d'acceptation du devoir, de tendresse familiale et de silence, qui vivent ignorées du monde en tout pays chrétien⁴. »

Le titre populaire « la mère » est adressé à une jeune mère, femme du peuple, par honneur et aussi parce que, « pour elle désormais les joies les meilleures, les peines les plus aiguës, le courage de travailler jusqu'à l'extrême vieillesse » seront son lot⁵. Les hommes jouent un rôle moindre dans la famille, et ils « ne sont si braves que parce que l'exemple est auprès d'eux, secret, caché, aimé⁶. »

Bazin attribuera la patience, la soumission, le dévouement des femmes à la religion. Il semble vouloir négliger l'influence des anciennes mœurs latines, où déjà l'égoïsme masculin avait destiné aux femmes leur rôle de grandeur sans autorité. Même avant son mariage, la jeune femme est soumise aux volontés de l'homme. C'est à celui-ci que la société décerne le droit de choisir une compagne. La mère Fruytier, qui a médité « tout le long de la vie » sur le rôle que remplirait sa fille, lui conseille : « Attends en paix... Attendre, c'est la destinée des femmes⁷. »

L'autorité, plus ou moins inflexible, du mari, impose à la femme la soumission, source du bonheur conjugal. Bazin

³ *Idem*, p. 103.

⁴ *Pie X*, p. 8.

⁵ *Le Guide de l'Empereur*, p. 285.

⁶ *Baltus le Lorrain*, p. 306.

⁷ *Il était quatre petits Enfants*, p. 228.

affirme : « Partout où il y a un foyer heureux, il y a une femme qui est ainsi oublieuse de soi⁸. »

Maximin expose à sa mère son désir de suivre les cours du soir organisés à l'école communale, M^{me} Fruytier lui répond : « Et tu viens me demander ça, à moi ? Je ne peux dire qu'une chose : demande-le à ton père; ça lui appartient de commander⁹. » Le jeune homme savait qu'en réalité sa mère exerçait une certaine autorité. Car celle-ci n'eut rien à dire devant sa réponse : « Si vous êtes seulement d'accord avec moi, je n'ai pas peur : il dira oui¹⁰. » La mère reçut un coup lorsque son second fils vint lui demander à elle la première, l'autorisation de réaliser son ambition d'être mécanicien. « Moi, je te répondrais non... Mais je ne suis qu'une femme... Va dire la même chose à ton père¹¹. » Peu disposée au départ de Vincent, mais témoin de la fureur de son mari devant la décision filiale, la mère sut discrètement apaiser le conflit et incliner le père à céder¹².

« Les Vendéennes, femmes timides en paroles, dont on ne devinait le grand cœur qu'à l'ardeur de leurs yeux¹³ », malgré les apparences, jouissent d'une grande autorité chez elles. A table, elles restent debout tout occupées par le service des hommes¹⁴. « A en juger, superficiellement, on pourrait croire que les femmes ont en Vendée, une condition inférieure. Il en est tout autrement. Nulle part, elles ne sont plus respectées, nulle part elles n'ont une action plus considérable dans la vie morale

⁸ *Pages religieuses*, p. 234.

⁹ *Il était quatre petits Enfants*, p. 69.

¹⁰ *Idem*, p. 70.

¹¹ *Idem*, p. 101.

¹² *Idem*, p. 103.

¹³ *Idem*, p. 322.

¹⁴ *La douce France*, p. 99.

et même dans les décisions d'affaires de leur mari¹⁵. » « La mère, c'est la souveraine de qui tout dépend dans la ferme, qui a charge de tous les gens, de toutes les âmes, de toutes les choses, par qui le bonheur vient à chacun, selon son rang, aux pigeons du colombier aussi bien qu'aux petits enfants¹⁶. »

Louarn ne prenait jamais une décision, comme Marlieu d'ailleurs¹⁷, sans avoir exposé ses projets à Donatienne. Ils étaient toujours deux. Privé de cette intimité, Louarn se sentait quasi paralysé; il racontait à sa fillette des projets que la petite comprenait fort peu.

D'autre part la pauvre mère Noellet n'ose écrire à son fils parti à la ville car le père le lui a défendu. La souffrance de sa femme aurait dû faire réfléchir le tyran. Comme une personne privée d'initiative elle n'osait demander l'autorisation de faire part à Pierre de la bonne nouvelle concernant les fiançailles de sa fille, et devait avoir recours à l'intermédiaire de l'abbé.

Une fois seulement une mère, moitié bourgeoise d'ailleurs, prétend franchement avoir de l'autorité dans les décisions que son mari prend à l'égard des enfants. Birot souhaitait avoir une fille institutrice qui lui ferait honneur et il questionna : « Est-ce que ça n'est pas ma fille ? » « C'est encore plus la mienne, à moi qui suis la mère¹⁸. » Elle s'incline néanmoins devant une volonté qui s'accorde avec celle de sa fille. Pour se venger et pour montrer qu'elle reste reine dans tout ce qui a rapport au ménage elle commande à son mari : « Va tirer de l'eau, Birot, pour que je me lave les mains¹⁹ ! » ; il obéit alors, car cet ordre n'était plus du domaine de ses « idées ».

¹⁵ *La douce France*, p. 99.

¹⁶ *Idem*, p. 100.

¹⁷ *Il était quatre petits Enfants*, p. 198.

¹⁸ *Davidée Birot*, p. 46.

M^{me} Maguern résiste aussi aux décisions égoïstes de son mari déterminé à ignorer chez Gildas la vocation sacerdotale.

Avec patience, les femmes qui savent s'y prendre arrivent à faire prévaloir leurs désirs personnels. Vincent s'adresse à sa sœur pour rentrer à la métairie et y reprendre sa place abandonnée depuis vingt-deux ans. Aux aguets, Jeanne se sert des événements pour obtenir une autorisation difficile à arracher de paysans méfiants quoique bons parents ²⁰.

« Quand Julienne voulait, l'homme, plus grossier et plus rude, cédait presque toujours; il avait obscurément le sentiment de l'abri profond de cette maison qu'elle mettait en ordre, sans relâche et sans bruit ²¹. »

Les jours où il n'avait pas bu, le père témoignait à Rosalie Lobez une déférence en partie due à sa connaissance des choses religieuses et à la façon sage et vertueuse dont elle s'exprimait et vivait ²². Par les nombreux exemples précédents, nous pouvons constater que grâce à la tradition, la paysanne française n'avait, en principe, aucun droit ni dans le ménage, ni dans la destinée de ses enfants. Par un dévouement et un travail silencieux avec la ruse naturelle aux faibles, elles se font entendre et respecter. Souvent, même, elles imposent leurs idées aux maris. C'est seulement des femmes dont la situation n'est pas strictement paysanne, comme M^{me} Gayola, qui dominent leur mari; celle-ci pourtant était si pauvre au moment de son mariage qu'elle ne put apporter au ménage « les trois meubles d'usage, le lit, l'armoire, la commode ²³. » Elle recevait à sa guise

¹⁹ *Idem*, p. 56.

²⁰ *Il était quatre petits Enfants*, p. 292.

²¹ *Contes de Bonne Perrette*, p. 279.

²² *Gingolph l'abandonné*, p. 59.

²³ *Idem*, p. 105.

tandis que son mari « n'avait pas toujours la permission d'inviter ²⁴ » Le capitaine qui garde pleine autorité dans tout ce qui regarde la mer s'use « pour contenter le goût de bien-être et de luxe d'une femme qu'il estime supérieure, qu'il veut rendre heureuse, et qui semble, aux yeux des tiers, une personne d'une autre condition sociale. » Les exemples de tels ménages sont de plus en plus nombreux dans le peuple français ²⁵.

Choyée et habituée à ce qu'on lui cédât, une jeune fille montagnarde qui avait fait honneur à son mari en l'épousant et en acceptant les longs hivers, exige de lui le voyage à pied à travers un pays rendu méconnaissable par une neige fraîche et profonde au risque de le faire tuer avec son bébé, parce qu'elle s'obstine à faire baptiser l'enfant sans tarder ²⁶.

Une femme d'instituteur, folle de chagrin après la disparition de son fils à la guerre, veut parsemer bois et champs de livres de pain. Son beau-frère, paysan, serre ses poings à la nouvelle et reproche à l'instituteur : « Tu supportes cela, Jacques ? » « Que veux-tu ? Le chagrin l'a changée. » « Je l'aurais corrigée, moi ²⁷ ! »

Fille de la côte bretonne, la femme du fermier, Corentin, réussit à lui faire abandonner ses champs fertiles pour se rapprocher de l'océan, où il est destiné à tomber dans la misère ²⁸.

M^{me} Corentine exigeait comme clause principale de son mariage la vente du moulin paternel et l'installation dans son village favori où les affaires périllicitaient et menaçaient d'une ruine complète, laquelle se produisit au bout de quinze ans.

²⁴ *Idem*, p. 101.

²⁵ *Gingolph l'abandonné*, p. 106.

²⁶ *Récits de la Plaine et de la Montagne*, p. 266.

²⁷ *Baltus le Lorrain*, p. 7.

²⁸ *Magnificat*, p. 140.

La femme campagnarde commence à s'affranchir, mais les défauts que son rôle effacé a formés et entretenus : la coquetterie, le besoin d'adulation, d'adorateurs, et de plaisirs enfantins, la rendent dangereuse quand elle commence à trop se mêler aux affaires et à imposer ses volontés.

La peur qu'inspirent aux femmes leurs maris peut amener celles-ci à dissimuler et à mentir. Deux couturières, intriguées par les histoires captivantes promises par des journaux « De la grande Vie » et « Les joyeuses Amours », s'y étaient abonnées à l'insu, la première de son mari, la seconde de son fiancé. Joséphine mentait à son mari quand il demandait les comptes, tandis que sa sœur dit : « Ce n'est pas gai pour moi d'entrer en ménage avec un franc cinquante de dettes par semaine. Je ne l'ai pas encore avoué à mon futur ²⁹. »

Pour donner carrière à leur volonté parfois contrainte chez elles, les bonnes femmes se vengent par le bavardage et les médisances qui « se prolongent, le soir, d'un seuil d'ardoise à l'autre ³⁰. »

C'est à la religion que Bazin attribue les vertus de la femme française, celle de la tradition. « On ne saurait aller dans des provinces où la foi a conservé quelque rayonnement, sans deviner, à la dignité de leurs manières, à l'accent réfléchi de leurs mots, à leur regard qui a l'habitude du ciel, que ces anciennes ont de profondes âmes, et que la pensée sublime les a façonnées. Belles philosophies vivantes, qu'ont créés la famille, la douleur et la grâce ³¹ ! »

La noblesse de leur âme se révèle par les sentences profondes qu'elles profèrent de temps à autre, au cours de leurs lon-

²⁹ *Mémoires d'une vieille Fille*, p. 159.

³⁰ *Davidée Birot*, p. 193.

³¹ *Gingolph l'abandonné*, p. 55-6.

gues vies de silence³². Leur lecture se réduit aux missels, à l'Évangile, et aux livres saints. Leur esprit s'est formé à penser et à s'exprimer dans un « certain nombre de formules »³³. « Elles ont compris la raison de vivre, la providence, la paix, le mystère de la souffrance³⁴. » Leurs enfants reflètent leur mentalité, eux qui remplissent les couvents, les monastères, et les ordres religieux³⁵⁻³⁶.

Leur esprit comme leur corps est plus éveillé et plus souple que celui de l'homme. Quand passe le pauvre cortège d'Anna Le Floch, les femmes derrière les vitres « songeaient à plus de choses que les hommes et surtout à la mère endeuillée³⁷. »

Pierre est amené au collège par toute sa famille troublée par la séparation. Le père taciturne « remuait lentement et silencieusement » ses idées sur la séparation tandis que la mère, conversait « le plus gaiement qu'elle pouvait, pour habituer son Noellet et lui relever le cœur³⁸. »

Jeanne et sa mère, du spectacle de la vendange sont amenées à la pensée d'un mariage. Trois phrases brèves et le sujet est épuisé. « Toi aussi, tu seras cueillie : le temps vient. » « Il faudra bien. » « Tu nous quitteras ? » « J'espère que non ». Ces femmes à l'esprit agile s'étonneront « d'avoir été si loin dans l'avenir avec si peu de mots³⁹. »

Les deux boutiquières normandes, le soir, cousaient et con-

³² *Il était quatre petits Enfants*, p. 229.

³³ *Gingolph l'abandonné*, p. 373.

³⁴ *Idem*, p. 56.

³⁵ *Idem*, p. 56.

³⁶ *Le Blé qui lève*, p. 184.

³⁷ *Davidée Birot*, p. 159.

³⁸ *Les Noellet*, p. 43.

³⁹ *Il était quatre petits Enfants*, p. 228.

versaient. Elles se comprenaient si bien que quelques mots suffisaient « pour se dire tout ⁴⁰. »

Les matrones maraîchines s'en retournaient immédiatement chez elles après la messe; chacune « n'avait plus de pensée que pour son lot de tendresse, d'inquiétude et de joie, qu'une motte verte du Marais suffisait à porter ⁴¹. »

Habituées aux gens qui connaissent leur vie et leurs relations comme elle-mêmes, les paysannes, mises en face d'un étranger auquel il faut expliquer un événement quelconque, se trouvent tout embarrassées. La vieille mère Chaussée, obligée d'accomplir cette tâche insolite : envoyer un télégramme, est incapable de l'écrire et pis, de le dicter; elle se met à raconter sa vie, avec des divagations sans rapport au sujet. De tout ce monologue, l'employé n'eut que deux lignes d'écriture à rédiger ⁴². La bonne femme s'explique avec « volubilité, mais sans méthode, comme si vous connaissiez déjà toute sa parenté et l'histoire même qu'elle va vous raconter ⁴³. »

Si vous posez une question insolite à un paysan, il restera comme muet ⁴⁴. En Anjou, les esprits plus alertes jouissent d'un horizon plus large peut-être; car Bazin déclare qu'un habitué du pays peut parler de tout à un terrien. « Leurs réponses montrent qu'ils sont difficilement étonnés; leurs yeux, qu'ils ont le goût de l'idée, du mot, de la nouveauté qui vient à eux, et l'attention du sens commun habitué à juger ⁴⁵. »

Les paysannes, d'autre part, délurées, à l'esprit vif, témoignent d'une coquetterie qui se révèle dans les costumes parti-

⁴⁰ *Guide de l'Empereur*, p. 207.

⁴¹ *La Terre qui meurt*, p. 109.

⁴² *Guide de l'Empereur*, p. 178.

⁴³ *La Campagne française*, p. 55.

⁴⁴ *Croquis de France*, p. 322.

⁴⁵ *Paysages et Pays d'Anjou*, p. 15.

culiers à chaque province, en harmonie avec la race et profondément rustiques. Les nouveautés et l'influence prépondérante de la ville tendent à faire disparaître coiffes et costumes pourtant si pittoresques. Exquise dans sa coiffe en dentelle, « deux ailes frisées, ajourées, qui rassemblent les regards sur le front » que ces ailes encadraient, Francine, par le bon goût dont elle faisait preuve en portant ce chef-d'œuvre, sut tant plaire à son châtelain que celui-ci se sépara d'un tableau de prédilection pour la doter. La nouvelle mariée, endimanchée, fit visite à son bienfaiteur consterné devant l'objet affreux qu'avait remplacé sa délicate coiffe blanche, « une pyramide bossuée de tulle raide, de fil de fer et de roses à la douzaine ⁴⁶. »

Donatienne à Paris comme Eléonore au village ⁴⁷ avait eu vite fait d'empaqueter son costume breton, mais sentant instinctivement la dignité qui paraît cet habillement traditionnel, elle s'en revêtit pour se présenter à sa famille abandonnée depuis de longues années ⁴⁸.

Gingolph éprouva les mêmes sentiments devant un costume orné de dentelle. Afin de bien montrer que sa fiancée appartenait au nombre des femmes fidèles à la tradition, il exigea que la jeune fille mit le costume normand maternel pour la présenter dans son village breton ⁴⁹.

La mode parisienne séduit tellement la jeunesse que l'envie « d'être une demi-dame » et de « porter des chapeaux à rubans » figure parmi les motifs décisifs qui portent Eléonore à abandonner la campagne ⁵⁰. Sur les bords de la Loire, « l'idéal

⁴⁶ *Guide de l'Empereur*, p. 160.

⁴⁷ *La Terre qui meurt*, p. 208.

⁴⁸ *Donatienne*,.

⁴⁹ *Gingolph l'abandonné*, p. 469.

⁵⁰ *La Terre qui meurt*, p. 179.

paraît être, pour les femmes, de s'habiller en dames de ville sans abandonner la coiffe de dentelle ⁵¹. »

Jeunes filles, les paysannes se parent pour plaire. La femme de Cloquet se fit remarquer par son application prodiguée à sa toilette. Mariée, elle s'y appliqua peu, car son but avait été atteint. Quand elle eût compris l'inutilité de ses soins et de ses tentatives pour plaire à Gildas, décidé à embrasser le sacerdoce, Anna vendit son splendide tablier en velours rouge qui représentait le gain de plus d'un an de travail et se voua à s'enlaidir.

D'autre part, M^{me} Corentine et Marie Quéverne persistent, après le mariage, à s'attifer coquettement. La rudesse de la vie et le sentiment de la valeur de l'argent diminuent la recherche de la première tandis que la perte écrasante de son mari assagit pour toujours Marie, désireuse seulement d'une robe de « coton noir, tout uni ⁵². »

M^{me} Fruytier se délectait à la promenade en ville où ses yeux dévoraient les vitrines de bijoux, « mais elle faisait exprès de ne pas s'arrêter trop longtemps devant ces trésors-là, pour qu'on ne crût pas qu'elle en avait envie ⁵³. »

Revenues des griseries de leur jeunesse, les femmes mariées changent le plus souvent leurs préoccupations, rétrécissent leurs horizons et ne se permettent plus d'autres distractions que celles plus élevées offertes par la religion, dont elles ont la connaissance profonde. L'église paraissait à Rosalie Lobez

⁵¹ *En Province*, p. 5.

⁵² *Champdolent*, p. 195.

⁵³ *Il était quatre petits Enfants*, p. 22.

⁵³ *Il était quatre petits enfants*, p. 22.

« comme un lieu où l'on avait chaud à l'âme et au corps ⁵⁴ » ; le temps y « semblait court ⁵⁵ ». « On ne la surprenait guère à étudier la toilette de ses voisines ⁵⁶. »

*
**

La métayère et la basse-courrière seules descendaient le dimanche à la messe de Fonteneilles ⁵⁷. M^{me} Birot, d'autre part, dès son mariage, avait dû renoncer à ses pratiques religieuses pour sauvegarder l'harmonie conjugale ⁵⁸⁻⁵⁹. En Lorraine, lors de la menace de laïcisation des écoles, les catholiques vinrent supplier l'instituteur d'intercéder en leur faveur : « Nous ne voulons pas de la mauvaise loi française, Monsieur Baltus ! Nous voulons nos écoles comme à présent ! C'est notre droit ! Dites-le au maire ⁶⁰ ! » La femme pratiquante du facteur se propose plusieurs expédients irréalisables pour soustraire ses enfants à cette laïcisation. « Si le gouvernement t'oblige à mettre nos filles dans une école dont nous ne voulons pas, comme si c'était ses enfants à lui, et non les nôtres, tu lui diras : « Jamais ! » et je serai contente ⁶¹ ! »

Les femmes sacrifient tout pour leurs enfants, parfois ingrats. La mère Noellet, navrée que Pierre renonce au sacerdoce, contrainte au silence devant le départ ordonné par son mari inflexible, tourmentée au sujet de l'état financier de Pierre, avait dissimulé quarante francs dans la malle de celui-ci ⁶².

⁵⁴ *Gingolph l'abandonné*, p. 30.

⁵⁵ *Idem*, p. 32.

⁵⁶ *Idem*, p. 32.

⁵⁷ *Le Blé qui lève*, p. 49.

⁵⁸ *Davidée Birot*, p. 300.

⁵⁹ *Idem*, p. 60.

⁶⁰ *Baltus le Lorrain*, p. 249.

⁶¹ *Baltus le Lorrain*, p. 266.

⁶² *Les Noellet*, p. 115.

Devenue âgée, la mère Maguern se permet d'envoyer un secours pécuniaire de 100 francs à son fils abbé : « Et le père veut bien ⁶³ ! » Nous avons remarqué la charité des femmes bretonnes donnant chacune une cotisation pour la pension de Gildas au séminaire.

Une servante âgée, très dévouée à son maître l'abbé, pour le sauver, pendant un orage, dans une barque qui menaçait de ne pouvoir les conduire tous deux à bon port, se jeta dans l'eau et sacrifia humblement et héroïquement sa vie ⁶⁴. La vieille mère Chaussée s'affligeait d'être incapable de mourir à la place de son ancien nourrisson, père d'une famille nombreuse, tandis qu'elle ne servait qu'à peu de choses. « Je donnerais si volontiers ma vie pour qu'il conservât la sienne. » Et elle ne mentait sûrement pas ⁶⁵.

La charité dont font preuve les femmes, sans bornes tant qu'il s'agit des enfants, peut être inférieure à celle des hommes quand il s'agit de moins proches parents ou étrangers. M^{me} Maguern réprouvait la discrète charité de son mari qui lui ordonnait de laisser les draps à l'extérieur pour que son frère appauvri pût les voler et les vendre ⁶⁶. Quelques minutes plus tôt elle avait pourtant défendu celui-ci contre son mari, obstiné à lui garder la porte fermée à moins qu'il vînt s'acquitter de ses dettes. « Comment veux-tu ? Il est plus ruiné que jamais, ton frère : Anna m'a raconté, la pauvre, en pleurant, qu'il avait vendu une de ses vaches noires ⁶⁷. »

La voisine, mère Justamond, témoin de la générosité de

⁶³ *Magnificat*, p. 281.

⁶⁴ *En Province*, p. 340.

⁶⁵ *Guide de l'Empereur*, p. 178.

⁶⁶ *Magnificat*, p. 13.

⁶⁷ *Idem*, p. 13.

Gilbert, qui prêtait toutes ses épargnes à sa fille pour payer une métairie, lui conseille : « Faut pas tout donner aux enfants. Ils prennent ce qu'on leur donne, comme si c'était leur dû. Ils promettent de la reconnaissance, mais c'est une graine qui ne lève guère souvent ⁶⁸. »

La charité chrétienne prêchée par l'Evangile est mieux pratiquée par les femmes à l'égard des chemineaux et des mendiants. Quoique fatiguée par des besognes rustiques incessantes, M^{me} Fruytier réprimait toute impatience à la venue des mendiants qu'elle nourrissait et abritait malgré l'hostilité du mari qui la menaçait de coups si jamais cette charité entraînait des suites fâcheuses. Mais en cela elle était aux ordres d'un Maître supérieur à son mari : « C'est le commandement qui nous dit d'avoir pitié les uns des autres ⁶⁹. »

Julienne, un soir pluvieux, loge dans sa grange un quatrième mendiant aux yeux bleus et doux et cause avec lui : La misère se plaint d'être « mal reçu par les champs d'aujourd'hui. » « Alors pourquoi marchez-vous toujours, sans savoir où vous logerez ? » « Pour empêcher le cœur des hommes de se fermer tout à fait. Quand je passe, il n'y a que moi ; quand je suis passé, Dieu bénit ⁷⁰. »

Cette charité est admirable d'autant plus que la vie paysanne accapare toutes les forces et tous les moments d'une femme, qui peut parfois murmurer « un peu d'avoir tant à faire, mais qui fait quand même sa journée, et le mieux du monde ! » Son rôle s'étend aux occupations domestiques ⁷¹. « Elle est obligée de nourrir l'homme, de s'occuper sans repos des enfants et des

⁶⁸ *Le Blé qui lève*, p. 89.

⁶⁹ *Il était quatre petits Enfants*, p. 93.

⁷⁰ *Contes de Bonne Perrette*, p. 284.

⁷¹ *Magnificat*, p. 202.

bêtes ⁷². » A elle appartiennent les préoccupations morales et ce rôle universel de la femme « qui est de consoler ⁷³. » « Pour ses quatre enfants et peut-être bien pour son mari, « Marie Fruytier était « l'admiration, l'amie respectueuse, la confidente, le soutien dans le chagrin, l'associée en toute joie, la gardienne devant laquelle le grand malheur celui qui sépare, n'osait pas paraître : elle était tout ⁷⁴. »

A défaut de ses soins vigilants, dans quel état de décrépitude tombe la maison, même entretenue par une bonne. Marie Quéverne visite la closerie qu'elle a abandonnée. Devant le jardin plein d'herbe, un char à bancs exposé à la pluie, la provision de bois mal empilée, elle s'exclame : « De mon temps, je n'aurais pas souffert cela ! Ce que c'est pauvre, partout, quand il n'y a plus de maîtresse ⁷⁵. »

Justine « faisait la moitié du travail à la métairie ⁷⁶. » Les citadines seraient épouvantées devant tant d'occupations manuelles pendant lesquelles la pensée doit rester alerte pour ne rien oublier, ni choses, ni personnes. « Levée avant le soleil, Marie Fruytier devait s'occuper tout de suite, et jusqu'au soir, du bien de chacun, y compris celui des bêtes. Faire les lits des enfants et le sien; allumer le feu dans la grande salle et prendre la marmite à la crémaillère; éplucher les légumes; tailler le pain pour la soupe du matin; laver les assiettes; balayer la pièce; chasser les araignées qui bâtissent leur toile en un quart de jour aux angles des murailles; boucher les trous des souris; puiser de l'eau à la pompe, qui est bien à trente mètres de la

⁷² *Donatienne*, p. 10.

⁷³ *Le Mariage de M^{lle} Gimel*, p. 92.

⁷⁴ *Il était quatre petits Enfants*, p. 17.

⁷⁵ *Champdolent*, p. 16.

⁷⁶ *Idem*, p. 293.

maison; prendre les vases de fer-blanc et l'escabeau à trois pieds, et s'en aller dans l'étable traire les vaches, puis revenir dans la laiterie et passer le lait à l'écumeuse pour faire le beurre; appeler la volaille éparpillée dans la cour, et dans l'aire, et dans le chemin, pour lui jeter la première ration du menu grain qu'il a fallu prendre dans un large paillon; faire le tour du jardin, où il y a de l'herbe haute en toute saison à cause du voisinage d'une source, et distribuer la pâture aux lapins, qui remercient du bout de leur nez mobile; reprendre, sur la table de la chambre des petits, tout un paquet de bas, de culottes, de chemises qui ont des trous, et s'asseoir près de la fenêtre pour continuer le ravaudage ou la couture; se lever bientôt pour aller chercher la provision de haricots ou de pommes de terre qui, servie au dîner de midi, se remettre à cuisiner... En vérité, tout le jour se passait ainsi ⁷⁷. »

La guerre a révélé les femmes encore plus travailleuses et industrieuses. Habitues « aux seuls travaux de ménage ⁷⁸ », elles faisaient les semailles et les récoltes. Le plus beau soldat de la famille dont trois au front, « le plus courageux, le plus persévérant, celui qui dut suffire aux devoirs les plus inattendus comme aux plus ordinaires », fut Jeanne, demeurée seule à la Geneviève avec ses deux enfants tout petits. Elle sauva la ferme ⁷⁹. Elle prit aussi le temps de correspondre et de gâter ses combattants avec des colis de provisions ⁸⁰⁻⁸¹.

Cette catastrophe a révélé aussi de quelle charité elles sont capables. Par la force des circonstances, Marie Quéverne, qui

⁷⁷ *Il était quatre petits Enfants*, p. 87.

⁷⁸ *Campagne française* (Avant-Propos).

⁷⁹ *Il était quatre petits Enfants*, p. 235.

⁸⁰ *Idem*, p. 236.

⁸¹ *Idem*, p. 247.

se plaignait jadis même des occupations de l'intérieur, se met aux travaux des champs, sans y penser ⁸².

« Toujours affairées, tracassées, partagées entre la marmite qui s'arrête de bouillir, l'enfant qui crie dehors, l'oie qui maraude sous le pommier et la vache qui a rompu sa corde ⁸³ », les paysannes s'usent vite. M^{me} Fruytier, néanmoins, ne se plaignait pas de travailler, « mais la moindre minute de tranquillité lui semblait un bienfait inestimable ⁸⁴. »

Malgré l'importance ces mille travaux quotidiens, ce n'est pas là que la paysanne se remplace avec la plus grande difficulté.

En effet, M^{me} Fruytier, que Bazin peindra comme la modèle des métayères, eut, comme mère, son rôle principal à remplir. Tant que les enfants restaient petits, c'est à elle seule qu'ils avaient recours. Grandis, ils venaient lui exposer leurs préférences au sujet de leur vocation et elle se chargeait de les faire accepter par le père.

Plus instruites que les maris, elles lisent et écrivent les lettres ⁸⁵, et par le fait se rapprochent ainsi des enfants fréquentant l'école.

Elles ne prétendent pas faire œuvre d'enseignement, ce dont elles ne seraient point capables; elles se contentent de leur faire du bien. « Je suis surtout sur la terre, dit maîtresse Fruytier, pour vous aimer et pour faire vos cœurs ⁸⁶. » Si son rôle de ménagère devait être bien rempli par ses filles, la métayère Lumineau, défunte, ne se vit pas remplacée dans son rôle

⁸² *Champdolent*, p. 74.

⁸³ *Notes d'un Amateur de Couleurs*, p. 22.

⁸⁴ *Il était quatre petits Enfants*.

⁸⁵ *Donatienne*, p. 8.

⁸⁶ *Il était quatre petits Enfants*, p. 13.

moral. Les enfants émigraient en ville ou en Amérique, des disputes insolites s'engageaient et le métayer peu sentimental regrettait sa femme « économe, hautaine avec les étrangers et tendre pour les siens, qui réussissait, sans tapage, avec des mots qu'elle trouvait toujours, à changer le cœur des fils, et à modérer la rivalité des sœurs ⁸⁷. »

*
**

« La sainte espèce des mères qui travaillent pour leurs fils, jusqu'à ce que les yeux ne voient plus, et que la main s'engourdisse » », trouve sa force dans le secours des grâces et un amour profond des êtres sortis d'elle. Dans une province lointaine, autrefois française, une Canadienne, mère dévouée d'une très nombreuse famille, épuisée par des veilles constantes et d'innombrables souffrances, se réjouit : « Je suis bien contente : je n'ai pas eu d'enfant cette année. C'est dur, voyez-vous, d'être toujours penchée sur le berceau et réveillée la nuit ! A présent, on attend la récompense ! » « De quelle récompense voulait-elle parler ? De l'éternelle ? De l'appui que prêtent aux parents les enfants devenus grands ? Les deux pensées étaient sûrement dans son esprit. Que cela est admirable, divin et humain ⁸⁹ ! »

La veuve Lobeze, chargée d'une nombreuse famille, l'élevait à force de travail assidu et rude, mais elle voyait la récompense s'approcher au fur et à mesure que son aîné grandissait. C'était « le sauveur possible et le véritable appui de la famille ⁹⁰. » Dans sa misère, elle souhaitait « la guérison de Désiré, un abri

⁸⁷ *La Terre qui meurt*, p. 11.

⁸⁸ *Campagne française*, p. 122.

⁸⁹ *Nord-Sud*, p. 59.

⁹⁰ *Gingolph l'abandonné*, p. 53.

meilleur et plus large que la coque de la Hardie, de quoi acheter des souliers pour les six enfants, et deux autres choses encore, qui lui apparaissaient comme des ambitions presque déraisonnables, presque folles : gagner assez pour rentrer au pays d'origine, le Portel, et y reprendre le costume de fête des femmes mariées, qui est tout de belle soie violette et noire ⁹¹. »

En attendant la récompense, les responsabilités et les devoirs les absorbent. La mère modèle, de l'ancienne France, Rosalie Lobez, à part son affection pour ses enfants, avait « un sentiment de sa responsabilité morale, le goût de la pureté pour ses filles et pour ses fils, la bonne envie de les défendre contre les périls qu'elle connaissait, laissant à Dieu le soin d'écarter les autres. » La nuit de Noël, elle conduisait Gingolph à la messe, laissant ses autres petits aux soins de sa fillette Jacqueline ⁹². Cette veuve chargée d'un enfant infirme avait refusé la proposition d'un étranger de mettre le petit dans un sanatorium. Malgré la perspective du fardeau allégé et des soins promis, la pauvre femme refusa : « Je voudrais bien, monsieur, mais je ne peux pas : qui est-ce qui lui ferait son âme ⁹³ ? »

La mère de Gilbert, qui le savait dans un milieu antireligieux, s'inquiétait fort de l'état de son âme. En condition, loin d'elle, entouré de compagnons incrédules, Gilbert espaçait ses présences à la messe. « La petite mère Cloquet, debout sur la haute marche de l'escalier de l'église, tournée vers la place, attendait vainement, chaque dimanche, jusqu'au dernier son mourant de la cloche. Elle priait, elle vieillissait, et Dieu sans doute pourvoirait ⁹⁴. » Elle savait « que les jeunes gars ne sont

⁹¹ *Idem*, p. 58.

⁹² *Idem*, p. 29.

⁹³ *Idem*, p. 58.

⁹⁴ *Le Blé qui lève*, p. 58.

guère sages; qu'ils échappent aux mères qui veillent de près sur eux, et qu'ils peuvent donc tromper les mères qui sont au loin. Mais elle ne montrait son inquiétude que par de petits mots, dit bien bas à Gilbert, et par ses yeux ridés qui se troublaient, quand elle avait fini de lui sourire. Sa manière était l'*Ave Maria*, qu'elle récitait ici et là, éveillée ou demi-sommeillante, et toujours avec la même vision de l'enfant grandissant et aventuré ⁹⁵. »

Lors de la séparation du conscrit et de sa famille, la mère Fruytier, à l'écart, la tête de l'ainé contre sa poitrine, lui dit tout bas : « Mon Maximin n'oublie pas de prier tous les jours; garde bien ton cœur comme il est ⁹⁶. »

Quand les mères voient qu'elles ont semé la vocation sacerdotale chez leurs fils, elles considèrent le sacrifice à consommer comme une grâce immense; nous l'avons déjà vu au cours du chapitre « Les Enfants ». L'amour maternel, chez M^{me} Noellet, s'était « empreint d'un respect religieux » à la perspective de voir son fils curé ⁹⁷. « Tout à coup précipitée de si haut » par le recul inattendu de Pierre, la pauvre femme, en deux heures, « avait épuisé ses larmes et tout le ressort de sa vie ». « Elle demeurait anéantie ⁹⁸. » Comme elle aurait fait tout son possible pour l'aider à devenir prêtre, elle lui pardonna la ruse qu'il avait employée pour apprendre. Même elle écrivit à cet ingrat : « Peut-être que nous ne comprendrions pas ce que tu veux faire et que tu as raison de nous le cacher ⁹⁹. » Quand elle sut Pierre livré à l'absinthe et l'état de sa santé, elle oublia tous

⁹⁵ *Idem*, p. 50.

⁹⁶ *Il était quatre petits Enfants*, p. 181.

⁹⁷ *Les Noellet*, p. 96.

⁹⁸ *Idem*, p. 96.

⁹⁹ *Idem*, p. 111.

ses chagrins passés et lui ouvrit complètement son cœur. « Elle se demandait même si elle avait jamais eu au cœur d'autre res-sentiment contre lui qu'un grand respect de ne plus l'embras-ser. Lui ingrat ? Il ne fallait pas le connaître, pour l'accuser ainsi ¹⁰⁰... »

Dans la longue galerie des types qu'à peints Bazin, l'on peut encore admirer une pauvre mère bretonne qui attend patiem-ment sur les quais le moment où son fils matelot passera indif-férent et ivre. Elle répond au salut de Gingolph et le prie d'user de son influence pour procurer à son fils plus de quatre-vingt-seize francs par mois. « On est sept là-dessus, et il boit ¹⁰¹. » Le fils, embarqué, lance « Au revoir ! m'man ! », et la pauvre mère s'éloigne, « ayant regardé l'enfant qui ne la regardait plus ¹⁰². »

Les mères se délectent en compagnie de leurs enfants. « Heureusement qu'il m'aime », se disait la vieille mère Clo-quet ¹⁰³ ; elle se consolait ainsi d'être séparée de Gilbert.

En présence de témoins, la tendresse maternelle et filiale est plus discrète. C'est en route vers la maison après la messe domi-nicale que la mère Fruytier, pour profiter de son fils, ralentis-sait la marche, montrait un champ de chez elle, demandant : « Que mettrez-vous là, les hommes ? » Il répondait ; il jouissait, lui aussi, de la présence maternelle, et, bien que les mots fus-sent indifférents, le son des voix, la lenteur des pas, les regards qui se rencontraient, formaient, entre la mère et le fils, une seconde conversation, toute pleine de tendresse, où ils trou-vaient leur joie, et ne la disaient pas ¹⁰⁴. »

¹⁰⁰ *Idem*, p. 243.

¹⁰¹ *Gingolph l'abandonné*, p. 377.

¹⁰² *Idem*, p. 379.

¹⁰³ *Le Blé qui lève*, p. 50.

Seules à la maison pendant les longues journées que les hommes passent au dehors, Jeanne et sa mère s'entendaient fort bien ; il ne manquait à Jeanne qu'un peu d'expérience pour que l'entente fut complète, sur tous les sujets. Ni l'une ni l'autre ne cherchait ses idées ou ses mots : « les mères vieillissantes, les filles grandissantes sont de tendres causeuses ; l'avenir amusé les écoute, tandis qu'elles se penchent sur la toile, piquent l'aiguille, la retirent, puis, sous le coup d'une pensée, se redressent, se regardent avec un sourire, et se remettent à coudre ¹⁰⁵. »

La mère faucheuse, dont le mari se battait au front, prenait Bazin « en pitié » « de supposer qu'une mère pût laisser son enfant à la maison, sans surveillance ¹⁰⁶. »

Le chagrin de Donatienne, obligée, pour des questions d'argent de se séparer de ses trois petits, « lui étreignit le cœur. » « Elle les regardait, avec l'épouvante secrète de ne plus les revoir, d'en retrouver un de moins quand elle reviendrait. Lequel ? ¹⁰⁷ »

Les membres de la famille une fois séparés, le grand souci de ceux qui restent à la ferme se concentre sur l'oubli possible des absents. Jeanne, accablée de travail, prenait du temps chaque dimanche pour correspondre avec Vincent en apprentissage et Maximim, officier colonial. Pour elle et sa mère « c'était la grande préoccupation que la Genivière ne fût point oubliée ¹⁰⁸. »

La correspondance échangée pendant la guerre a révélé

¹⁰⁵ *Idem*, p. 227.

¹⁰⁶ *Campagne française*, p. 94.

¹⁰⁷ *Donatienne*, p. 19.

¹⁰⁸ *Il était quatre petits Enfants*, p. 227.

jusqu'à quel point les paysans peuvent tenir aux leurs. Pour ceux restés à la ferme « les bons jours sont ceux » où ont écrit les absents ¹⁰⁹. La délicate femme de l'instituteur lorrain en possession d'une lettre de Nicolas, la dévorait : « On eût dit que cette mère inquiète l'apprenait par cœur ¹¹⁰. » Le manque de lettres et l'absence perpétuelle de cet être adoré entraînèrent finalement la folie et la mort de sa pauvre mère ¹¹¹.

Lors du retour, quelles réjouissances s'apprêtent : quel désir de se montrer avec celui qui revient ! Au pays, pour un rapide congé, Pierre Noellet se promenait à travers le bourg, accompagné de ses deux sœurs endimanchées, « très fières d'avoir à côté d'elles ce beau Noellet, large d'épaules comme un métayer et habillé comme un monsieur, — du moins le croyaient-elles, — avec sa redingote des jours de sortie, et sa chaîne de montre en argent, legs d'un vieil oncle de Montrevault, dont Pierre avait hérité. Avait-on couru de porte en porte ! Que de claquements de sabots sur la terre gelée ! Que de bonjours et de poignées de mains ! Que d'histoires contées de part et d'autre ¹¹². »

Tout le bourg fêtait au cabaret le retour du fils du charron dont le service militaire en Tunisie était terminé. « Depuis la veille, le père, rentré en possession de son enfant, le promenait par le bourg, sans se lasser de le montrer ni de le regarder surtout, parlant des Kroumirs comme s'il en avait vu, et le reprenant quand il variait dans ses récits. La boutique chômaît : songez donc, un fils qui rentre après quatre ans de misère, et qui, demain, n'aura plus le droit de porter l'uniforme ¹¹³. »

¹⁰⁹ *Aujourd'hui et demain*, p. 3.

¹¹⁰ *Baltus le Lorrain*, p. 46.

¹¹¹ *Idem*.

¹¹² *Les Noellet*, pp. 68-9.

¹¹³ *Idem*, p. 94.

Le dragon Jean, favori du village où il avait jadis occupé une situation très inférieure, mais que sa persévérance et son courage avaient élevé, fut aussi l'objet de l'admiration familiale. « La mesure du maçon ne désemplissait pas. On venait, des villages voisins, serrer la main du camarade qu'on avait connu à l'école, et qu'on était, à la fois, flatté et intimidé d'appeler par son petit nom ¹¹⁴. » « La mère ne pouvait se lasser de l'accompagner, de le montrer, et de l'écouter parler ¹¹⁵. »

L'abbé Gildas, de passage pour dix minutes dans une gare avoisinant la ferme, « y embrassait la mère, qui s'était retirée un peu, et avait rangé les vingt-trois plis de sa robe, afin de laisser à l'abbé le coin, près de la clôture vitrée. Elle le tenait ainsi mieux à elle, voisine immédiate, comme il convient à la mère ¹¹⁶. »

Si l'éloignement et l'abandon définitif causent de part et d'autre des peines et des regrets, l'absence continue et la désertion maternelle engendrent des conséquences fatales pour la famille et des remords incessants. La nourrice trop légère apprend l'exode de sa famille délaissée. « Alors Donatienne fut prise de désespoir. Elle eut une douleur passionnée et violente. Elle rompit avec son amant... elle refusa de manger ; elle pleura toute une semaine, ne cessant de répéter : « Noémi, Lucienne, Joel ! » Bientôt sa santé déclina. « Donatienne faillit mourir, en effet ¹¹⁷. » Huit ans plus tard, conduite au théâtre par l'homme qu'elle faisait vivre, d'abord distraite par la scène, elle contempla tristement un bébé rose sur les genoux de sa

¹¹⁴ *En Province*, p. 301.

¹¹⁵ *Idem*, p. 301.

¹¹⁶ *Magnificat*, p. 280.

¹¹⁷ *Donatienne*, p. 192.

voisine. Des reproches s'élevèrent de son cœur meurtri : « Oh ! les petits, comment les mères peuvent-elles vous quitter autrement que par la mort ? Quelle folie m'a prise d'aller me louer à Paris ? Quelle autre folie de rester, quand j'étais libre de revenir !... La caresse de vos mains me manque, et le poids de vos corps sur mes genoux. Je souffre ¹¹⁸ ! » Malgré les reproches de son amant, Donatienne prie la dame de lui permettre de bercer le bébé, elle n'en tira pas le plaisir attendu, mais elle frémissait « de chagrin et de remords ». Cet instinct maternel la ramena vers un devoir devenu encore plus dur à remplir, soigner son mari infirme par suite d'un accident dans la carrière.

Phrosine, dont la vie depuis le départ de son lâche mari est devenue irrégulière, ce qui aggrave l'état maladif de sa fille très sensitive et conduira l'enfant à la mort, garde ensuite tellement cet instinct ou ce besoin de chérir et d'aimer, qu'elle fera le tour de la France à la recherche de son mari qui seul connaît l'adresse de son fils. « Quand je devrais faire le tour de France et entrer dans toutes les maisons où il y a un fils de quatorze ans, je verrai mon fils ¹¹⁹. » Son mari trouvé, elle le supplie : « Je ne peux pas me consoler de mon enfant, si l'autre ne m'est pas rendu. Je n'ai pas toujours été une bonne femme : on est comme on peut, Henri. Ce n'est pas dans mes habitudes de faire des menteries, et tu le sais, et tu peux me reprocher des choses : mais j'ai toujours été mère. Dis, Le Floch, où est-il, mon fils, que j'aille le chercher ¹²⁰ ? »

Lors du vivant de sa fillette, quoiqu'elle ne sût consommer le sacrifice que Davidée Birot lui démontrait comme nécessaire

¹¹⁸ *Idem*, p. 192.

¹¹⁹ *Davidée Birot*, p. 196.

¹²⁰ *Idem*, p. 317.

au rétablissement d'Anna, cette femme eut « la figure de la *Mater Dolorosa*, quand elle aperçut, entre deux petites bien portantes, sa fille elle-même ¹²¹ ». Elle la soignait très affectueusement lui donnait des « draps blancs » et lui offrait tous les secours médicaux qu'elle pouvait, quand Davidée eut conduit l'enfant malade à la maison ¹²².

Marie Quéverne, mère d'une unique fillette, l'aimait de « l'amour imparfait qu'elle-même avait reçu de sa mère. Elle ne la reprenait guère, ayant horreur des larmes ¹²³. » Sa propre mère lui avait cédé en toutes choses, pour garder la paix à la maison. Elle était en partie responsable du refus de Marie d'aller à la messe ¹²⁴. Follement éprise de Pierre Quéverne, Marie réussit à obtenir le consentement paternel, accordé avec tant de peine que le père en mourut. « Il céda parce qu'il était aux ordres de sa femme, qui était elle-même aux ordres de sa fille ¹²⁵. »

Obliger l'enfant à obéir, devoir qui peut fatiguer les plus patientes, ne troublait pas autrement Marie Quéverne, mère sans volonté. L'enfant prenait avantage de cette faiblesse maternelle, et boudait si sa mère l'appelait pour faire une lecture. « Tu ne veux pas ? disait la mère. Eh bien, reste ! » Plus expérimentée et mère vraiment plus soucieuse de former le caractère et d'assurer l'avenir de son enfant, Marie rangeait le livre et attendait sa fillette. « Soudainement changée, la petite

¹²¹ *Idem*, p. 74.

¹²² *Idem*, p. 6.

¹²³ *Champdolent*, p. 117.

¹²⁴ *Idem*, p. 5.

¹²⁵ *Idem*, p. 33.

figure s'éclaira » et elle vint joyeuse à sa leçon : « Alors, je lirai la page où il y a un soldat ¹²⁶. »

D'autres mères, à plaindre, cèdent aux enfants, par faiblesse, habituées qu'elles sont à se soumettre aux volontés du mari. La veuve Lobez, désireuse d'attirer l'attention de son fils sur sa nièce qu'elle jugeait un parti honorable pour son Gingolph, le priait d'attendre qu'elle l'eût habillée pour la bénédiction de la mer. « Mais Gingolph avait dit : « Je ferai un tour de falaise », avec une résolution qui intimida sa mère. « Elle céda, par faiblesse, comme elle avait cédé, plus d'une fois, à son mari ¹²⁷. »

Abandonné, Louarn, chez ses beaux-parents, demande : « Est-ce que vous ne la trouviez pas obéissante à vos paroles ? » « — Moi, je ne lui en disais guère pour la contrarier. Son père n'était jamais là ¹²⁸. »

Par faiblesse sénile, la vieille mère de Gilbert, très peinée du choix de son fils qui aimait une fille « moindre que lui », finit par céder ; « elle n'avait plus que la force de dire non une fois, pour dire oui ensuite et pleurer en se cachant. » « Cette peine, ajoutée à tant d'autres amena sa fin en deux mois ¹²⁹. »

Dans tous les exemples précédents, un sentiment net se dégage, celui de l'amour et l'attachement profonds entre les mères et les enfants. Ici les sentiments semblent être plus vifs que chez les paysans.

L'avenir lointain et la vocation de son enfant, voilà les principaux sujets de réflexion pour toute mère. La façon dont

¹²⁶ *Champdolent*, pp. 122-3.

¹²⁷ *Gingolph l'abandonné*, p. 69.

¹²⁸ *Donatienne*, p. 77.

¹²⁹ *Le Blé qui lève*, p. 62.

chacune s'inclinera devant les préférences de leur fils révèlent devant le sacrifice son caractère de mère.

Les mères bretonnes fréquemment appelées à donner leurs enfants à la mer qui a déjà dévoré un si grand nombre des leurs, témoignent d'un véritable héroïsme dans leur soumission. Une veuve de marin prévoit, terrifiée, une vocation maritime chez son fils. Lé « vent qui agite les sapins » raconte à l'enfant combien est doux le voyage. La mère, à cette révélation, fait abattre les sapins. Sur une falaise donnant sur la mer, le vent lui reparle. Le fils informe sa mère de sa volonté d'être marin, conseillé « par la bruyère blanche ». Epouvantée devant cette volonté pour elle meurtrière, la veuve s'enferme dans un château loin de la mer séductrice ; là elle espère bien que le souvenir du vent s'effacera. Au contraire, l'enfant manque mourir de chagrin. De peur de le perdre ainsi, la mère se résout à la destinée inéluctable et promet à son enfant pleine liberté dans le choix de sa carrière ¹³⁰.

Orpheline, veuve et mère de naufragés, une mère bretonne, M^{me} Dor s'était promis de ne plus donner personne à la mer. Elle marie sa fille avec un jeune homme instruit qui, faute de sens pratique, d'expérience et d'économie, perd l'usine paternelle de sardines. M^{me} Dor, qui avait élevé son petit-fils loin de la mer et « n'en parlait qu'avec haine et mépris », laisse l'enfant entrer dans la carrière maritime, une fois qu'elle constate la perfidie et la malhonnêteté des terriens ¹³¹.

La veuve Lobez s'inquiète mortellement de Gingolph « au guénel » à Boulogne-sur-Mer. « Pour elle, la ville est plus terrible que la navigation ¹³². » Elle l'encourage, elle le supplie

¹³⁰ *Contes de Bonne Perrette*, 1913, pp. 187-8.

¹³¹ *Humble Amour*, pp. 225-269.

¹³² *Gingolph l'abandonné*, p. 20.

d'accepter la situation de novice sur la *Belle-Chance*, avec l'espoir de revoir des jours aisés, grâce à un salaire bien plus élevé que la rétribution offerte à bord de la *Reine-Marie* ¹³³. »

Au moment du service militaire, ce n'est jamais sans chagrin que les mères se séparent de leurs fils. Aux chansons des conscrits, les mères « mettaient la main sur la tête de leurs petits garçons, et se réjouissaient de ce qu'ils n'avaient point l'âge de s'en aller si loin ¹³⁴. » C'est la peur que la caserne ne prenne leurs enfants ou ne les attire à la ville qui inspire aux métayers cette réflexion quand ils entendent le son de la trompette : « Les parents de ceux qui partent peuvent bien pleurer ¹³⁵. » Maximin rengagé craint de lire un reproche dans les yeux maternels. Mais sa mère dévouée qui avait mis une nappe sur la table ornée d'une tarte aux prunes avec l'inscription « Vive le sergent ! » « n'avait d'arrière-pensée que celle de toujours : « Comment ferai-je pour qu'il soit tout heureux ¹³⁶ ? »

Le premier départ qu'elle avait eu à subir, celui de Vincent, apprenti mécanicien, l'inquiétait souvent le soir : « Où est-il, à cette heure, notre fils ? Les villes en dévorent beaucoup des jeunes gens comme lui ! Elles leur sucent le sang... Et puis, d'autres fois, je pense aux mauvaises compagnies. » A ces tourments, le père bienveillant acquiesçait : « Tu es comme moi, la mère, n'est-ce pas ? Tu voudrais reprendre notre Vincent et empêcher de partir l'autre, et on ne peut, on ne peut ¹³⁷ ! »

Consciente que la vie active, que menait son fils à la capitale lui valait mieux que le désœuvrement de la vie provinciale qu'il aurait menée comme petit propriétaire, une mère bre-

¹³³ *Idem*, pp. 84-88.

¹³⁴ *Il était quatre petits Enfants*, p. 154.

¹³⁵ *La Terre qui meurt*, p. 124.

¹³⁶ *Il était quatre petits Enfants*, p. 194.

¹³⁷ *Il était quatre petits Enfants*, p. 147.

tonne contrecarre son fils, ruiné, qui promet de finir ses jours avec elle, ce qui en somme aurait accompli ses désirs les plus ardents : « Mon parti est pris, disait-il, et il vous plaira : je reviens à la Ville au Rouet ; je ne suis plus rien, je ne travaille plus et je n'aurais jamais dû travailler, puisque j'ai été vaincu ; nous vivrons ensemble ; je vous demande asile. » M^{me} Guéméné proteste : « Non, dit-elle, la gestion de mes terres sera désormais facile ; tu vaux mieux que cela ; je viens de vendre deux fermes, l'une qui payera tes dettes, et l'autre qui te permettra de recommencer ta vie ¹³⁸. »

L'avenir matrimonial des fils qui passeront de leurs mains dans celles qu'ils auront choisies est une question vitale. Un bon choix ôte à la mère un gros souci ; un mauvais augmente ses charges et ses peines. Gingolph persiste à ignorer l'existence de son aimable cousine Marie, s'attache à Zabelle qui se montre infidèle. Plein de désespoir et de dépit, il ramène une honnête jeune fille qu'il épousera avec pompe au village. Sa mère, qui pénètre sa peine, se dit : « Voilà un devoir qui me vient... il faudra que je continue d'être mère, encore un bon bout de temps ¹³⁹. »

Quant aux jeunes filles, leurs rêves se bornent à une heureuse vie conjugale. Tandis que l'ambition du père se donne libre carrière : sa fille « irait loin » avec sa facilité d'apprendre, pensait Birot, sa femme se lamentait : « Pauvre innocente ! Faire de ça une institutrice ! avec un sourire pareil... et une bouche comme une fleur de pommier, lui faire épeler *b-a, ba*, et mouiller des plumes de fer ¹⁴⁰. » La préparation nécessaire pour atteindre à ce but l'effrayait : « Elle avait l'horreur, dissi-

¹³⁸ *Mémoires d'une vieille Fille*, p. 260.

¹³⁹ *Gingolph l'abandonné*, p. 480.

¹⁴⁰ *Davidée Birot*, p. 50.

mulée à peine, des livres, des cahiers, du tableau noir qu'il fallait acheter et placer dans la chambre blanche ¹⁴¹. » Autrement attirant eût été la perspective d'un ménage heureux dans leur voisinage avec une personne de leur monde ¹⁴².

La bonne mère Fruytier parle avec Jeanne âgée de dix-neuf ans, de l'avenir conjugal qu'elle désire pour elle : « Te verrai-je mariée ?... à ton ménage ?... oh ! je le souhaite bien !... Si tu trouves un bon mari, Jeanne, même un très bon, prends garde de lui laisser croire qu'il est parfait... Eux, les hommes, ce n'est pas la bonne manière de les toujours complimenter... Ils tiennent bon à notre jugement, et m'est avis, ma fille, qu'ils ont raison... Dans les premiers temps surtout, ils peuvent oublier de nous demander : « Qu'en penses-tu ? », mais s'ils ont pris l'habitude de causer avec nous de leurs affaires, ils ne tardent pas à voir qu'elles vont mieux avec nous, que sans nous... Ils sont contents d'être deux du même bord... Ne cherche pas à commander le tien, ni à le faire aller de saut, mais dis-lui un petit mot, pour savoir s'il est d'humeur à entendre le second... Le plus sûr est encore qu'ils s'améliorent à notre exemple... Ne pas mentir, assurer leur courage, tenir bien la maison, veiller aux âmes des enfants, être une mère perdrix qui leur apprend à remuer l'aile, presque tout est là... J'espère que tu seras heureuse ; si tu ne l'étais guère, remercie encore d'un petit bonheur dont d'autres ne voudraient pas : le bonheur ne nous est pas dû... Travaille bien, mais ne te mets pas l'esprit en tourment... Nous sommes tous à la charité de Dieu..., seulement il y en a qui le savent, et d'autres qui ne le savent pas... C'est difficile, la vie : il y a trop à faire... et tu ne serais pas ce qu'il faut être,

¹⁴¹ *Idem*, p. 59.

¹⁴² *Idem*, pp. 41-44.

si tu n'obtenais assistance. Aie le cœur bien pur et bien priant ¹⁴³... »

Bien que d'ordre très varié, comme nous l'avons constaté ci-dessus, le souci de l'avenir du fils ou de la jeune fille se pose à la mère comme le problème le plus difficile à résoudre.

*
**

Les inquiétudes et les difficultés, causées par un enfant ne découragent pas une femme d'entrer dans la vie conjugale.

Les femmes, à l'exception de celles que Dieu appelle à la vie religieuse, aiment la vie conjugale. Marie Quéverne qui, volontairement s'est séparée de son mari, à la nouvelle de la mobilisation, « enviait celles que l'annonce de la guerre rendait inquiètes pour leur amour, dans les villages, les fermes, les maisons louées aux étrangers : elle enviait celles qui pleuraient ce soir, parce qu'elles avaient un bien à perdre ¹⁴⁴. »

Adèle Mirette, dépourvue du beau et solide fond traditionnel des fermières de Bazin, aimait Gilbert « à sa façon, fière de se montrer, le dimanche, près du plus bel homme du pays, d'aller avec lui aux noces, aux apports, aux foires quelquefois, lorsque M. Fortier y envoyait son domestique ¹⁴⁵. »

M^{me} Corentine qui a voulu divorcer et détestait son mari, le revoit après dix ans. Elle est touchée de son air mélancolique, ressent son attachement pour lui, le poursuit, pour se faire pardonner, jusqu'à l'appeler dans la nuit ¹⁴⁶.

La vie conjugale engendre de part et d'autre des problèmes

¹⁴³ *Il était quatre petits Enfants*, pp. 229-230.

¹⁴⁴ *Champdolent*, p. 25.

¹⁴⁵ *Le Blé qui lève*, p. 63.

¹⁴⁶ *Madame Corentine*.

difficiles à résoudre. La question des conflits dans les ménages n'a été effleurée que dans les pages où la vie des familles peu nombreuses est décrite. Marie Quéverne était « capricieuse à Champdolent, parce qu'elle l'avait été à Kerjan ; elle s'imaginait que son mari lui obéirait en tout, parce que la mère Lanio avait toujours eu peur d'elle. Il lui arrivait de crier, encore maintenant, de commander très haut, de menacer ; mais le succès n'était pas le même. Marie s'indignait de ne plus avoir la toute-puissance ¹⁴⁷. »

Les longues absences que nécessitait la pêche, la blessaient « dans son amour-propre de femme riche et adulée ¹⁴⁸, », obligée d'entendre les filles de Fouësnant répéter : « Il travaille comme un gueux, qui a deux métiers dont aucun n'est bon... Si la femme avait du bien, comme on le prétend, laisserait-elle son mari courir la mer six jours sur sept ¹⁴⁹ ? » Sa mère lui avait mal appris l'oubli de soi, vertu inestimable pour une fermière, pis, elle l'encourageait à se plaindre et l'excusait de la mauvaise humeur dont elle faisait preuve à la closerie. Marie négligeait des devoirs de métayère et allait voir sa mère « en cachette ¹⁵⁰ ». « Sa mère l'accueillait des larmes, avant même que Marie lui eût demandé de la consoler ¹⁵¹ ». « Elle disait tout : c'était peu de chose en beaucoup de mots. Elle rentrait à Champdolent plus soucieuse qu'elle n'en était partie, plus défiante envers ceux qui espéraient en elle, moins mère, moins femme, moins ménagère ; et la closerie où, près de Marie, vivaient le vieux père, son fils, une enfant, une servante, un

¹⁴⁷ *Champdolent*, p. 42.

¹⁴⁸ *Idem*, p. 41.

¹⁴⁹ *Idem*, p. 42.

¹⁵⁰ *Idem*, p. 42.

¹⁵¹ *Idem*, p. 47.

valet de ferme, n'ayant plus de maîtresse au cœur vaillant surtout, ignorait la douceur de vivre ¹⁵². »

Le travail, au surplus, lui semblait trop dur, et elle exigea une servante quoique la famille eut peu de ressource. Même quand elle eut une jeune fille sous ses ordres, « elle ne semblait pas s'apercevoir qu'elle était aidée et que chacun, dans la close-rie, la servait comme il pouvait ¹⁵³. »

Son hostilité envers son mari, aggravait sa mauvaise humeur. Fatalement son époux s'adonna à la boisson. Prenant une rixe comme prétexte, Marie rentra chez sa mère.

Le ménage des Maguern fut divisé pendant quelque temps par un conflit : la mère encourageait la vocation sacerdotale du fils que le père réprouvait. Dans leurs querelles, « la pauvre femme, pour se défendre contre son mari ¹⁵⁴ » ose enfin dire : « Un païen ne parlerait pas autrement !... Corentin Maguern, ton frère, ne ferait pas ce que tu fais ! » Le père, furieux, envoya sa nièce pour demander conseil à son père. Et celui-ci, sur son lit de mort, déclara solennellement qu'il ne fallait pas aller contre Dieu ; mais cet avis déplut au père Maguern qui s'écrie : « Son avis pour moi n'a jamais compté ¹⁵⁵. » Bien plus tard, à la visite du fils dans ses habits ecclésiastiques, la pleine entente reviendra et le père comprendra ses torts.

Les grèves, source de peines et de souffrances pour tous, frappent surtout les femmes « parce qu'il n'y aura guère d'argent à la paye prochaine ». « On ne les voit pas ; elles bougonnent les enfants ; elles cachent sous la plaque de la che-

¹⁵² *Idem*, p. 47.

¹⁵³ *Idem*, p. 45.

¹⁵⁴ *Magnificat*, p. 137.

¹⁵⁵ *Idem*, p. 171.

minée une pièce de quarante sous qui était trop en vue dans le tiroir du buffet ¹⁵⁶. »

Ces femmes d'ouvriers, obligées de prévoir des catastrophes analogues, font plus d'attention aux dépenses que les hommes. Les ouvrières du Portel, par exemple, « n'avaient pas pris le tramway, par économie, tandis que les hommes, souvent, pour retourner au Portel, ne regardent pas à la dépense ¹⁵⁷. »

*
**

La métayère française quitte rarement sa maison, si ce n'est pour se rendre à la messe dominicale ¹⁵⁸.

La maîtresse Fruytier « sortait peu, et à cause de cela, et de la sûreté de ses avis et de sa franchise, et de la petite fortune aussi qu'elle avait, ses visites faisaient honneur à ceux qui les recevaient ¹⁵⁹. » Si elle restait à la maison les jours de foire, « dans les grandes occasions, maîtresse Fruytier accompagnait son mari. Pour la décider à faire le voyage, il fallait des raisons, presque des événements. N'avait-elle pas trop de choses qui la retenaient à la Genivière ? Elle luttait toujours avant d'accepter une partie de plaisir, de crainte de manquer, en suivant ses goûts, à ses devoirs de maman, de maîtresse de maison, de surveillante générale, en somme de providence. Mais quand on l'avait décidée, de quel cœur elle prenait sa demi-journée de vacances ¹⁶⁰ ! » Au village, les jours de fête, elle se délectait, discrètement devant les vitrines de bijoux, elle regardait lon-

¹⁵⁶ *Davidée Birot*, p. 229.

¹⁵⁷ *Gingolph l'abandonné*, p. 139.

¹⁵⁸ *La Terre qui meurt*, p. 109.

¹⁵⁹ *Il était quatre petits Enfants*, p. 18.

¹⁶⁰ *Idem*, pp. 21-2.

guement les étalages des bazars. « Les exclamations de ses enfants la remplissaient de joie. Ils désiraient tout ¹⁶¹. »

Les réunions organisées pour la jeunesse amènent parfois la mère à sortir pour accompagner sa fille. A la Seulière, veillée à laquelle se rendaient les jeunes Maraîchins et Maraîchines, « une demi-douzaine de matrones, qui avaient accompagné leurs filles, se tenaient autour de la cheminée, devant un feu de bouses sèches, — le bois de ce pays sans arbres — et sur la plaque du foyer, chacune avait sa tasse, où elle buvait à petits coups, du café mélangé d'eau-de-vie ¹⁶². »

Denise, veuve bretonne « aimait à faire les commissions à la ville, et quand elle revenait de Muzillac, c'était toute l'histoire de la semaine qu'elle rapportait, avec des fruits ¹⁶³... »

Un long voyage, loin de leur procurer des plaisirs intellectuels, leur paraît une véritable corvée. A l'occasion de l'ordination de Gildas à Paris, ses père et mère entreprirent le voyage de la Bretagne. Les frais les épouvantaient, et il leur fallut une semaine de repos pour se rétablir après trois jours de vie agitée à la capitale ¹⁶⁴.

Le mariage de son fils oblige la mère Fruytier, déjà âgée, à se rendre à Lyon pour mener son fils à l'autel. C'était son premier grand voyage. « Dieu sait qu'elle ne le fit point comme une partie de plaisir ¹⁶⁵ ! »

Les paysannes, avec leurs croyances religieuses parfois un peu traditionnelles, mises en face des grands éblouissements d'une métropole peuvent mal se défendre contre les concep-

¹⁶¹ *Idem*, p. 22.

¹⁶² *La Terre qui meurt*, p. 156.

¹⁶³ *Magnificat*, p. 275.

¹⁶⁴ *Idem*.

¹⁶⁵ *Il était quatre petits Enfants*, p. 216.

tions et les mœurs qui les entourent. Restée en Bretagne, Donatienne aurait été la plus honnête des femmes ; l'abbé se lamente sur « les pauvres filles de chez nous qui s'en vont à vingt ans nourrir les enfants des autres... j'ai toujours pensé qu'il n'y avait point de misère comparable à celle-là... ma plus grande pitié est pour la femme qui est partie... Vous autres, vous restez sur la terre de Bretagne, dans des maisons qui vous gardent, et vous avez encore quelqu'un à aimer près de vous... Elle a été séparée de tout, en un moment, et jetée là-bas... Je suis sûr qu'elle a lutté, ta Donatienne, je suis sûr qu'elle a été entraînée, parce qu'elle a manqué de ton appui, et que le mal de la vie était nouveau pour elle ¹⁶⁶. »

Elle était partie avec des intentions nobles, sauver la close-rie, recevoir des « brassières dont les petits ont tant besoin », attirée aussi par la grande vie éclatante qu'elle comptait bien voir ¹⁶⁷.

Donatienne ne reviendra plus. Désespéré de la saisie, sans un mot de l'infidèle, Louarn se renseignera auprès de ses beaux-parents sur le caractère de Donatienne comme jeune fille. Elle avait aimé les pardons ; sa mère ne la contrariait pas dans ses désirs. La belle-mère osait même dire que sa désertion était naturelle, à cause de son lourd fardeau : trois enfants en six ans, leur misère qui empirait toujours, et la toilette médiocre dont elle avait été obligée de se contenter ¹⁶⁸.

Quand elle reçoit la fâcheuse nouvelle de l'accident arrivé à Louarn, Donatienne, qui a vécu sept ans avec son patron, sans hésitation, sans raisonnement, empaquette ses hardes et

¹⁶⁶ *Donatienne*, p. 85.

¹⁶⁷ *Idem*, p. 10.

¹⁶⁸ *Idem*, p. 77-8.

retourne à son devoir, plus difficile à remplir à cette heure que par le passé. Son cœur était resté bon, malgré tout ¹⁶⁹.

La femme d'un forestier, borné, maladif, buveur, assurait son existence en cédant au brigadier-forestier. Dès l'heure où elle rompt, son mari est menacé de renvoi et déjà la boulangère garde son pain. Grâce à l'intervention de son fils qui menace le brigadier, Thelma a pu reprendre sa vie de femme irréprochable, sans que son mari se plaigne du manque de pain, ni que sa situation soit en danger ¹⁷⁰.

Les « belles-mères » sont tout à fait conformes à la tradition, cruelles, détestables et égoïstes. Une telle marâtre sépare son beau-fils de sa fiancée trop pauvre pour lui plaire. Le jeune homme, obligé de renoncer à être aubergiste, part comme soldat en Chine ¹⁷¹.

*
**

Les veuves se divisent en deux groupes, celles qui bravement dirigent la métairie comme un homme et celles qui, tout en cédant aux valets, gouvernent leurs terres, faibles, faute d'expérience et surtout de confiance en elles-mêmes. Victorine Loux « gouvernait seule, sans que ni gens ni bêtes eussent à se plaindre d'elle, sa famille de cinq enfants, ses domestiques, hommes et femmes, ses troupeaux de bœufs, de vaches, de moutons, et ses chevaux, et toute sa volaille qui ne cessait de chanter qu'à la nuit. « Rien ne manque de rien chez La Loux » disaient les voisins, admirateurs et envieux. » Et ils disaient vrai ¹⁷². »

Le vieux Le Treff se plaignait d'un travail trop dur. La diffi-

¹⁶⁹ *Idem*, p. 281.

¹⁷⁰ *Mémoires d'une vieille Fille*, p. 210.

¹⁷¹ *Guide de l'Empereur*, p. 255.

¹⁷² *Mémoires d'une vieille Fille*, p. 110.

culté de trouver des serviteurs fit que la veuve Lanio tut « ce que le bon sens et le bien de la terre aurait dû lui dicter : « Mon défunt allait bien tout seul au goémon, Le Treff ; vous irez, ou bien je réglerai votre compte ! » Elle céda. Ce même Le Treff osa discuter l'ordre de Marie de laisser le « mousse » descendre, à Quimper, la jument Jolie. « Non ! Je ne veux pas la laisser conduire par d'autres. C'est moi qui la mènerai au régiment ! J'irai coucher à la ville et, demain, je la présenterai ¹⁷³. » Il s'épargna de nombreux travaux par cette longue absence, mais Marie n'osa protester « parce qu'elle avait besoin de lui ¹⁷⁴. » « Car, si elle commandait la maison, bien qu'elle n'y fut pas la première, d'autres lui imposaient leur volonté et l'humiliaient secrètement, et c'étaient les deux hommes, Le Treff et Kerdudal, parfois même le troisième valet, Quinquis, le « mousse » ¹⁷⁵.

Les femmes, seules pendant la guerre, durent se faire obéir ; mais l'espérance du retour les soutenait, entretenait leur courage et leur autorité. Un valet veut profiter de la faiblesse d'une métayère et, après cinq heures de travail, propose : « Ça mériterait une bouteille ». « Il ne sut que répondre » à sa riposte : « Eh moi, est-ce que je bois ?... Quand Baptiste Palaret reviendra de la guerre, il y aura du vin pour tout le monde ¹⁷⁶. »

Devenue veuve de guerre, dans ces temps d'épreuve, pour l'agriculture, par la difficulté de trouver la main-d'œuvre, une jeune mère, craignant de voir engloutis les biens laissés aux enfants, quitte sa ferme pour la préserver de la misère ¹⁷⁷.

¹⁷³ *Champdolent*, p. 3.

¹⁷⁴ *Idem*, p. 3.

¹⁷⁵ *Idem*, p. 3.

¹⁷⁶ *La Campagne française*, p. 32.

¹⁷⁷ *Aujourd'hui et demain*, p. 131.

Travailleuse et dévouée, mais faible sans confiance en elle-même, ni autorité pour se faire obéir et respecter, une jeune veuve réussit, pendant huit mois, à conduire sa domesticité. Au bout de ce temps, elle demande à un cousin d'envoyer son fils pour gérer et commander à sa place. « Je me fais trop de tourment pour la plus petite chose ; les valets m'obéissent mal ; je n'ai pas la parole assez rude, et je sens bien que je ne peux pas gouverner ¹⁷⁸. » Son cousin la comprend : « Tant de gens et tant de bêtes à mener, c'est trop pour les trois quarts des femmes, et pour la moitié de l'autre part ¹⁷⁹. »

Il est à croire d'après l'exemple ci-dessous que dans de certaines régions les veuves sont jugées incapables d'élever leurs enfants sans la collaboration du mari. Gingolph, pauvre mousse industriel, qui gagnait la vie de sa mère et de ses petits frères et sœur, prit un père de mousse qui « d'après l'usage et moyennant trente francs par mois, veillait sur l'orphelin et lui donnait quelques leçons pratiques ¹⁸⁰. » Trente francs par mois au cours de 1914, constituait une somme que la veuve aurait considérée comme une aubaine.

¹⁷⁸ *Mémoires d'une vieille Fille*, pp. 126-7.

¹⁷⁹ *Idem*, p. 127.

¹⁸⁰ *Gingolph l'abandonné*, p. 5.

CHAPITRE VII

LES ENFANTS

Psychologie de l'enfant : Simplicité. Respect de la hiérarchie. Soumission au père. Haine de la paresse. Amour filial. Noblesse d'âme. Fidélité envers parents morts ou même indignes. Au travail dès les premières années.

L'enfant échappant au milieu : métier, études, vocation sacerdotale.

Bazin, dont l'enfance semble avoir été très heureuse d'après les récits et contes où il évoque ses souvenirs, se plaît à parler des enfants de la campagne.

Insoucians, incapables de s'attarder longtemps sur un sujet quelconque, désireux de vivre, de grandir et de conduire un jour la métairie comme les parents, ils ressemblent beaucoup aux enfants citadins. Seulement leurs joies et leurs divertissements deviennent vite des travaux utiles d'où ils tirent une joie saine et formatrice.

En présence de personnes absorbées par des occupations incessantes, « nos petits campagnards ne parlent guère » « ils

n'ont, à aucun degré, l'art de la conversation » « et comme dit le peuple, ils sont rarement en confiance ¹. »

Les enfants, compagnes d'Anna Le Floch et qui formaient son cortège funèbre, « ne pensaient guère à la compagne qui avait ri avec elles, joué avec elles, écouté les mêmes leçons. Les deuils sont d'une minute à ces âges-là ». Elles chuchotaient en marchant de choses complètement étrangères à la cérémonie, tel que le prochain rendez-vous ².

Par exception, Pierre Nollet se livrait à une étude assidue, mais son frère « ne pensait qu'à des choses simples, comme tous les petits gars du bourg : à ses sœurs, à des pièges qu'il avait tendus, à un nid qu'il « savait », et qu'on dénicherait au sortir de l'école, à galoper par les champs, tête nue, criant, piaffant au soleil de quatre heures du soir, et surtout à Pierre qu'il aimait follement ³. »

L'imagination, l'ingéniosité, l'art de se fabriquer des jouets et de se servir de ceux offerts par la nature, compensent la lenteur de la parole et la pauvreté d'idées chez les enfants. Pierre plaira à la châtelaine en trouvant des nids. Vincent et Pierre sont fortement grondés pour leur retard en classe après leurs poursuites d'un écureuil ⁴. Vincent, « adroit à tout jeu », utilise pour des flûtes « une touffe d'épis de blé que les faucheurs, aussi bien que la machine, avaient oublié de couper au temps de la moisson ⁵ ». Bazin, enfant, à défaut d'une biche pour sa sœur, « Diane Chasseresse », s'ingénie à grou-

¹ René BAZIN, *Rapport sur des prix de vertu, au sujet de l'instituteur, M. Jules Besson, à Chevilly*, p. 108.

² *Davidée Birot*, p. 159.

³ *Les Noellet*, p. 10.

⁴ *Il était quatre petits Enfants*, pp. 42-45.

⁵ *Idem*, p. 47.

per oies et moutons, animaux indociles qui lui attirent de nombreux ennuis ⁶.

« Il ne se passait point de semaine qu'il n'y eût, à la Genivière, quelque menu incident qui suffisait à occuper ces quatre jeunes têtes : une couvée réussie, un chevreuil vu, le chien battu » suffisaient à les amuser ⁷.

« Les bêtes vives », jouets vivants et dignes de fierté, enorgueillissent et enchantent « des fils de fermiers riches, conscripts de demain, cavaliers depuis l'école ⁸. »

Parfois les enfants peuvent aller à la foire avec leurs parents et c'est un plaisir extrême. Même ceux qui sont obligés de rester à la maison se réjouissent à l'approche de ces fêtes « car il est de tradition que chacun ait « sa part de foire » « jouets, poupées, bonbons ⁹ ».

« Les visites aux parrains ou marraines des enfants, fermiers ou fermières qui demeuraient presque tous dans la paroisse et sous l'onde des mêmes cloches ; quelques courses avec le père derrière le bœuf ou la vache qu'il fallait livrer à l'acheteur ; une grande journée de charroi à travers la forêt, quand Nicolas Fruytier allait prendre, à la fin de l'hiver, sa provision de bois achetée aux adjudications des coupes ; les veillées auxquelles Maximin et son cadet tout au moins commençaient d'être admis ; les fêtes religieuses du bourg de Trois Epines : telles étaient les occasions où les fils et les filles de maître Fruytier et de sa femme prenaient connaissance des visages, des voix, des routes qui n'étaient point ceux de la Genivière. Tout cela formait l'objet de leur amour, à quoi ils rapportaient ce qu'ils pouvaient deviner du reste du monde. A

⁶ *Contes de Bonne Perrette*, pp. 22-23..

⁷ *Il était quatre petits Enfants*, p. 25.

⁸ *Guide de l'Empereur*, p. 148.

⁹ *Il était quatre petits Enfants*, p. 23.

l'école, par exemple, ou dans les livres, si une forêt était nommée, vite ils pensaient aux futaies proches de chez eux ; s'il était fait mention d'un palais, ils agrandissaient, en imagination, leur maison, leurs étables, leur grange, leur cour et leur étang ; et si la gloire était chantée des plus belles cathédrales de France, de Notre-Dame de Paris, ou de Notre-Dame de Chartres, ou de la basilique de Reims, ou de celle de Rouen, ou de l'abbaye de Saint-Michel-du-Péril, l'image leur venait à l'esprit d'une autre église de Trois-Epines, qui était plus haute que la vraie, qui avait deux flèches plus élevées, des sculptures plus nombreuses, des vitraux plus anciens, et des enfants de chœur parmi lesquels ils ne reconnaissaient point leurs camarades ¹⁰. »

Noellet, étudiant, au souvenir de son enfance remarquait : « C'était peut-être le bon temps ¹¹. » Mais vite, cet enfant vif et désireux d'apprendre, chercha des distractions dans les livres de la bibliothèque paroissiale fondée par les châtelains, même dans des fragments de journaux « qui enveloppaient les coiffes et les souliers de ses sœurs » et les « affiches placardées sur les murs ¹². » Aux foires, l'enfant éveillé écoute les conversations des marchands ambulants pour apprendre des choses qui échappaient aux autres ruraux. Son insatiable ambition le conduira à la ruine.

Chez la plupart des jeunes, la soif d'en savoir plus long est assouvie par la petite bibliothèque paroissiale ou scolaire, comme celle de l'Ardésie, avec deux cents volumes. Davidée qui connaissait les livres, savait lequel donner à chaque élève

¹⁰ *Il était quatre petits Enfants*, pp. 23-4.

¹¹ *Les Noellet*, p. 136.

¹² *Idem*, p. 15.

désireuse d'un roman ou de « quelque chose de rigolo ¹³. »
« Davidée voyait les grandes s'en aller en lisant, et les petites en galopant, le livre dans la poche ou sous le bras ¹⁴. »

Un autre monde inconnu, inaccessible et près d'eux, cependant, celui des châtelains, intrigue la jeunesse nourrie de contes de fées.

Les fanfares, les chasses, le train de voitures et d'invités, toute la vie ardente menée au « château » à l'ombre de ses grands arbres étaient pour Pierre « de réels sujets de joie et de rêveries ». Le charme, la richesse, la fierté consommée de la châtelaine flattaient son ambition. Ignorant les distances sociales d'éducation et de richesse, qui peuvent séparer une châtelaine d'un paysan, Pierre fait l'impossible dans l'espoir de la gagner. Cette ambition laisse incrédule Madeleine qui s'en moque.

Pour Robert Mit, que le garde-chasse avait surpris un jour sur les champs du châtelain « le domaine de la Haye-le-Roi était demeuré comme une chose mystérieuse, défendue, enveloppante et tentante ¹⁵. »

Dans un pays privé de ses châtelains qui menaient grand train à Paris, Gilbert avait été en relation avec eux seulement deux fois au cours de son enfance et de son adolescence. La générosité et le grand air de « Monsieur Philippe » l'avaient gagné du premier coup, le jour où le noble l'avait prié de garder sa jument devant l'hôtel.

C'est à la formation que leur donnent ou non les parents sérieux, autoritaires, imbus de la tradition que nous attribuons

¹³ *Davidée Birot*, p. 152.

¹⁴ *Idem*, p. 153.

¹⁵ *Guide de l'Empereur*, p. 156.

la solidité ou la faiblesse morales des enfants étudiés par Bazin. Les camarades, l'école, la lecture, les cinémas, qui influent tant sur la formation d'un citadin ont sur eux une action bien moindre.

La soumission et le respect d'une hiérarchie s'apprend tout naturellement là où chacun remplit une charge sous l'ordre du chef, sans rien y contredire.

Pierre sentant à l'extrême les différences d'éducation entre sa famille et les châtelains, fut au supplice quand sa mère lui ordonna de mettre son habit neuf pour aller dire adieu à son parrain. Il n'y eut rien à faire, car « chez les Noellet, les enfants ne discutaient pas les ordres ¹⁶. »

Sans demander la permission, désobéissant à une loi familiale tacite, Pierre eut l'extrême audace de partir à la chasse avec la jument. « Debout à la porte de l'écurie, les bras croisés » le père le reçut à son retour « d'une voix tonnante » demandant de qui il avait obtenu l'autorisation de sortir ses chevaux, lui rappelant qu'il entendait rester le maître à la ferme jusqu'à la mort ¹⁷. Le lendemain, décidé à révéler sa résolution d'aller à Paris, Pierre se rendit au grenier, l'échelle gravie, « il s'arrêta, avant d'aborder le père, chose toujours redoutable ¹⁸. »

La crainte de l'autorité et de la puissance paternelles peut compromettre la franchise. On accordera un large pardon si l'enfant confesse son forfait, comme Vincent qui avoua son tort au professeur quand il arriva en retard à cause de la chasse à l'écureuil ¹⁹. Si l'enfant ment, la franchise lui est inculquée à

¹⁶ *Les Noellet*, p. 29.

¹⁷ *Les Noellet*, p. 91.

¹⁸ *Idem*, p. 85.

¹⁹ *Il était quatre petits Enfants*, p. 44.

coups de baguettes. Au lieu de ramener les moutons bien sagement, Vincent s'attarde à fabriquer des sifflets et en effraie les agneaux, dont un est blessé. La désobéissance était dure à avouer, à cause des suites. Vincent imagine une belle histoire de loup affamé qui a effrayé son troupeau. Le père, nullement dupe, daigne d'écouter et cherche quelle sera la punition digne d'un loup semblable. La famille « entendit comme le bruit d'un battoir qui frappe le linge, puis des cris aigus, puis la voix du père qui demandait : « Recommenceras-tu à faire le loup ? » — « Non, papa ! Non, papa ²⁰ » Deux minutes plus tard, après le dernier agneau, rentrait Vincent, « qui tournait la tête du côté opposé à la maison et, de la main gauche, se frottait le bas du dos ²¹. »

Cette qualité inestimable chez un paysan, la haine de la paresse est inculquée aux enfants dès la première heure. Le travail utile leur paraît un amusement et graduellement des devoirs nouveaux leur sont imposés jusqu'à l'âge de treize ans, à la sortie de l'école, où le fils remplace définitivement le valet de ferme ²².

La supposition qu'il eût élevé un fils « faignant », insulte suprême, indigne tant Maître Fruytier, qu'il est tout prêt à en venir aux mains avec le charron répétant que l'apprenti sera tenu à travailler ²³.

La « première éducation est presque entièrement donnée par la mère ²⁴. » C'est à elle qu'ont recours les petits qui demandent chaque jour de si nombreuses explications. M^{me} Fruytier,

²⁰ *Idem.*, p. 50.

²¹ *Idem.*, p. 50.

²² *Les Noëlet*, p. 12.

²³ *Idem.*, p. 112.

²⁴ *Les Hommes de demain*, p. 11.

très modeste et peu instruite, leur conseillait d'interroger le père, l'abbé ou l'instituteur pour résoudre les questions hors de sa portée ²⁵.

La propreté, le souci de la bonne tenue, qualités réservées à son initiative s'apprenaient d'une façon délicate toutes les fois que les enfants allaient au bourg. Les écoliers, avant de quitter la ferme « se présentaient bien droits devant leur mère. Celle-ci, d'un coup d'œil « les examine et prononce la formule attendue : « Vous êtes beaux ²⁶ ! »

C'est ainsi que, solidement formé, Vincent résiste à l'apprenti buveur qui veut l'entraîner au cabaret. Il ose refuser malgré sa petite taille. L'autre persistait : « T'es donc une fille ? » « Non, je suis un homme, moi ²⁷ »

Fier, peut-être désireux de se rendre compte de sa valeur personnelle, anxieux d'éviter de gros frais à ses parents, Vincent se privait à Nevers. « Il avait été élevé sans faiblesse. Pas d'argent ? On vivrait comme on pourrait, d'une miche de pain et d'un morceau de fromage ; l'eau d'une borne-fontaine servirait de boisson ²⁸. » Inapte « à geindre ou à quémander », Vincent se tut ; pourtant si son père avait connu ses privations, « il aurait envoyé à Nevers une petite somme calculée au plus juste », avec cette recommandation : « ménage-la ! »

Si les parents élèvent leurs enfants avec rigidité, ils leur réservent aussi une tendresse qu'ils témoignent souvent. M^{me} Fruytier, pendant tous les quatorze ans où elle eut Vincent

²⁵ *Il était quatre petits Enfants*, p. 12.

²⁶ *Idem*, pp. 37-8.

²⁷ *Idem*, p. 125.

²⁸ *Idem*, p. 142.

sous sa tutelle, « soir et matin, avait embrassé son enfant ²⁹. » Ses trois ans de service militaire terminés, André rentre au village. Son père l'accueille à la gare ; ils « s'embrassent devant tout le monde, et se serraient à s'étouffer ³⁰. » « Mon Driot ! disait le vieux. Que je suis content ! » — « Mais moi aussi, papa ³¹ ! » Plus d'accolades « depuis que les fils étaient grands et que la mère était morte ³². » Cependant André, le soir de son départ prémédité, clandestin, « poussé par le respect, par le chagrin aussi », embrassa son père sur le front ³³. « Brave gars ! dit Toussaint Lumineau en lui rendant son baiser. »

En manière de punition et pour témoigner son mécontentement, Lumineau refusa de donner la main à François, quand celui-ci eut décidé à immigrer à la ville. Abandonné aussi par André, le père dut se résoudre à visiter ses enfants à la ville dans l'espoir de les ramener à la ferme. Eléonore l'avait quittée pendant son absence. A leur rencontre, fort confuse, n'osant espérer le pardon, elle hésita avant de lui demander : « Peut-on vous embrasser, tout de même, père ³⁴ ? » Il se laissa embrasser par elle, mais ne lui rendit pas son baiser.

Après que toute la famille l'eut embrassé, Gildas demanda où se trouvait le père. Celui-ci, revenu exprès des champs, attendait, et quoique fort mécontent de la vocation sacerdotale de son fils, il lui permit de l'embrasser : « Viens tout de même, dit le père ³⁵. »

La petite Davidée, et la fillette de Gilbert, qui ne sont pas

²⁹ *Idem*, p. 117.

³⁰ *La Terre qui meurt*, p. 108.

³¹ *Idem*, p. 108.

³² *Idem*, p. 259.

³³ *Idem*, p. 259.

³⁴ *Idem*, p. 283.

³⁵ *Magnificat*, p. 179.

de petites paysannes, se font aduler par leurs parents. Davidée exigeait beaucoup de frais avant de satisfaire son père par un rire. « Elle se laissait gâter avec condescendance. Ils ont si vite deviné, tous et toutes, leur puissance et les moyens de l'accroître ³⁶. » Cette enfant, à l'encontre des paysannes « craignait plus la mère silencieuse que le père violent ³⁷. »

Les élèves de Davidée Birot, sorties de plusieurs milieux (rural, agricole, carrier), par la façon dont elles entrent à la cour de la classe « jouaient inconsciemment le jeu de leur sexe, de leur famille, de leur temps, de leurs passions déjà nées et tenaces ³⁸. » En classe les enfants discutèrent la grève. « Toutes elles se hâtent de contredire, d'ajouter, d'approuver, de mêler au drame commencé la voix de la maison paternelle. Comme elles sont déjà pour ou contre la grève ³⁹ ! »

La petite Noémi, bien différente de sa mère, quoique privée de soins moraux et d'affection maternelle gardera et développera en elle-même des vertus d'abnégation et de dévouement dignes d'une sainte. Donatienne et Louarn, assis sur le seuil, humaient d'air nocturne au gémissement d'un berceau que balançait la petite Noémi, âgée de cinq ans. Le bruit arrêté, le hébé cria et Donatienne commanda : « Tire donc, Noémi ! Pourquoi ne tires-tu pas ? » Rien ne répondit. Le bruit doux de l'osier commença ⁴⁰. » Le jour du départ, à six heures déjà, la petite « qui chaque matin, commençait à aider la mère », entendit : « Noémi, va donc donner une poignée de paille à la vache ⁴¹. »

³⁶ *Davidée Birot*, p. 39.

³⁷ *Idem*, p. 39.

³⁸ *Idem*, p. 71.

³⁹ *Idem*, p. 232.

⁴⁰ *Donatienne*, p. 4.

⁴¹ *Idem*, p. 19.

Avant l'aube, en route vers la Vendée, ses sœurs et frères couchés dans la charrette, la petit Noémi marchait, sa main dans celle de son père, sans se plaindre jusqu'à midi, alors elle appela : « J'ai faim, papa, j'ai faim. » Le père, accablé de chagrin, observa alors seulement que sa fillette « avait marché jusqu'à n'en plus pouvoir. Elle pliait à demi une de ses jambes, que la fatigue avait sans doute rendue douloureuse, et se tenait debout sur un seul pied, comme un oiseau au repos. Ses yeux étaient tout pleins de l'anxiété de cette route inaccoutumée ; des questions qu'elle s'était faites, et tout humides encore des larmes que Louarn n'avait pas entendues... Noémi, en ce moment, avait le regard triste qui supprime l'enfance dans le visage de l'enfant, le jette en pleine vie, et fait penser : « Voilà comme il sera, un jour. » L'enfant demanda si leur destination était lointaine et comme le père déclarait : « Oh ! oui, ma petite, encore bien loin ! » sa figure se creusait d'émotion et avouait : « Je ne pourrai pas aller si loin avec vous. » Devinant le malheur, « elle revenait sans cesse aux mêmes questions », Louarn essayait de les éluder ou de mentir, mais trop gauchement pour tromper la petite ⁴². Le malheureux s'était dit : « Il ne faut pas lui laisser croire qu'elle n'a plus de mère. » Devant ses questions sur le but de leur voyage et de la réunion finale avec la mère, Louarn s'émerveillait : « Comme elle raisonne déjà. Il faudra faire attention, avec elle ! Ça souffre presque comme une grande ⁴³ ! »

Huit ans plus tard, un étranger s'arrêtait devant le clos où travaillait Noémi, pour faire une commission de la part de Donatienne. La jeune fille se réjouit de savoir sa mère vivante

⁴² *Idem*, p. 101.

⁴³ *Idem*, p. 107.

et préoccupée de leur existence. Quoiqu'elle eût voulu voir Donatienne qu'elle nommait dans ses prières, elle pria l'étranger de recommander à sa mère d'attendre encore à cause des scènes que ferait l'autre femme, une vraie mégère ⁴⁴. Soucieuse pour ses frères et sa sœur, elle prie les villageois de taire leur opinion sur le départ définitif de l'autre femme après l'accident survenu à Louarn ⁴⁵. Le médecin du carrier prévoit que celui-ci ne pourrait plus travailler. Sans hésitation Noémi s'offre : « J'aurai mes quatorze ans bientôt. Je me mettrai en condition. Et j'enverrai l'argent que je gagnerai. Je suis forte ⁴⁶. »

Oubliant les vexations et les souffrances qu'elle avait subies en se livrant à la tyrannie de la mégère, Noémi qui avait écrit à sa mère, l'accueille avec chaleur, comprenant son sacrifice. Ses frères et sa sœur qui avaient bien compris que leur mère, la vagabonde, avait f... le camp, eurent peur de la nouvelle mère. Noémi les amenait « hésitants et luttants », disant en vain : « C'est maman, la vraie, je vous assure ⁴⁷. »

Pierre Noellet, d'un milieu et d'une éducation bien supérieurs, contraste avec une petite Noémi ou avec Mélie, la brave petite tisserande qui se dévoue pour sauvegarder l'harmonie familiale et le travail paternel en tissant avant et après le jour. Son cœur noble et généreux la conduit à aider Jacques et Pierre à se voir une dernière fois ; or, ce service, elle le sait, éloignera d'elle non seulement la famille Noellet, mais tout le bourg. L'abbé seul lui garde son ancienne estime et la charge d'aider à la décoration et au ménage de l'église, ce qui est pour la jeune fille, source de grande joie ⁴⁸.

⁴⁴ *Idem*, p. 231.

⁴⁵ *Idem*, p. 268.

⁴⁶ *Idem*, p. 265.

⁴⁷ *Idem*, p. 298.

⁴⁸ *Les Noellet*, p. 255.

L'ambitieux Pierre avouait naïvement à son père qu'il avait prétexté une vocation sacerdotale afin de pouvoir étudier. Dénoncé et chassé par son père, il se calma dans un tas de foin ; il s'y « jeta, les poings en avant, comme un enfant rageur. Là, il pouvait librement accuser le monde et la vie, et se répandre en imprécations... Cet état violent dura longtemps ⁴⁹. » Fier, il refusera de demander pardon pour être admis à venir voir son frère alité. Il lui fixera un rendez-vous à la grange ouverte même aux mendiants ⁵⁰.

Pierre se disait : « Tu vaincras, malgré les obstacles entassés devant toi. Bientôt nul ne songera plus à l'humilité de ta naissance. Ton nom d'artiste sera un nom nouveau. Alors ceux qui t'ont blâmé t'applaudiront. Alors tu pourras dire à la fortune, à la beauté : « Je suis votre égal, et je m'appelle le talent. » Alors Madeleine Laubriet pourra t'aimer ⁵¹. »

Son ambition réduite à néant par son désespoir d'amour, il regrette les déboires engendrés par la vanité et la soif du succès, il demande pardon à son père de lui avoir « fait du mal » avant de mourir ⁵². »

« Tuberculeuse, rachitique, ou pire encore », par suite des excès de son père ⁵³, élevée par une femme plus ou moins obligée de mener une vie irrégulière, Anna Le Floch se révoltera devant l'inconduite jusqu'à en mourir ⁵⁴. Davidée la presse de lui expliquer à quoi était dû son perpétuel chagrin. L'enfant déclare que son père est parti depuis son enfance : « J'aurai

⁴⁹ *Idem*, p. 92.

⁵⁰ *Idem*, p. 138.

⁵¹ *Idem*, p. 210.

⁵² *Idem*, p. 319.

⁵³ *Davidée Birot*, p. 75.

⁵⁴ *Davidée Birot*, pp. 93-4.

voulu n'avoir pas d'autre papa. Et maman m'en a donné un autre ⁵⁵... J'ai envie de me tuer ⁵⁶. »

Pendant un certain temps, Davidée observe avec joie le contentement de l'enfant dû à l'éloignement de Maïeul ⁵⁷. Davidée, non croyante encore, se pose la question à laquelle Bazin a sûrement une réponse. « Qui donc avait mis cette pudeur dans cette âme que l'exemple, les influences héréditaires, les conversations, l'abandon, l'absence de culture auraient dû pervertir, ou rendre grossière et insensible ⁵⁸ ? »

Les enfants semblent rester très fidèles à leurs parents même inconnus, telles Noémi, Anna Le Floch, Simone qui réussit à réunir les parents divorcés, et l'enfant de Marie Quéverne qui demande, pendant la leçon sur les soldats : « Est-ce que j'ai un papa, moi ⁵⁹ ? »

Inconsciemment dès la première heure, l'enfant de la campagne apprend à aimer la terre. M^{me} Fruytier n'aurait même soupçonné un amour partagé lorsque Maximin lui révèle son désir de suivre les cours du soir organisés par l'instituteur : « Tu cherches, à ce que je vois, Maximin, à en savoir plus long que nous ?... A devenir un jour le premier cultivateur de Marchépine ⁶⁰. » L'ambition peut être légitime, mais les moyens peu admissibles employés par Pierre pour étudier et suivre une carrière intellectuelle, sont une insulte à la terre aux yeux de Noellet. « Misérable enfant, sais-tu qui tu méprises ? C'est moi, c'est ta mère... C'est tous ceux dont tu viens, et qui ont

⁵⁵ *Idem*, p. 78.

⁵⁶ *Idem*, p. 79.

⁵⁷ *Idem*, p. 150.

⁵⁸ *Idem*, p. 150.

⁵⁹ *Champdolent*.

⁶⁰ *Il était quatre petits Enfants*, p. 70.

cultivé la terre avant moi. Ah ! tu as honte de nous ! Ah ! tu renies la Genivière ! Eh bien, quitte-la, mauvais fils... Je te chasse ⁶¹. »

Les premiers travaux agricoles confiés aux enfants sont de véritables jeux, la récolte des œufs, une cache-cache, des bêtes à garder ou des bœufs à aiguillonner aux cris de « Rougeaud, Caillard, Noblet, Maréchaux », c'est divertissant, comme un cirque pour les citadins. Le sarclage des blés en herbe, les commissions au bourg, le tout pimenté de louanges, de comparaisons avec les gros travaux agricoles, quelle belle initiation à la vie de travail qui leur est réservé. Quel honneur décerné à Jeanne, « comme elle entraît dans sa huitième année » de prendre seule « la garde des grosses bêtes ⁶². »

Déjà à sa cinquième année, Noémi aidait au travail, et donnait le fourrage à la vache ⁶³.

Pour les enfants des Fruytier « le travail avait commencé dès l'enfance ; il était mesuré par le jour ; il tenait dans la même pensée, sur la même ferme et sous le même ciel tous ceux de la même famille ⁶⁴. »

Une fois un petit paysan, Alexis, était si « émoïé » devant une tâche qu'il se mit à pleurer. Il ne protesta pas autrement, quoique le travail se consistât à former seul « une meule de fagots, et une autre d'épines pour le four ⁶⁵. » Anna, touchée, le secourut.

Pierre, d'autre part, ses études terminées, fatigué intellectuellement, se précipitait au travail où personne ne le contrai-

⁶¹ *Les Noellet*, p. 106.

⁶² *Il était quatre petits Enfants*, p. 32.

⁶³ *Donatienne*, p. 19.

⁶⁴ *Idem*, pp. 24-25.

⁶⁵ *Magnificat*, p. 246.

gnait plus, « qu'il s'agit de faucher un coin de luzerne pour les bêtes, de tenir la charrue, d'abattre les châtaignes, pieds nus sur une branche, ou d'enlever d'un seul coup de tranche un pied de pommes de terre ⁶⁶. »

Dans un autre milieu rural, c'est Baptiste, âgé de six ans, qui fait les commissions pour les carriers au prix « d'une écuelle de soupe ⁶⁷. »

Le petit mousse Gingolph, à treize ans, gagnait presque toute la subsistance de la famille privée de son chef, grâce à son ingéniosité et à sa persévérance, « tantôt pêcheur de moules ou de vers pour les cordées, tantôt mireur de goëlettes, et, dans les soirs d'hiver, capable de sculpter et de créer des petits bateaux qu'on vendait, pendant l'été, aux baigneurs d'Equihen ou de Portel ⁶⁸. »

Si la première éducation est donnée par la mère et la ferme tout entière, « la seconde l'est en général par l'école ⁶⁹. » La classe, la caserne, les publications « l'inconnu, piège toujours tendu ⁷⁰ », « cette influence mystérieuse qui vient de tous côtés, par dessus les collines, les clochers, les rivières jusqu'aux métairies des vieux pays ⁷¹ » inspirent à l'élève un autre idéal moitié bourgeois, et l'attirent vers la ville. Un brave professeur, néanmoins rappelle à Pierre qu'il y a « quelque chose, beaucoup de choses même, au-dessus du succès ⁷². » L'éducation familiale est compromise par ces influences extérieures, qui contrebalancent partout celle de l'Eglise.

⁶⁶ *Les Noellet*, p. 18.

⁶⁷ *Donatienne*, p. 290.

⁶⁸ *Gingolph l'abandonné*, p. 53.

⁶⁹ *Hommes de demain*, p. 11.

⁷⁰ *Il était quatre petits Enfants*, p. 107.

⁷¹ *Les Noellet*, p. 13.

⁷² *Les Noellet*, p. 49.

Les petits paysans destinés tous à la terre (sauf chez quelques parvenus désireux d'étaler leur aisance dans la personne de leur fils auquel ils offrent un enseignement classique), renient, pour ainsi dire, leur éducation familiale, s'ils entrent dans une autre carrière ⁷³.

Le mécontentement du père, calmé par la mère, quelques temps après la révélation de sa préférence pour la mécanique, Vincent fit ses adieux à la famille, les embrassant « rapidement, pour ne pas faiblir ⁷⁴. » Son frère aîné, Pierre, patriarcal dans son attachement à la terre, incapable de comprendre une séparation volontaire d'avec la ferme « où tout était assuré pourtant : le pain, le vin, la tendresse qu'il faut pour vivre ⁷⁵ ! » se « représentait ce départ comme un abandon du devoir ⁷⁶. » Le jeune homme en apprentissage décidé à aller se perfectionner à Nevers, refuse de retourner à la métairie avant son départ pour cette ville, tant il sent fort les liens familiaux. « Il avait eu peur de lui-même, peur de céder au chagrin qu'il verrait dans les yeux de plusieurs ⁷⁷. »

Ses succès à l'école, les honneurs et les compliments, l'approbation de l'instituteur qui lui assurait qu'il « irait loin », tout contribuait à flatter l'ambition de Pierre Noellet et alimentait ses rêves moins bien formulés de pouvoir aspirer à la main de la châtelaine. Il prétextait la vocation sacerdotale, perspective heureuse pour sa mère et pénible pour le père ⁷⁸. Les honneurs qu'au début lui procuraient ses études, lui avaient valu « une

⁷³ *Les Noellet, La Terre qui meurt, Le Blé qui lève.*

⁷⁴ *Il était quatre petits Enfants*, p. 105.

⁷⁵ *Idem*, p. 105.

⁷⁶ *Idem*, p. 105.

⁷⁷ *Idem*, p. 140.

⁷⁸ *Les Noellet*, pp. 13-4.

table achetée exprès pour lui, réservée pour ses livres et ses cahiers, un luxe inouï, à la Genivière ⁷⁹ » et « une casquette en fausse loutre que sa mère lui avait donnée pour ses étrennes et dont les autres mères du Fief avaient parlé comme d'un luxe sans précédent ⁸⁰. »

A l'entrée de Pierre à Beaupréau, son père, résigné, le quittait en disant : « Va, mon gars, et fais-nous honneur ⁸¹. »

Loin de regretter le départ de Pierre, sa mère, ses sœurs et son amie s'ingéniaient à faire au crochet une aube splendide avec des douzaines de roses. Ce travail avait demandé des heures nombreuses.

Déconcerté par une parole de Pierre : « Je ne serai pas prêtre », Noellet prend conseil auprès de l'abbé. Celui-ci lui fait comprendre que « ceux qui ont vécu dans les livres ne vivront plus dans les métairies. » Pierre était donc perdu pour la ferme ⁸². Pierre avoue à son père que la vocation qu'il avait prétextée voulait dire « l'affranchissement de la terre ⁸³. » « M'auriez-vous laissé aller, si je vous avais proposé d'être avocat, médecin, notaire ou n'importe quelle autre chose ? Vous savez bien que non. » C'est alors que le métayer éclata. Dieu avait le droit de lui enlever un fils, mais abandonner la terre pour une autre carrière, quelle insulte à ses parents et à ses aïeux ⁸⁴. Pierre, chassé, se rendit à Paris, le soir même. La capitale lui réservait de rudes commencements, il y chercha un emploi six mois avant d'arriver à trouver une petite situa-

⁷⁹ *Idem*, p. 11.

⁸⁰ *Idem*, p. 24.

⁸¹ *Idem*, p. 39.

⁸² *Idem*, p. 68.

⁸³ *Idem*, p. 89.

⁸⁴ *Idem*, p. 90.

tion⁸⁵. Pauvre gars, il comptait sur l'avenir qui le vengerait et le récompenserait. « L'avenir, c'était pour lui un ensemble de rêves et d'ambitions, une sorte d'arc-en-ciel lumineux qu'il prenait pour un chemin. Les hommes, les événements, les jours, se pliaient à ses projets. Il en disposait comme d'une propriété. Tout avait été prévu, même quelques objections : la difficulté, par exemple, de se faire un nom ou simplement une place dans les lettres, la littérature n'était-elle pas l'indiscutable vocation d'un lauréat tel que Pierre Noellet, premier prix de discours français à Beaupréau⁸⁶ ? » Le compliment exagéré de Loutrel : « Tu pourras prétendre à tout, fort comme tu l'es » l'encourageait à tout entreprendre avec persistance.

Gildas, qu'une vraie vocation retire de la métairie bretonne, sent aussi la force des attachements familiaux et se refuse à retourner. « Quand je me retrouve parmi vous, je ne me sens plus aussi fort qu'il faut que je sois⁸⁷. » Un certain Barbu de son entourage attribue sa vocation au bon exemple⁸⁸.

Sa mentalité et sa formation intellectuelle ont l'empreinte paysanne. Au séminaire, il a compris cette difficulté : « Sept ans de préparation pour ne jamais devenir qu'une moitié de savant⁸⁹ ! » A Paris, ses études terminées, il écrit : « Je me demande ce soir, avec effroi, si je ne me suis pas trompé ?... Je ne puis revenir en arrière et l'avenir est si sombre ! Que vais-je devenir⁹⁰ ? »

Dans le chapitre sur l'émigration, nous avons étudié les différents autres personnages ruraux qui abandonnent volontiers la terre à partir d'un certain âge.

⁸⁵ *Idem*, p. 135.

⁸⁶ *Idem*, p. 93.

⁸⁷ *Magnificat*, p. 259.

⁸⁸ *Idem*, p. 233.

⁸⁹ *Idem*, p. 229.

⁹⁰ *Idem*, p. 215.

CONCLUSION

Résumé succinct des chapitres précédents : René Bazin, l'homme, l'écrivain; la noblesse; la bourgeoisie; le paysan; la paysanne; l'enfant.

Critique littéraire. Vues morales. Justesse du portrait du paysan peint par René Bazin.

Grâce à son enfance passée à la campagne, Bazin a conçu et conservé toute sa vie pour les paysans un amour comme on en a rarement vu, même chez les écrivains champêtres. Dès lors aussi, la beauté du paysage lui a été révélée dans toute sa splendeur. Les souvenirs et les sentiments de ses premières années se sont mis au service de ses idées religieuses et sociales. Il a voulu réhabiliter le paysan trop longtemps calomnié et, s'il était possible, remédier à un état de chose que le romancier a jugé tout particulièrement inquiétant.

Élevé dans une famille bourgeoise, fervente catholique, instruit au séminaire, professeur à une faculté catholique, il exalte les principes conservateurs, l'enseignement classique et l'idéal chrétien. Resté toujours dans le même milieu, sans souci matériel et surtout sans avoir jamais eu, semble-t-il, de gros chagrins ou de graves inquiétudes, il n'a jamais changé et ne comprend guère qu'on soit moins conservateur que lui-même. Il veut que sa façon de vivre et sa manière de concevoir les devoirs sociaux soient entièrement acceptées. Comme profes-

seur en province, loin des cercles littéraires de Paris, il échappe aux écoles. Il réagit notamment contre toutes les écoles naturalistes et réalistes, au nom de ce qu'il estime un réalisme total qui n'oublie pas le surnaturel et la religion et l'action de grâce. Cette tendance correspond à sa conception spontanée de l'art et de la vie et n'est pas chez lui désir de fonder une école à lui. N'ayant pas « la griffe du maître », il se mit à publier, avant tout pour attirer l'attention du public sur les problèmes sociaux à résoudre. A tous les maux qu'il observe, il indique sans jamais se lasser un remède infaillible, le catholicisme. S'il compose des romans, c'est que, pour démontrer sa thèse, il lui faut la revêtir d'une histoire. Son talent du récit, son don de psychologue, et son art de faire parler avec vérité le paysan donnent aux thèses une vie telle que le lecteur s'imagine souvent lire une étude faite directement d'après nature.

Bazin exalte la royauté unie à la religion comme avant la Révolution. Rappeler la noblesse à la campagne, recréer une bourgeoisie rurale et remettre le paysan à son ancienne place : voilà le programme de notre écrivain. Assurément nous pouvons reconnaître les mérites d'une société rurale semblable, mais peut-être le succès de la Révolution permettrait-il de supposer que l'ancien état de chose laissait malgré tout à désirer. Plusieurs écrivains contemporains du paysan d'autrefois nous l'ont peint sous une lumière moins riante. De quel prix le paysan écrasé ne payait-il pas son espoir d'une autre vie et son plaisir de contempler les châteaux des nobles ! Une nourriture saine, un abri salubre, un travail moins dur couronné par le sentiment d'être son maître à soi ont bien aussi leur prix.

La noblesse française, attirée vers la cour au temps du Roi Soleil, dépouillée de son prestige par la Révolution, a beaucoup

perdu de son influence. Mais si elle a si peu d'autorité aujourd'hui, il y a bien un peu de sa faute propre. Au lieu de mettre la main au gouvernail, et d'essayer de diriger les humbles, souvent elle s'est laissée remplacer par les demi-savants et les incroyants. Pis encore, elle s'est refusée à demeurer à la campagne où sa présence muette aurait, d'elle seule, été d'un grand secours moral aux paysans. Leurs revenus amoindris, les nobles s'appauvrissent en ville, se voient obligés de se séparer de leurs châteaux pour subvenir aux dépenses de la vie mondaine inutile. Faut-il avec Bazin tant déplorer leur absence ? Le morcellement du sol entre ses cultivateurs comme il s'est produit dans la plupart des pays européens, n'est-il pas un événement désirable ? et n'est-il pas naturel au fur et à mesure que le paysan instruit peut se charger d'une responsabilité semblable ? Bazin objecte que la charité et la pitié n'auront plus de raison d'être à partir du jour où les petits propriétaires se seront partagé la France ; mais la charité, qui anoblit l'âme du donneur, humilie celui qui est obligé d'accepter les biens d'autrui et elle peut même lui enlever de nobles qualités d'honneur et de responsabilité. J'ai pu constater en Norvège et en Suède les qualités et la générosité des paysans propriétaires depuis des siècles, en comparaison des perfidies et des mesquineries de ceux qui, longtemps opprimés, viennent de rejeter le joug.

Grâce à l'instruction acquise par l'enseignement actuel, le paysan propriétaire ne pourrait-il pas très bien remplacer la bourgeoisie ancienne dont la disparition chagrine tant notre écrivain ?

Le type du paysan français, peint par Bazin, risquerait d'induire en erreur, car l'auteur s'est fait un devoir de représenter le paysan « supérieur ». Le paysan français « moyen »,

tel qu'il peut être vu chez d'autres écrivains modernes, diffère sans doute beaucoup d'un Maître Fruytier. Même chez ce paysan supérieur, la religion est-elle aussi éclairée que le prétend Bazin ? En tout cas joue-t-elle le rôle qu'il lui attribue dans toutes les régions de la France comme dans celles qu'il décrit toujours ?

L'abandon des champs par le paysan, enfin, est pour Bazin une catastrophe réelle. Et certainement il y a là un danger. Mais, enfin, il faut le constater, dans tous les pays européens et aux Etats-Unis, cette période se caractérise par une centralisation croissante. Et si cet exode mérite vraiment le souci qu'il cause à notre écrivain, il ne va pas sans quelques compensations. Cultivée par les machines, la grande propriété donne beaucoup moins de travail aux journaliers ; il est peut-être inévitable qu'ils en cherchent à la ville.

L'autorité paternelle moindre grâce au gouvernement actuel, le paysan n'arrive plus à retenir ses enfants aux champs. Les enfants, désireux de mener une vie autre que celle de leur père, commettent-ils vraiment un acte d'ingratitude noire en suivant leurs inclinations ? Ne faut-il pas admettre une certaine liberté à chaque individu ? La France, d'ailleurs, a eu dans quelques-uns de ces parias ses meilleurs fils. Avons-nous le droit de rétrécir et de fermer les horizons terrestres des petits paysans par une instruction qui leur enseigne la religion, le latin et la culture seulement ? Est-ce qu'il ne serait pas égoïste de leur refuser des plaisirs intellectuels que nous tenons bien à garder pour nous et pour nos enfants ?

*
**

Nous avons vu que dans les meilleurs romans de Bazin, nous sentons à peine que l'écrivain ne fait que dépeindre une idée ou exposer un problème. En vérité, il vit l'existence de chacune de ses créations au point d'en venir à souffrir et à se réjouir avec elles. A sa faculté d'extériorisation ajoutons un don rare d'observation. Non seulement il connaît bien les paysans de la Vendée, mais même, il sait s'adapter avec une facilité surprenante au paysan de toutes les régions de la France. L'« œil » (et c'est le don essentiel à un romancier psychologue), est très fin chez Bazin. L'écrivain saisit toujours les traits caractéristiques de la personne ou du paysage sans jamais s'étendre dans les descriptions prolixes. C'est pourquoi on a pu donner à ses œuvres le nom de « romans pittoresques », en opposition aux « romans descriptifs » de Balzac, par exemple. Si peut-être Bazin n'est pas romancier-né, il mérite d'être mis au rang des romanciers complets. Nouer l'intrigue et mener l'action à un dénouement naturel, construire un récit, le présenter dans une langue agréable, coulante, facile, sont les mérites auxquels il faut attribuer en grande partie son grand succès.

Les vues morales, l'élévation de ses sentiments et sa foi en la valeur morale de ses héros habituels, lui ont valu les attaques et la moquerie d'un grand nombre de ses contemporains. Son optimisme engendré et soutenu par sa croyance fait sourire ceux qui prétendent ignorer ce que Bazin considère comme des vérités éternelles. Convaincu qu'un livre est bon seulement quand il élève l'âme, rappelle une fois de plus la beauté des vertus chrétiennes et la nécessité de certaines lois morales et sociales. Bazin, s'il traite de genres littéraires nombreux, cher-

che à traduire dans tous l'âme, non la « bête humaine ». Que l'âme paysanne soit si mal appréciée par tant de littérateurs et même par un certain nombre de romanciers champêtres, cela lui a causé une peine réelle. Il encourage les jeunes écrivains à se ranger à côté de Daudet, de Cherbuliez, d'André Theuriet et de Pouvillon pour écrire un vrai roman rural et populaire.

Reste à savoir si son paysan est bien vrai paysan français. L'idéal du catholicisme joint à son admiration pour la royauté, lui fait voir un paysan doué de qualités plus hautes qu'il ne les a peut-être, animé d'un amour de la hiérarchie qu'il n'éprouve peut-être pas toujours. Ce que d'autres romanciers appellent la lenteur, la méfiance, l'intérêt, l'avarice et la superstition du paysan, il appelle, lui, « confiance », « patience », « charité », « sentiment de la valeur de l'argent » et « vraie compréhension des choses saintes. » Bazin s'est donné comme devoir de peindre le paysan supérieur de quelques provinces restées profondément croyantes ; par ce fait même, le tableau qu'il présente est quelque peu incomplet. Nous pouvons le regretter. Même si ses idées sont exagérées, la bonne foi, la sincérité de l'auteur sont éclatantes et il commande notre respect par la haute valeur de ses sentiments comme par sa probité de sociologue et d'écrivain.

Vu le 12 avril 1935 :

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
S. CHARLÉTY.

BIBLIOGRAPHIE

I. OUVRAGES DE RENE BAZIN

- A) *Romans, Nouvelles, Contes, Biographie, Critique littéraire, Etudes sociales, Discours principaux*
1881. *Le Comte Joseph de Maistre, critique d'art et de littérature*. Angers, Germain et Grassin, in-8, 54 p.
1884. *Stéphanette*, par Bernard Seigny. Paris, Bray et Retaux, in-12, 251 p.
1884. *La Légende de Sainte-Béga*, par Bernard Seigny. Angers, Germain et Grassin, in-8. (Extrait du « Correspondant », 10 octobre.)
1886. *Monsieur Victor Pavie*. Angers, Lachèse et Dolbeau, in-8, 44 p.
1886. *Ma Tante Giron*. Paris, Retaux-Bray, in-12, 245 p.
1888. *Une Tache d'Encre*. Paris, Calmann-Lévy, in-12, 322 p.
1889. *Les Noëlle* (couronné par l'Académie française). Calmann-Lévy, in-18, 330 p.
1890. *A l'Aventure. Croquis italiens*. Paris, Calmann-Lévy, in-18, 326 p.
1891. *Un Homme d'Œuvres : Ferdinand-Jacques Hervé-Bazin*. Paris, Palmé, in-8 (sans nom d'auteur).
1891. *Contes en vers*. Paris, Gautier, in-18, 36 p.
1892. *La Sarcelle bleue*. Paris, Calmann-Lévy, in-18, 309 p.
1893. *Madame Corentine. Idem*, 328 p.
1893. *Sicile. Croquis italiens* (couronné par l'Académie en mai 1893). *Idem*, 348 p.
1894. *Humble Amour* (nouvelles diverses, Donatienne dans la première version). *Idem*, 339 p.
1894. *Les Italiens d'aujourd'hui. Idem*, 321 p.
1895. *Terre d'Espagne. Idem*, 340 p.
1896. *En Province. Idem*, 404 p.
1897. *Contes de Bonne Perrette*. Tours, Mame, in-4°, 327 p.
1897. *Dé toute son Ame*. Paris, Calmann-Lévy, in-18, 369 p.

1898. *Les Personnages de Roman*. Paris, de Soye, in-8.
1899. *Le petit Cinq* (supplément à « l'Illustration » des 11 et 18 novembre).
1899. *Croquis de France et d'Orient*. Paris, Calmann-Lévy, in-18, 424 p.
1899. *Histoire de vingt-quatre sonnettes*. Paris, Oudin, in-16, 95 p.
1899. *La Terre qui meurt*. Paris, Calmann-Lévy, in-18, 340 p.
1901. *L'Enseigne de vaisseau Paul Henry*. Tours, Mame, in-4°, 286 p., et in-16, 320 p.
1901. *Histoires de pauvres gens. Le Guide de l'Empereur*. Tours, Mame, in-4°, 159 p., et in-12, 299 p.
1901. *Les Oberlé*. Paris, Calmann-Lévy, in-18, 401 p.
1901. *Le petit de treize ans*. Paris, Union pour l'action morale, in-16.
1903. *Donatienne*. Paris, Calmann-Lévy, in-18, 305 p.
1903. *Récits de la Plaine et de la Montagne*. *Idem*, 336 p.
1903. *L'Ame alsacienne*. Paris, Féron-Vrau, in-16, 30 p.
1904. *Pages choisies*. Avec une préface de Dominique Wetterlé. Paris, Colin, in-18, 354 p.
1904. *Discours de réception à l'Académie française*, le 28 avril. Paris, Didot, in-4°. Paris, Calmann-Lévy, 1904.
1905. *Le Duc de Nemours*. Tours, Mame, in-4°; 1907, Paris, Emile-Paul, in-8, 561 p.
1906. *Questions littéraires et sociales* (Recueil de conférences et de discours, 1899-1906). Paris, Calmann-Lévy, in-18, 363 p.
1907. *Le Blé qui lève*. *Idem*, 391 p.
1908. *Mémoires d'une vieille Fille*. *Idem*, 338 p.
1908. *Discours à l'inauguration du monument à la mémoire de Honoré d'Urfé, à Virieu-le-Grand*. Paris, Didot, in-4°.
1909. *Le Mariage de Mademoiselle Gimel, dactylographe*. Paris, Calmann-Lévy, 371 p.
1910. *La Barrière*. *Idem*, 331 p.
1910. *Discours prononcé à l'occasion du millénaire de Cluny*. Paris, Didot, in-4°.
1911. *La Douce France*. Paris, de Sigord, in-12, 351 p.
1912. *Les Hommes de demain*. Paris, de Sigord, in-16, 31 p.
1912. *Davidée Birot*. Paris, Calmann-Lévy, in-18, 365 p.
1913. *Rapport sur les prix de vertu, Institut de France*. Paris, Didot, in-4°.
1913. *Nord-Sud, Amérique, Angleterre, Corse, Spitzberg*. Paris, Calmann-Lévy, in-18, 348 p.

1914. *Le Moindre Effort*. Paris, de Gigord, in-16, 32 p.
1914. *Gingolph l'abandonné*. Paris, Calmann-Lévy, in-18, 482 p.
1915. *Pages religieuses, Temps de Paix, Temps de Guerre*. Tours, Mame, in-18, 339 p.
1915. *Récits du temps de la guerre*. Paris, Calmann-Lévy, in-18, 300 p.
1915. *Un Deuil maternel*. Paris, Féron-Vrau, in-8.
1915. *Benoît XV et la Guerre, Sentence pontificale*. Idem.
1915. *L'Enfant du Patronage*. Idem.
1915. *L'Ordre*. Idem.
1916. *Notes d'un Amateur de Couleurs*. Tours, Mame, in-18, 195 p.
1916. *Aujourd'hui et demain. Pensées du temps de la guerre*. Paris, Calmann-Lévy, in-18, 384 p.
1916. *La Campagne française et la guerre*. Paris, Eggimann, in-4°, 110 p.
1917. *La Closerie de Champdolent*. Paris, Calmann-Lévy, in-18, 211 p.
1917. *L'Amendement Sixte-Quenin*. Paris, Féron-Vrau, in-8.
1917. *Pour les Soldats qui prient*. Idem, in-8.
1919. *Les Nouveaux Oberlé*. Paris, Calmann-Lévy, in-18, 557 p.
1921. *Charles de Foucauld, explorateur du Maroc, ermite du Sahara*. Paris, Plon-Nourrit, in-8, 484 p.
1923. *Il était quatre petits Enfants*. Paris, Calmann-Lévy, in-18, 334 p.
1924. *Le Conte du Triolet*. Idem, 244 p.
1926. *Baltus le Lorrain*. Idem, 340 p.
1927. *Paysages et Pays d'Anjou*. Angers, Bruel, in-18.
1927. *Fils de l'Eglise*. Paris, de Gigord, in-16, 315 p.
1928. *Pie X*. Paris, Flammarion, in-16, 270 p.
1928. *Les Trois Peines d'un Rossignol, Les Arts et le Livre*.
1929. *Le Roi des Archers*. Paris, Calmann-Lévy, in-16, 295 p.
1931. *Magnificat*. Idem, in-16, 287 p.
1932. *Un Monastère de Saint Pierre Fourier*. « Les Oiseaux ». Paris, Calmann-Lévy, in-16, 240 p.

B) *Préfaces, Introductions, Lettres*

1880. JOSEPH DE MAISTRE : *Considérations sur la France*. Préface. Paris, Tardieu, in-18.
1882. EDMOND BURAT : *Reflexions sur la Révolution française*. Préface et notes. Paris, Tardieu, in-18.
1887. V. PAVIE : *Œuvres choisies*. Notice biographique. Paris, Perrin.
1898. LEBOUX-CESBON : *Souvenirs d'un maire de village*. Préface. Paris, Plon, in-18.
1899. LA PÉRAUDIERE : *Rimes provinciales*. Lettre et Préface. Angers, Germain et Grassin.
1904. MADAME S : *Une Religieuse réparatrice* (d'après son journal et sa correspondance). Préface. Paris, Perrin, in-16.
1906. A. PAYIE : *Monseigneur Freppel*. Préface. Paris, Librairie des Saints-Pères, in-18.
1909. R. COUTEAU : *Jacobins* (drame historique). Préface. Paris, Bureaux de la Jeunesse Catholique, in-16.
1918. ABBÉ DE GUÉRY : *Angers à travers les Âges*. Préface. Angers, Siradeau, in-fol.
1918. ABBÉ DE BESSONIER : *Le tour d'une paroisse et de ses œuvres en acrophone*. Lettre. Paris, Orphelins apprentis d'Auteuil, in-8.
1914. E. GILBERT : *France et Belgique*. Préface. Paris, Plon, in-12.
1915. H. POGGI : *L'opinion publique en Suisse*. Appréciations par M. BAZIN, etc. Paris, Colin, in-8.
1915. *Au Roi Albert I^{er}*, par BAZIN, etc. Antibes.
1916. GUILLOU DE SAIN : *Le Laurier sur le Front*. Préface. Paris, *Revue littéraire et artistique*, in-16.
1916. R. DE LA FREGOLIÈRE : *À Tête d'Ailes*. Préface. Paris, Plon, in-16.
1916. M. LEXIÈRE : *La Passion de Notre Frère le Poilu*. Préface. Crès, in-16.
1918. JOSÉ MARIA DE PEREDA : *Dans la Montagne*. Préface. Paris, Delagrave, in-18.
1921. J.-P. CALVOCH : *À Genoux, Lois bretons*. Introduction. Paris, Plon, in-16.
1921. M. SCHAEFFER : *Aux Proscrits d'Alsace. La Médaille de Fidélité, pourquoi on nous la refuse*. Préface. Strasbourg, Le Roux, in-16.

1925. A. BESSIÈRES : *Ames nouvelles*. Préface. Paris, de Gigord, in-16.
1926. E. GILBERT : *Pierre de Clorivière*. Introduction. Paris, de Gigord, in-16.
1927. J. CONRAZIER : *En Pays Vivarois*. Lettre. Avignon, Aubanel, in-16.
1928. Ch. BAUSSAN : *Lourdes*. Préface. Grenoble, Rey, in-4°.
1929. Ch. LEGRAS : *La Grande Attente*. Préface. Paris, Argo, in-16.
1930. A. CHEREL : *Rancé*. Préface. Paris, Flammarion, in-16.
1931. *Imitation de Jésus-Christ*. Introduction. Paris, Cité des Livres, in-8.
1931. *Le Bonheur au Foyer* (Manuel d'enseignement ménager). Préface. Paris, de Gigord, in-16.

II. — OUVRAGES A CONSULTER

a) REFERENCES

1895. Edmond BIRÉ : *Histoire de littérature*. Lyon, Vitte, in-8, pp. 377-396.
1897. Henry BORDEAUX : *Sentiments et idées de ce temps*. Perrin, in-16, pp. 148-169.
1898. René DOUMIC : *Etudes sur la littérature française*. Didier, t. III, in-16, pp. 170-192.
1900. DE BROC : *Les Ecrivains et les Mœurs*. Plon.
1900. Henry BORDEAUX : *Les Ecrivains et les Mœurs*. Plon, in-16, pp. 205-213.
1900. Paul HALFLANTS : *Romanciers*. Bruxelles, De Lannoy.
1902. Abbé DELFOUR : *Le religion des contemporains*, IV. Lecène-Oudin.
1902. J. ERNEST-CHARLES : *La littérature française d'aujourd'hui* (pp. 335-336). Perrin.
1902. Henry BORDEAUX : *Les Ecrivains et les Mœurs*. Plon.
1903. G. DESCHAMPS : *La Vie et les Livres (Les Oberlé)*. A. Colin, t. VI, in-16, pp. 195-205.
1904. Vicomte DE BROC : *Paysages poétiques et littéraires*. Plon, in-16, pp. 262-297.
1904. Emile FAGUET : *Propos littéraires*, 2^e série (De toute son âme). Lecène-Oudin.

1904. GUÉRIN-PELLISSIER : *L'idée sociale dans les romans de Bazin*. Arras, Sueur-Charruey.
1905. Pr. CAREZ : *Etudes et portraits littéraires*. Liège, Demarteau.
1905. Ed. BIRÉ : *Romans et romanciers contemporains*. Lamarre, in-18, pp. 223-236, 1908.
1905. J. ERNEST-CHARLES : *Les Samedis littéraires*, 3^e série. Sansot, in-16, pp. 200-209.
1905. J. MAZIN : *René Bazin*, conférence faite le 26 janvier. Cahors, Impr. Cadurcienne, in-8, 1906.
1906. CURINIER : *Dictionnaire général des contemporains*, t. IV, pp. 329-330.
1907. C. LECIGNE : *L'Œuvre sociale de M. René Bazin*. Arras, Sueur-Charruey.
1907. M. SOURIAU : *Moralistes et Poètes*. Vuibert et Nony.
1908. W. STEPHENS : *French novelists of today*. Londres, Lane, in-8, pp. 222-259.
1910. A. DE BERSAUCOURT : *René Bazin*. Bibliographie critique. Portrait et Autographe. E. Sansot (Célébrités d'aujourd'hui).
1911. Francis VINCENT : *Ames d'aujourd'hui*. Beauchesne.
1913. Ad. BRISSON : *Le Théâtre*. Annales, VIII.
1913. Emile POITEAU : *Quelques écrivains de ce temps*. Bernard Grasset, in-16, pp. 99-108.
1913. Edm. GOSSE : *French profiles*. London, Heinemann, pp. 266-291.
1914. Paul SOUDAY : *Les Livres du Temps*, 2^e série. Emile-Paul.
1916. Pierre BOISSIE : *L'Esprit de Paris et de guerre*. Edition « Art et Travail ».
1916. J. POINAT : *Les Maîtres du paysage en littérature*. Montbrison, Brassart, in-16, pp. xix-xx.
1921. Albert CHEREL : *En relisant après la guerre Bazin, Bourget, Barrès*. De Gigord.
1922. Pierre BILLOTEY : *Les grands hommes en liberté*. (Fantaisies sur René Bazin.)
1922. F. VINCENT-JOUE : *Ames d'aujourd'hui*, in-32, pp. 15-22, Beauchesne; 2^e série, pp. 202-212.
1924. Charles BAUSSAN : *René Bazin*. Collection « Biographies contemporaines ». Edition Spès.
1924. Léon TREICH : *Almanach des lettres françaises*, 2 volumes. G. Crès.

1925. F. BRUNETIÈRE : *Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française*, 9^e série. (Discours à l'Académie.) Hachette.
1925. FRANC-NOHAIN : *Le Cabinet de lecture*, 2^e série. Renaissance du Livre.
1925. Paul HALFLANTS : *La littérature française au XIX^e siècle, Romanciers*. Giraudou, 428 p.
1927. J. CALVET : *Le renouveau catholique dans la littérature contemporaine*. Lamore, 424 p.
1931. F. MAURIAC : *Les Quarante, Fauteuil XXX, René Bazin*. Alcan, in-16.
1934. John SINCLAIR WOOD : *Un aspect du mouvement traditionaliste et social dans la littérature française contemporaine : René Bazin, sa vie et son œuvre*. (Thèse pour le doctorat, présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris.) Librairie Nizet et Bastard, in-8, 199 p., avril.
1934. M. Abel MOREAU : *René Bazin et son œuvre romanesque*. (Thèse pour le Doctorat ès Lettres, présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Dijon) Auxerre, librairie M. Staub, 221 p.

b) ARTICLES A CONSULTER

1892. Henri DAE : « Sicile », *Le Monde*, 7 novembre.
1893. G. DESCHAMPS : « M. René Bazin », *Journal des Débats*, 4 août.
1893. E. TROLLET : « Madame Corentine », *Moniteur Universelle*, 28 octobre.
1895. Henry BORDEAUX : « Un romancier chrétien : M. René Bazin ». *Revue générale* (Bruxelles), décembre.
1895. René DOUMIC : « Un romancier des mœurs de la province ». *Revue des Deux Mondes*, 15 octobre, pp. 925-937.
1895. P. MONCEAUX : « Terre d'Espagne, de Bazin », *Revue bleue*, IV, pp. 153-157.
1896. M. SALMON : « En Province », *Gazette de France*, 27 juillet.
1896. E. TROLLET : « En Province », *Polybiblion*, 17 avril.
1896. A. LEFORT : « M. René Bazin », *Annales de l'Académie de Reims*, pp. 147-60.
1897. G. DESCHAMPS : Un romancier sincère, « De toute son âme », *Le Temps*, 11 avril.

1897. Jean LIONNET : « Un romancier: René Bazin ». *La Quinzaine*, 1^{er} mai, pp. 56-70.
1897. Henry BORDEAUX : « La Terre qui meurt » de Bazin. *Revue Bleue*, XI, pp. 314-317.
1899. Henri CHANTAVOINE : « Etudes littéraires, M. René Bazin ». *Correspondant*, 25 avril, pp. 580-589.
1899. René DOUMIC : « A propos de « la Terre qui meurt ». *Journal des Débats*, 4 avril.
1899. E. FAGUET : « La Terre qui meurt ». *Revue Bleue*, 11 mars, pp. 314-317.
1899. P. GÉRALD : « La Terre qui meurt ». *L'Univers*, 30 janvier.
1899. C. LEGRAS : « La Terre qui meurt ». *Journal des Débats*, 17 février.
1899. RACHILDE : « La Terre qui meurt ». *Mercur de France*, mai, p. 181.
1900. G. DESCHAMPS : « M. René Bazin ». *Renaissance politique et littéraire*, 13 mai.
1900. B.-H. GAUSSERON : « Les Oberlé ». *Revue encyclopédique*, pp. 1167-1168.
1901. M. BARRÈS : « Les Annexés ». *Figaro*, 16 novembre.
1901. H. BIDOU : « Les Oberlé ». *Journal des Débats*, 5 novembre.
1901. H. BORDEAUX : « Du roman historique à propos des Oberlé ». *Revue hebdomadaire*, XI, pp. 544-545.
1901. A. GERMAIN : « René Bazin ». *Revue Catholique d'Alsace*, août-septembre.
1901. Edm. GOSSE : *The novels of Bazin, The Contemporary Review*, février, pp. 264-277.
1901. C. LECIGNE : « René Bazin ». *Revue de Lille*, janvier.
1901. C. LECIGNE : « René Bazin : le roman réaliste et social ». *Revue de Lille*, mars.
1901. Jean LIONNET : « Deux poètes : René Bazin et Maeterlinck ». *La Quinzaine*, 1^{er} décembre, pp. 411-422.
1901. RACHILDE : « Les Oberlé ». *Mercur de France*, décembre, pp. 776-779.
1902. C. LECIGNE : « Un roman national (*Les Oberlé*) ». *Revue de Lille*, janvier.
1903. A. CHAUMEIX : « Donatienne ». *Le Journal des Débats*, 14 avril.
1903. G. DESCHAMPS : « Donatienne ». *Le Temps*, 1^{er} mars.
1903. M^{me} M. GUÉRIN-PELLISSIER : « L'idée sociale dans les romans de M. René Bazin ». *Revue de Lille*, novembre.

1903. F. PASSELECQ : « René Bazin ». *Revue Générale* (Bruxelles), janvier-février, pp. 200-216.
1903. RACHILDE : « Donatienne ». *Mercur de France*, juin, p. 762.
1903. François VEUILLOT : « Donatienne ». *L'Univers*, 16 mai.
1903. François VEUILLOT : « René Bazin », 20 juin. *L'Univers et le Monde*.
1904. J. ANGOT : « M. René Bazin et la poésie ». *La Vérité*, 21 mars.
1904. R. AUBRY : « M. René Bazin et sa province ». *Le Temps*, 30 avril.
1904. F. BRUNETIÈRE : *Discours de réception*. Calmann-Lévy, in-16, 121 p.
1904. A. COSNIER : « L'Œuvre de René Bazin ». *Revue des Facultés catholiques d'Angers* (1891-1917), XIII, avril, pp. 486-527.
1904. Abbé DELFOUR : « Récits de la Plaine et de la Montagne ». *Université catholique*, 15 janvier.
1904. J. ERNEST-CHARLES : « René Bazin ». *Revue Bleue*, 7 mai, t. I, pp. 600-603.
1904. F. PASCAL : « René Bazin ». *Le Gaulois*, 27 avril.
1904. C. DE LA PORTE : « René Bazin ». *Etudes II*, 5-20 avril, 5 mai, pp. 209-26; pp. 359-75.
1904. RACHILDE : « Récits de la Plaine et de la Montagne ». *Mercur de France*, février, p. 478.
1904. RACHILDE : « Le Guide de l'Empereur ». *Mercur de France*, juin, p. 751.
1904. Gaston RAGEOT : « Le Succès de M. René Bazin ». *Renaissance Latine*, 15 mai.
1904. Gaston RAGEOT : « Académie française. Réception de M. René Bazin. Son discours et la réponse de M. Brunetière ». *Le Gaulois*, 29 avril.
1904. Gaston RAGEOT : « Réception de M. René Bazin, successeur de M. Ernest Legouvé au sixième fauteuil, par M. Ferdinand Brunetière », 28 avril. *Revue Universelle*, pp. 269-274.
1904. Paul SOUDAY : « Réception de M. René Bazin à l'Académie ». *Le Temps*, 30 avril.
1905. R. AUBRY : « Comment M. René Bazin fit les « Oberlé ». *Le Temps*, 17 novembre.
1905. M. DE COMBELLE : « René Bazin ». *Revue Forézienne illustrée*, mars-avril.
1905. Henri DAVIGNON : « Un nouveau roman de M. Bazin ». *Revue générale* (Bruxelles), septembre, pp. 413-426.

1905. Abbé DELFOUR : « L'Isolée ». *Université catholique*, 15 sept.
1905. G. DESCHAMPS : « L'Isolée ». *Le Temps*, 13 août.
1905. Paul FLAT : « Les Oberlé, drame d'Edmond Haraucourt, tiré du roman ». *Revue bleue*, IV, pp. 699-701.
1905. Jean JULLIEN : « Les Oberlé ». *Revue Universelle*, pp. 633-634.
1905. P. HALFLANTS : « L'Isolée ». *Courrier de Bruxelles*, 1^{er} août.
1905. E. LACOMBE : « Le roman provincial », M. René Bazin. *Revue du Midi* (Nîmes), avril.
1905. G. LECIGNE : « René Bazin ». *Echo des Deux Mondes*, 6 déc.
1905. Henri de RÉGNIER : « A propos des Oberlé ». *Le Gaulois*, 29 novembre-décembre.
1905. A. TURQUET : « René Bazin ». *The Fortnightly Review*, 84, pp. 1037-48.
1905. François VEUILLLOT : « L'Isolée ». *L'Univers*, 17 juillet.
1906. Henry BORDEAUX : « René Bazin ». *La Femme Contemporaine*, février, pp. 97-105.
1906. Jean NESMY : « M. René Bazin, conférencier ». *Revue générale* (Bruxelles), octobre.
1907. R. BALFOUR : *R. Bazin's Apology for French Catholics*. *The Dublin Review*, pp. 150-66.
1907. J. BOIS : « Le Blé qui lève ». *Annales*, 20 oct., pp. 365-368.
1907. V. M. CRAWFORD : *The France of René Bazin*. *Catholic World*, mai, pp. 225-34.
1907. René DOUMIC : « Un roman d'espérance sociale (*Le Blé qui lève*) ». *Journal des Débats*, 4 avril.
1907. F. DUCLAUX-MONTEIL : « De Claremont à Frohsdorf (*Le Duc de Nemours*, par René Bazin) ». *La Croix*, 27 mars.
1907. J. DUVAL : « M. René Bazin, romancier ». *Correspondant*, 10 novembre, pp. 467-85.
1907. J. ERNEST-CHARLES : René Bazin et la question sociale ». *Le Censeur*, 19 octobre, pp. 212-215.
1907. E. FAGUET : « Questions littéraires et sociales de Bazin ». *Revue latine*, 1902-1907, VI, pp. 403-09.
1907. Lucien MAURY : « *Le Blé qui lève* ». *Revue bleue*, t. II, pp. 633-636.
1907. HARRISSE : « Nos Immortels », René Bazin. *Revue illustrée*, 5 juin, pp. 369-375.
1907. Albert de MUN : « Le Blé lèvera (*Le Blé qui lève* de Bazin). *Le Gaulois*, 19 août.

1907. G. PELLISSIER : « *Le Blé qui lève* ». *La Revue*, 15 novembre, pp. 247-249.
1907. PEYRE DE BÉTOUZET : « *Le Blé qui lève* ». *Dilecta*, 1^{er} novembre, pp. 1501-1513.
1907. F. VAN DEN BOSCH : « René Bazin ». *Le Bien public* (Gand), 19 décembre.
1908. Rodolpho BALDI : « *Le Blé qui lève* ». *Rassegna Nazionale*, 1^{er} avril.
1908. C. D'ARTOIS : « Un artiste chrétien, M. René Bazin ». *La Croix*, 3 juillet.
1908. MRS. LYTTELTON : « René Bazin ». *Fortnightly Review*, avril, pp. 598-611.
1908. Jean NESMY : « *Le Blé qui lève* ». *Revue générale*, Bruxelles, janvier, pp. 118-127.
1908. Félicien PASCAL : « René Bazin intime ». *Annales*, 6 déc.
1909. C. LECIGNE : « M. René Bazin en voyage ». *Le Bien public* (Gand), 18 octobre.
1909. *The Novels of René Bazin*, *Church Quarterly Review*, janv., pp. 366-381.
1909. LIÉRIS : « René Bazin et Paul Bourget ». *Le Bien public* (Gand), 3-4 décembre.
1909. Jean VIOLLIS : « Le Mariage de M^{me} Gimel ». *Les Marges*, juillet.
1909. F. DE WITT-GUIZOT : « Le paysan français dans le roman contemporain ». *Correspondant*, 10 août, pp. 531-551.
1910. A. DE BERSAUCOURT : « René Bazin ». *Revue générale*, mai-juin.
1910. A. DOSSAT : « Une conscience lumineuse : « La Barrière ». *Revue Augustinienne*, 15 mai.
1910. E. FAGUET : « La Barrière ». *Revue générale* (Bruxelles), juin, pp. 877-881.
1910. RACHILDE : « La Barrière ». *Mercure de France*, 1^{er} avril, pp. 490-492.
1910. M. SALMON : « La Barrière ». *Journal des Débats*, 31 déc.
1910. P. SOUDAY : « La Barrière ». *Opinion*, 26 mars, p. 409.
1910. François VEUILLOT : « La Barrière ». *L'Univers*, 30 mars.
1911. Maurice ELOY : « René Bazin ». *Revue de Lille*, 2 sept.
1911. J. DE GOURMONT : « La Douce France ». *Mercure de France*, 16 septembre, p. 385.
1911. André PONTAL : « La Douce France ». *Polybiblion*, t. 74.

- 1912 H. BONNET : « A propos de *David de Birat, une langue* » *L'École*, 1^{er} mars.
- 1912 J. BORRER : « René Bazin » *Études*, III, pp. 218-25.
- 1912 J. LAUREC : « *David de Birat* » *Semaine littéraire*, 7 avril.
- 1912 J. L. O'BRIEN : « René Bazin » *Catholic World*, septembre, pp. 815-21.
- 1912 ERNEST SHILLIERS : « La Douce France » *Journal des Débats*, 23 janvier.
- 1912 FRANÇOIS VERRILLOT : « Les Hommes de demain » *L'Univers*, 9 juin.
- 1912 FRANÇOIS VERRILLOT : « Un romancier apologiste » *La Croix*, 8 décembre.
- 1913 P. DULONG : « Un Touriste illettré » *Le Soleil*, 6 mai.
- 1913 F. FRYARD : « La littérature qui se fait » *Revue du clergé français*, 15 avril.
- 1913 F. FRYARD : « M. René Bazin se documente » *Semaine littéraire*, 31 août.
- 1913 MARTIN-MARY : « Figures contemporaines : M. René Bazin » *Revue contemporaine*, 10 avril, pp. 485-494.
- 1913 M. SOLERIAL : « Les cinq états de *David de Birat* » *Mois littéraire*, avril 365-372.
- 1914 G. DESCHAMPS : « Une églogue marine : *Gingolph l'aban-donné* » *Le Temps*, 17 juillet.
- 1915 F. FERNUSSEZ : « L'Œuvre française de René Bazin » *Revue pratique d'apologétique*, 1^{re} et 15 juillet, pp. 345-362, pp. 401-409.
- 1916 PAUL BOSSA : « Un Amateur de Couleurs : René Bazin » *Le Figaro*, 6 décembre.
- 1916 CH. LE GORREC : « La Campagne française et la guerre » *Echo de Paris*, 23 novembre.
- 1917 H. A. ALLEN : « What about Bazin ? » *American Catholic Quarterly Review*, octobre, pp. 605-22.
- 1917 FRANÇOIS VERRILLOT : « Une Conversation avec M. René Bazin » *La Libre Parole*, 23 février.
- 1918 H. ARNAUD : « Le Roman de guerre à l'Académie française : M. René Bazin » *Revue du clergé français*, 15 janvier, pp. 96-117.
- 1918 G. BAYSSAN : « Les Nouveaux Opéris » *La France illustrée*, 5 juillet.
- 1918 PIERRE BULLOYEN : « Le Songe de René Bazin » *Les Marges*, 15 octobre.

1919. L. DE MONDADON : « La Psychologie de l'Alsacien d'après M. René Bazin ». *Etudes*, 30 juillet, pp. 233-47.
1919. R. DE SAINT-GILLIS : « Les Nouveaux Oberlé ». *Libre Parole*, 15 mai.
1921. LOUIS BERTRAND : « Un grand Français : le Père Charles de Foucauld ». *Echo de Paris*, 25 septembre.
1921. G. MAURIÈRE : « *Davidée Birol*, L'Ecole et la Vie ». *Edition Boulé*, 9 juillet.
1921. M. SOURIAU : « Notes d'un Amateur de Couleurs ». *Polybiblion*, t. 92.
1921. G. GOYAU : « Un Apôtre en Islam : Charles de Foucauld ». *Revue universelle*, 1^{er} novembre, pp. 272-292.
1923. C. BAUSSAN : « Il était quatre petits Enfants ». *La France illustrée*, 7 avril.
1923. ROBERT KEMP : « René Bazin ». *Revue universelle*, 1^{er} sept.
1924. EMILE BAUMANN : « Le Sens de la couleur chez René Bazin ». *Revue Belge*, 15 août, pp. 302-315.
1924. JOHN CHARPENTIER : « Le Conte de Triolet ». *Mercure de France*, 15 juin.
1924. JABOUNE : « Les grands hommes quand ils étaient petits ». *Echo de Paris*, 18 mai.
1924. LOUIS MARTIN-CHAUFFIER : « Une gloire de nos instituts catholiques : M. René Bazin ». *La Vie catholique*, 1^{er} nov.
1924. M. SOURIAU : « Il était quatre petits Enfants ». *Polybiblion*, janvier, pp. 40-41.
1926. C. BAUSSAN : « *Baltus le Lorrain* ». *La Croix*, 28-29 mars.
1926. LOUIS BERTRAND : « *Baltus le Lorrain* ». *Le Figaro*, 7 mai.
1929. C. BAUSSAN : « *Le Roi des Archers* ». *La Croix*, 24-25 mars.
1929. A. BELLESSORT : « Un nouveau roman de M. René Bazin ». *Le Journal des Débats*, 3 avril.
1929. P. BOURGET : « Pour le Jubilé de R. Bazin ». *Revue des Deux Mondes*, 52; pp. 227-31.
1929. J. GAULTIER : « René Bazin ». *Correspondant*, 315, 25 mai, pp. 522-32.
1929. M. MARCHAND : *Le Petit Courrier* (Angers), 21 novembre.
1929. A. DE PARVILLEZ : « René Bazin, réaliste et poète ». *Etudes*, III, pp. 44-67.
1930. CHARLES BAUSSAN : « René Bazin ». *La Croix*, 9 novembre.
1930. ANDRÉ BELLESSORT : « René Bazin ». *Les Débats*, 19 février et 21 novembre.
1930. POTTECHER : *Les Nouvelles littéraires*, 2 août-13 septembre.

1930. F. DE WITTE-GUIZOT : *Revue des Deux Mondes*, 15 octobre.
1931. Henry BORDEAUX : « *Magnificat* ». *Eclaireur de Nice*, 21 juillet.
1931. H. CHARASSON : *Lumen*, juillet.
1931. FRANC-NOHAIN : « *Magnificat* ». *Echo de Paris*, 4 juin.
1931. L. GROULX : « A propos du *Magnificat* de René Bazin ». *Le Devoir* (Montréal), 27 juin.
1931. G. LECHARTIER : « *Magnificat* ». *Journal des Débats*, 23 avril.
1931. H. DE RÉGNIER : « Paysages et pays d'Anjou ». *Figaro*, 27 janvier.
1931. H. DE RÉGNIER : « *Magnificat* ». *Figaro*, 18 août.
1931. A. ROUSSEAU : « *Magnificat* ». *Revue universelle*, 1^{er} juin.
1931. René SALOMÉ : « René Bazin ». *La nouvelle revue des jeunes*, 15 septembre.
1931. BOURIAU : Romans. « *Magnificat* ». *Revivre*, 5 juin, pp. 27-28.
1931. *L'Ami du Clergé*, 20 août, pp. 577-583.
1932. Claude BARJAC : « René Bazin ». *L'Ouest Eclair*, 9 août.
1932. Emile BAUMANN : « René Bazin ». *Le Correspondant*, 10 septembre.
1932. BERTRAND : « Service funèbre de M. René Bazin », le 29 juillet. *Institut de France*, 5 p.
1932. Henry BIDOU : « René Bazin ». *Les Débats*, 22 juillet.
1932. Henry BORDEAUX : « René Bazin ». *Figaro*, 21 juillet, Bidou.
1932. Henry BORDEAUX : « René Bazin ». *Journal des Débats*, 22 juillet.
1932. Marguerite BOURCET : « La France dans l'œuvre de René Bazin ». *Veillée des Chaumières*, 28 septembre.
1932. B. L. : « Un Monastère de Saint Pierre Fourier ». *Haut Parleur de la Fédération des Amicales de l'Enseignement catholique en France*, septembre-octobre, pp. 47-48.
1932. J. BRUCHESI : « Souvenirs sur René Bazin ». *Revue moderne* (Montréal), septembre, p. 8.
1932. J. BRUCHESI : « La belle vie de René Bazin ». *La Presse* (Montréal), 30 juillet.
1932. Jean DE COGNETS : « René Bazin ». *Ouest Eclair*, 9 août, p. 4.
1932. J. CAPVAL : « Un Amateur d'Ames : René Bazin et l'Alsace ». *Revue catholique d'Alsace*, août, pp. 365-382.
1932. G. DE CHAMPRIS : « René Bazin ». *Le Hainaut* (Mons), 18 août.
1932. A. CHAUMEIX : « Discours à la séance publique annuelle des cinq Académies ». *Journal des Débats*, 26 octobre.

1932. DOUMIC: « René Bazin ». *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} août, pp. 719-720.
1932. Robert GARRIC: « René Bazin ». *La nouvelle revue des jeunes*, 15 novembre.
1932. Georges GOYAU: « René Bazin ». *La revue de France*, 15 août.
1932. R. P. JANVIER: « René Bazin ». *Bulletin des Publicistes chrétiens*, décembre.
1932. L. DE MONDADON: « René Bazin, In Memoriam ». *Etudes*, 5 août, pp. 294-308.
1932. M. PALÉOLOGUE: « Discours à l'Académie ». *Figaro*, 22 juillet.
1932. *Petit Courrier*, Angers, 24 juillet. (Obsèques de René Bazin.)
1932. M. DE ROUX: « René Bazin ». *L'Action française*, 21 août.
1932. Mgr RUMEAU: « Eloge funèbre », 23 juillet, Angers. *Editions de l'Ouest*, 8 p.
1932. ROUSSEAU: « Figures contemporaines: René Bazin ». *Figaro*, 8 août.
1932. G. SANVOISIN: « Quelques souvenirs sur René Bazin ». *Candida*, 28 juillet.
1932. SOURIAU: « L'Œuvre de René Bazin ». *Revivre*, 20 août, pp. 5-7.
1932. André SOULAIROL: « René Bazin ». *La vie catholique*, 6 août.
1932. Mary RYAN: *Obituary. Studies* (Dublin), décembre, pp. 627-634.
1932. VEUILLLOT: « Un grand chrétien ». *Vie Sociale*, 31 juillet.
1932. VEUILLLOT: « Quelques souvenirs sur René Bazin ». *Vers l'Avenir* (Namur), 9 août.
1932. « L'Œuvre de René Bazin ». *Vie catholique*, 30 juillet, p. 11. *teux* », Le Mans, Chaudourne, p. 18.
1933. Mgr. GRENTE: « Lettre pastorale sur les Catholiques Hon-
1933. P. BAUGAS: « Eloge funèbre de M. René Bazin, prononcé le 20 mai », Angers, Siraudeau, 21 p.
1933. G. ARNAUD D'AGNEL: « René Bazin et l'art religieux ». *Correspondant*, 10 octobre, pp. 109-117.

TABLE DES MATIÈRES

I. — La vie de René Bazin	3
René Bazin, l'écrivain	15
II. — La Noblesse	34
III. — La Bourgeoisie	55
Instituteurs	61
Institutrices	66
Médecins	72
Fonctionnaires — Maire	75
Les Avocats	80
Ecclésiastiques	82
IV. — Les Paysans	86
V. — Le Paysan et ses Sentiments	104
VI. — Le Paysan en famille	149
VII. — La Paysanne	172
VIII. — Les enfants	212
Conclusion	231
Bibliographie	237

